6-11-I-50

OEUVRES DIVERSES

DE MONSIEUR L'ABBE' DE CHAULIEU.

A AMSTERDAM,
Par la Compagnie.

M. DCC.

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

AVERTISSEMENT.

VOICI enfin une Edition complette des Œuvres diverſes de feu Monſieur l'Abbé de Chaulieu : l'accueil que le Public a fait aux premiéres Editions qui en ont paru, quelque informes qu'elles ayent été, donne lieu d'eſpérer que celle-ci ſera plus agréable. Ce n'eſt pas qu'il vive ſçavoir aucun mauvais gré à ceux qui ont pris ſoin de publier les premiéres ; on ne connoît que deux manuſcrits entiers des Ouvrages de Monſieur de Chaulieu, dont l'un eſt entre les mains de Monſieur le Chevalier de Talvandre, Neveu de l'Auteur, qui ne veut point s'en déſaiſir, & l'autre entre les mains de celui qui donne la preſente Edition ; ainſi les premiers Editeurs n'ont pû raſſembler que ce qu'ils

qu'ils ont trouvé d'épars dans différens cabinets ou recueils, & n'ont donné par conſéquent qu'une très-petite partie d'un tout aſſez conſidérable.

Le manuſcrit ſur lequel on vient d'imprimer ce Recueil, fut fait en même-tems que l'Original, en preſence de Monſieur l'Abbé de Chaulieu; enſorte que c'eſt lui qui a placé les Piéces dans l'ordre où on va les trouver, qui parle lui-même dans la plûpart des [illegible], & que les changemens que l'on verra dans pluſieurs de ces Piéces, ſont des corrections qu'il a [illegible], & qu'il auroit pouſſées [illegible] ſa mort ne l'en eût [illegible]. Il ne conſentit cependant [illegible] tirât un double qu'à condi[illegible] qu'on n'en feroit aucun uſage de ſon vivant; cette condition n'a été que trop bien remplie, puiſqu'on ne fait paroître ce Recueil que treize * ans après ſa mort; mais diverſes circonſtances ont empêché juſqu'à ce jour le Dépoſitaire d'y travailler, & ſon loiſir ne vient que de lui permet[illegible]re

* La premiére Edition en 1753.

tre de rendre à la mémoire d'un homme d'un génie auſſi délicat le tribut de gloire qui lui appartient en publiant ſes Œuvres, & de ſatisfaire en même-tems à la reconnoiſſance qu'il lui doit.

On auroit ſuprimé cependant la plus grande partie des Lettres en proſe, parce qu'on ſçait préciſément que ce n'étoit pas l'intention de Monſieur l'Abbé de Chaulieu de les rendre publiques, & qu'il ne les avoit pas écrites à ce deſſein; mais comme elles ont été déja imprimées trois fois; il ſe feroit peut-être trouvé des perſonnes qui n'auroient pas été contentes de cette ſupreſſion.

La curioſité que le Public témoigne ordinairement ſur la vie & le caractére particulier d'un Auteur, a engagé l'Editeur à rapporter ce qu'il en a recueilli tant par les autres que par lui-même; mais comme les Piéces qui compoſent ce Recueil contiennent elles-mêmes l'Hiſtoire de la Vie de Monſieur de Chaulieu, puiſqu'elles ont été faites preſque toutes à l'occaſion des différentes conjonctures où il s'eſt trouvé, & des relations qu'il a eues,

on a crû devoir réſerver au Lecteur le plaiſir de s'en inſtruire par lui-même dans la lecture de ces Piéces, & qu'il étoit plus convenable à tous égards de ne dire que ce qui précede le tems où l'Auteur a écrit, puiſque le Lecteur ſera en état de découvrir le reſte d'une façon qui lui plaira bien davantage.

Guillaume Amfrye de Chaulieu, Prieur de Saint Georges * en l'Iſle d'Olleron, Seigneur de Fontenay, nâquit en cette Terre en 1639. Il étoit fils de Meſſire Jacques Paul Amfrye de Ch[illegible]u, vivant Maître des Comptes à R[illegible]n, avec Brevet de Conſeiller d'Etat. Il ſont originaires d'Angleterre, d'où ils ont paſſé en Baſſe Normandie †; ils y ont poſſedé de groſſes Terres, entr'autres celle de Saint-Martin de Talvandre, on y voit encore

* Ce Prieuré [illegible] d'environ 27 à 28 mille livres de rente. C'étoit Monſieur le Grand-Prieur de Vendôme qui le lui avoit conféré; & c'eſt par pluſieurs bienfaits de ce Prince que Monſieur l'Abbé de Chaulieu jouiſſoit d'une aſſez groſſe fortune.

† Voyez l'Hiſtoire de Normandie.

encore les Tombes de leurs Ancêtres. Le Pere de notre Auteur avoit été employé par la Reine-Mere, & par le Cardinal de Mazarin, à l'échange de la Principauté de Sedan, la Famille conſerve encore des Lettres originales de la Reine, & du Cardinal ſur cette Négociation, & ce fut ſon ſuccès qui lia Meſſieurs de Chaulieu avec la Maiſon de Bouillon.

Celui dont on donne ici les Ouvrages fut envoyé à Paris, & mis en penſion au Collége de Navarre; il y donna ſouvent des marques brillantes de ſes heureuſes diſpoſitions: feu Monſieur le Duc de la Rochefoucault, & Monſieur l'Abbé de Marſillac étudioient dans le même Collége; l'Abbé de Chaulieu, par un ſentiment naturel à un homme de condition, & ordinaire aux gens bien nés, rechercha ſoigneuſement, & ſçut mériter l'amitié de ces deux Seigneurs, la douceur de ſon caractére la lui fit conſerver; leur maiſon lui fut ouverte, & ce fut par là qu'en ſortant du Collége il eut d'abord entrée dans la meilleure compagnie, choſe bien avantageuſe, & même abſolument néceſſaire

aux gens de Lettres, qui ne doivent jamais écrire que pour elle, & dont les écrits ne ſçauroient plaire s'ils ne ſe reſſentent point de ſa fréquentation.

L'Abbé de Chaulieu eut bien-tôt le même accès dans la Maiſon de Bouillon; une circonſtance favorable vint encore à l'apui des qualités aimables qui l'y avoient fait deſirer. Monſieur le Duc & Madame la Ducheſſe de Bouillon faiſoient alors travailler aux plans des beaux jardins, & du parc de Navarre; * ils eurent beſoin pour leur convenance d'un fief & d'une maiſon de Meſſieurs de Chaulieu, celui-ci dans cette rencontre ne fut pas moins conciliateur facile que déſinterreſſé, & par la façon dont Monſieur & Madame de Bouillon y répondirent, on auroit peine à décider à qui demeura l'avantage du procédé.

Il joignit à ce premier témoignage d'un

* Navarre eſt une terre près Eyreux, qui apartient à Monſieur le Duc de Bouillon, & dont le Château, les jardins, & les eaux ſont d'une grande beauté.

d'un caractére eſſentiel, les preuves aimables de l'agrément de l'eſprit ; on les peut voir dans ce fameux Rondeau * ſur la traduction des Métamorphoſes d'Ovide, par Benſerade.

Ce fut là le premier ouvrage qui fit connoître la fineſſe du goût de l'Abbé de Chaulieu, & ſes talens pour la Poëſie ; les occaſions de les exercer devinrent encore plus fréquentes dans la ſuite, dans une maiſon ſur tout, comme il le dit lui-même, que les Graces habitoient ſous la figure de Madame de Bouillon, † & où tout ce qu'il y avoit de plus grand en France, s'empreſſoit chaque jour de ſe raſſembler : feu Monſieur le Duc, Monſieur le Prince de Conty, les Meſſieurs de Vendôme, y étoient ſans ceſſe, & ce fut avec eux que l'Abbé de Chaulieu fit ces moiſſons abondantes de tours nobles & de mots heureux, qui caractériſent ſes Poëſies qu'il ſçut ſi bien raporter à ceux de qui

* Voyez page 47.

† Marianne de Mancini, niéce du Cardinal de Mazarin.

qui il les tenoit dans les différentes piéces qu'il leur a adreſſées.

Il avouoit cependant Chapelle pour Maître, & en effet il avoit apris de lui l'art des rimes redoublées, qui donne une ſi belle harmonie à la Poëſie, comme il le témoigne dans les Vers, où feignant de voir Chapelle dans les Champs Eliſées, au milieu de Catulle & d'Ovide, il s'exprime ainſi :

Chapelle au milieu d'eux, ce Maître qui m'aprit,
Au ſon harmonieux, des Rimes redoublées,
L'art de charmer l'oreille, & d'amuſer l'eſprit
Par la diverſité de cent nobles penſées.

Mais ſi à l'exemple de certains Poëtes de nos jours, il n'avoit pas eu ce beau fonds que donne une naiſſance heureuſe, & que l'étude du monde perfectionne, les leçons de Chapelle, & le commerce des Grands auroient été pour lui une pure perte ; mais quel uſage n'en fait-il pas dans ſes Ouvrages, tant pour les graces que pour l'harmonie, & ſur tout par cette liberté aimable, qui à la vérité va quelquefois juſqu'à la négligence à l'égard des régles de la Poëſie, mais

qui

qui porte par tout ce caractére original qui le diſtinguera toujours des Poëtes de profeſſion.

Il eſt vrai que ces derniers pouſſent encore le reproche juſqu'à lui imputer cette négligence même dans le raiſonnement ; mais quand ils voudront bien conſidérer que l'Abbé de Chaulieu ramenoit tout aux graces & au ſentiment, & ſur tout à la beauté des images, ils ceſſeront peut-être d'exiger de lui cette exactitude géométrique ſi opoſée au genre de Poëſie qui lui étoit propre ; & loin de lui en faire un crime, ils loueront ſa retenue ou même ſa foibleſſe, puiſqu'en effet dans les Piéces qui traitent de quelque ſyſtême un peu dangereux, on voit qu'il n'a employé que ce qui pouvoit prêter à la belle verſification, ſans vouloir apuyer ſur le raiſonnement, ni ſur des preuves que ſans doute il n'auroit point trouvées, mais dont la recherche lui avoit toujours paru honteuſe au cœur & à l'eſprit.

Il ne faut donc point regarder l'Abbé de Chaulieu ni comme un Poëte de profeſſion, ni comme un Auteur dangereux, mais il faut le voir comme

me un homme du monde rempli de belles lettres & de connoiſſances aimables, qui n'a écrit que pour ſon plaiſir, & pour celui des gens avec qui il vivoit, comme le Poëte en un mot de la bonne compagnie. *

Ce caractére lui étoit commun avec feu Monſieur le Marquis de la Farre, dont le nom & les talens ſont également recommandables, ils lièrent enſemble l'amitié la plus étroite. Quelle ſatisfaction pour deux Hommes doués au même degré d'eſprit & d'agrémens, de ſe trouver ainſi unis, & quel charme pour ceux qui étoient à portée de jouir de leur ſociété : auſſi la maiſon de l'Abbé de Chaulieu devint-elle le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus aimable à la Cour, & de plus diſtingué dans la république des Lettres ; Monſieur Rouſſeau, qui dès ce tems-là étoit à juſte titre à la tête de cette derniére, & que Meſſieurs de la Farre, & de Chaulieu avoient admis dans leur plus intime Société, en faiſoit tour à tour & en partageoit les délices ; combien de fois a-t-il chanté ces délicieux

* C'étoit ainſi qu'on l'avoit nommé.

licieux ſoupers du Temple où l'eſprit n'étoit que ſentiment, la plaiſanterie, gayeté, l'érudition, amuſement, & la critique inſtruction badine, où jamais il ne fut queſtion ni de ces diſſertations pédenteſques, ni de ces propos affectés, de ces locutions nouvelles qui font honte au ſens commun, & qui ſont devenues cependant le langage preſque univerſel; tout y reſpiroit le bon goût, tout y étoit en ſon honneur; quelle perte pour la Nation que des hommes de ce mérite lui ſoient enlevés *, & quel dommage que Monſieur le Marquis de la Farre nous ait laiſſé un ſi petit nombre d'ouvrages! le peu qu'on en donne ici ſuffira pour le faire connoître, & plus encore pour le faire regreter †. L'Abbé de Chaulieu lui ſurvécut environ deux ans, & mourut le 27 Juin 1720. âgé de 84 ans, avec beaucoup de courage d'eſprit,

* Il eſt mort en 1718.

† Dans les Editions précédentes, on avoit joint ſes Poëſies à la fin des OEuvres de M. de Chaulieu; mais on a augmenté celle ci de ſes Mémoires ſur les Evénemens de Louis XIV. qui ſont très-intéreſſans.

d'eſprit, en exprimant publiquement au lit de la mort les ſentimens ſincéres d'une confiance religieuſe, ſentimens qui étoient gravés dans ſon cœur, & qu'il avoit écrits long-tems auparavant dans la premiére Piéce qui ouvre ce Recueil.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

OEUVRES DIVERSES

DE M. L. DE CHAULIEU.

A M. LE MARQUIS DE LA FARRE.

J'Ai vu de près le Stix, j'ai vu les Eumenides ;
Déja venoient fraper mes oreilles timides,
Les affreux cris du chien de l'Empire des
des morts :
Et les noires vapeurs, & les brulans transports
Alloient de ma raison offusquer la lumiére ;
C'est lorsque j'ai senti mon ame toute entiere,
Se ramenant en soi, faire un dernier effort,

Pour braver les horreurs que l'on joint à la mort.
Ma raiſon m'a montré, tant qu'elle a pu paroirre,
Que rien n'eſt en éfet de ce qui ne peut être;
Que ces fantômes vains ſont enfans de la peur,
Qu'une foible nourice imprime en notre cœur,
Lorſque de loups-garoux, qu'elle même elle penſe,
De démons & d'enfer elle endort notre enfance.
Dans ce pénible état mon eſprit abattu
Tâchoit de rapeller ſa force & ſa vertu;
Quand du bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du Ciel interpréte laſſante:
Tremble, m'a-t-elle dit, redoute, malheureux,
Redoute un Dieu vangeur, un Juge rigoureux,
Tes crimes ont déja laſſé ſa patience,
Il vient enfin ce Juge, & tes égaremens
Mis dans ſon auſtére balance,
Vont bien tôt éprouver, ſans grace & ſans clémence
La rigueur de ſes jugemens.
Mon cœur à ce portrait ne connoit point encore
Ce Dieu que je chéris; & celui que j'adore,
Ai-je dit, & mon Dieu n'eſt point un Dieu cruel;
On ne voit point de ſang ruiſſeler ſon Autel;
C'eſt un Dieu bienfaiſant, c'eſt un Dieu pitoyable,
Qui jamais à mes cris ne fut inéxorable:
Pardonne alors, Seigneur, ſi plein de tes bontés,
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
Ni tous ces vains plaiſirs qui paſſent comme un ſonge,
Puſſent être l'objet de tes ſévérités,
Et ſi j'ai pu penſer que tant de cruautés
Puniroient un peu trop la douceur d'un menſonge.

Eh quoi, diſois je, hélas! au fort de mes miſéres,
Ce Dieu dont on me peint les jugemens ſévéres;
C'eſt le Dieu d'Iſraël, c'eſt le Dieu de nos Peres,

Qui

Qui toujours envers eux ſi prodigue en bienfaits,
A pour les ſecourir oublié leurs forfaits :
C'eſt ce Dieu, qui pour eux renverſa la Nature,
Et qui, pour leurs foulagemens,
Força même les Elémens
A rompre cet ordre qui dure
Depuis la naiſſance des tems ;
Et c'eſt ce même Dieu de qui la main puiſſante
De ma fréle machine ajuſte les reſſorts ;
Et dès-lors qu'elle eſt chancelante,
Rallume mon eſprit, & ranime mon corps,
Son ſouffle m'a tiré du ſein de la matiére,
C'eſt lui qui chaque jour me prête la lumiére,
Lui, dont malgré mes maux, & l'état où je ſuis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis ;
En ce Dieu de pitié j'ai mis ma confiance,
Certain de ſes bontés je vis en aſſurance
Qu'un Dieu, qui par ſon choix au jour m'a deſtiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.
Voilà par quels ſecours mon ame défenduë,
A banni les terreurs dont on l'a prévenuë ;
Et ſans vouloir braver le céleſte pouvoir,
A fait céder la crainte aux douceurs de l'eſpoir :
Ami, de qui pour moi l'amitié tendre & ſure,
Fit que pour toi mon cœur n'eut jamais de détours,
J'ai voulu te tracer la fidéle peinture
Des mouvemens de la Nature,
Au moment que j'ai cru voir terminer mes jours :
A ne rien déguiſer cet inſtant nous convie,
Et j'ai cru que c'étoit, Ami, te faire tort,
Si ne t'ayant jamais rien caché de ma vie,
J'avois pu te cacher mes penſers ſur la mort.

EPITRE
A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

PRinceſſe en qui l'art de plaire
Eſt un talent naturel :
Toi, dont le nom immortel
Aura toujours un Autel
Dans le temple de Cythère,
Tant qu'on y célébrera
L'eſprit, les graces, les charmes,
Et qu'Ovide y chantera
Les Beautés, à qui Rome avoit rendu les armes.

Bouillon, je veux que ma Muſe
Philoſophe en ſes chanſons,
De ſes morales leçons,
Et t'inſtruiſe & t'amuſe :
Sur tout que la vérité
Quoique par fois renfroignée,
Semble pourtant être née
Du ſein de la volupté.

Aprens à mépriſer le néant de la vie,
Songe qu'au moment que je veux
Enſeigner l'art de vivre heureux,
Elle s'en va m'être ravie ;
Les Dieux ſans m'apeller ont commencé ſon cours,

Ils

Ils ont fixé ſans moi le nombre de mes jours;
Et quand leur haine m'a fait naître,
Leur bonté ne me laiſſa maître
Que de l'inſtant preſent dont je puiſſe jouir,
Tandis que je m'en plains, il va s'évanouir.
Mais bien loin que la viteſſe,
Dont s'écoulent nos beaux ans,
Soit un ſujet de triſteſſe,
Il faut que notre ſageſſe
Tire de la fuite du tems,
De la mort, de nos maux, & de notre foibleſſe;
Des raiſons pour être contens.
Aux penſers de la mort accoutume ton ame;
Hors ſon nom ſeulement, elle n'a rien d'affreux;
Détachés en l'horreur d'un ſéjour ténébreux,
De Démons, d'enfers & de flame,
Qu'aura-t elle de douloureux?
La mort eſt ſimplement le terme de la vie,
De peines, ni de biens elle n'eſt point ſuivie:
C'eſt un azile ſûr, c'eſt la fin de nos maux,
C'eſt le commencement d'un éternel repos:
Et pour s'en faire encore une plus douce image,
Ce n'eſt qu'un paiſible ſommeil,
Que par une conduite ſage,
La loi de l'univers engage
A n'avoir jamais de réveil.
Nous ſortons ſans éfort du ſein de la Nature,
Par le même chemin retournons ſur nos pas;
Et pourquoi s'aller faire une affreuſe peinture,
D'un mal qu'aſſurément on ne ſent point là-bas.

Que ces ſages réfléxions
Soient le principe de ta joie:
Goûte l'erreur des paſſions,

Mais n'en devient jamais la proie,
Prend-les pour des amuſemens
Dont il faut égaïer le tems
Que nous demeurons ſur la terre;
Ce ſont de ſecrets ennemis
Que la Nature en nous a mis
Exprès pour nous faire la guerre?
Défendons-nous ſans la finir;
Ce ſont des ſujets peu fidelles,
Mais ce ſont des ſujets rebelles,
Que le bien de l'Etat empêche de punir.
Tranquille, atten que la Parque
Tranche d'un coup de ciſeau
Le fil du même fuſeau
Qui dévide les jours du peuple & du Monarque.
Lors ſatisfaits du tems que nous aurons vécu,
Rendons graces à la Nature,
Et remettons-lui ſans murmure
Ce que nous en avons reçu.

Princeſſe, puiſſiez-vous comprendre par ma voix
Ce leger craïon des loix,
Que la prudente Nature
Dictoit en Gréce autrefois
Paa la bouche d'Epicure;
Cet eſprit élevé, qui dans ſa noble ardeur,
S'envola par de-là les murailles du monde,
Affranchit les mortels d'une indigne terreur;
Et le premier bannit de la machine ronde
Les Dieux, le menſonge, & l'erreur.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE.

PLus j'aproche du terme, & moins je le redoute,
Sur des principes sûrs mon esprit affermi ;
Content, persuadé, ne connoît plus le doute,
Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.
- - - - - - -
- - - - - - -
D'un Dieu moteur de tout j'adore l'existence ;
Tout m'annonce son être, & la terre & les cieux :
Mais sa bonté frape mes yeux,
Autant du moins que sa puissance.
C'est lui, qui se cachant sous cent noms différens,
S'insinuant partout, anime la Nature ;
Et qui sans bornes & sans mesure,
En un cercle de biens partage tous les ans :
Lui, de qui la féconde haleine,
Sous le nom des Zéphirs rapelle le Printems,
Ressuscite les fleurs, & dans nos bois ramène
Le ramage, & l'amour de cent oiseaux divers ;
Qui de chantres nouveaux repeuplent l'univers ;
De Mercure tantôt empruntant le symbole,
Il dicte en ses instructions,
L'art d'entraîner les Nations,
Par le charme de la parole.
Sous le nom d'Apollon, il enseigne les Arts ;
Pour conserver nos biens, & défendre nos Villes,
Il emprunte celui de Bellone, & de Mars ;

Et pour rendre nos champs fertiles,
Et faire jaunir nos guerêts,
Il ſe ſert des preſens, & du nom de Cerès.
Après tant de bienfaits, quoi ! j'aurai l'inſolence,
Dans une mers d'erreurs plongé dès mon enfance,
Par un peuple égaré, de femmes, de dévots,
A cet Eſtre parfait d'imputer mes défauts ?

Je me fais de cet Eſtre une image plus juſte,
Sur le front du Soleil j'en vois l'empreinte auguſte ;
Immenſe, Tout-puiſſant, Immuable, Eternel,

Mais plein d'une douce eſpérance,
Je mourrai dans la confiance,
Au ſortir de ce triſte lieu,
De trouver un azile, une retraite ſûre,
Ou dans le ſein de la Nature,
Ou bien dans les bras de mon Dieu.

Cependant, jette des roſes,
Je les vois avec les lys
Briller, fraichement écloſes,
Sur le teint de ma Philis !

Elle vient, Dieux ! qu'elle eſt belle !
Que de charmes & d'apas !
L'Amour voltige autour d'elle,
Les Graces ſuivent ſes pas.

A l'ardeur de ma tendreſſe,
Bacchus, joins ton enjouement :
Sur moi, d'une double yvreſſe
Répand tout l'enchantement.

A l'envi de tes yeux, voi comme ce vin brille !
Verſe m'en, ma Philis, vien noyer de ta main,
Dans ſa mouſſe qui pétille,
Les ſoucis du lendemain.

Ainſi l'on doit paſſer avec tranquilité,
Les ans que nous départ l'aveugle deſtinée :
Et goûter ſagement la molle oiſiveté
D'une pareſſe raiſonnée.

A moins, mon cher Damon, que né ſous d'heureux tems,
Où le mérite, & les talens
Ont une ſûre récompenſe;
Sans qu'il t'en coûte d'innocence,
De manége, ni de détour,
Sans l'indigne métier d'aller faire ta Cour,
Un doux regard de la Fortune,
Après un long aveuglement,
D'une condition commune,
Ne t'apelle au Gouvernement.
Alors ne ſouffre pas que la raiſon replique :
Il faut pour ſon païs un entier dévoûment,
Et l'on doit rigoureuſement
Compte de ſes talens à la choſe publique.
Adieu donc, diras-tu, calme, tranquilité,
Enfans de mon indépendance ;
Ne gouterai je plus ma chere liberté,
Dans les bras de la nonchalance ?
Laiſſe, laiſſe, Damon, ces frivoles regrets,
Qui doivent au plus être faits
Par ces eſprits bornés qui ne font rien ſans peine,
Et qui ſur leurs bureaux attachés à la chaine,

Abimés dans un vil détail,
Mais privés des clartés que le Ciel leur dénie,
Attendent d'un âpre travail
Ce qu'on ne tient que du génie!
Pour toi, de qui l'eſprit, & délicat & fin,
Prompt en expédiens, en reſſources fertile,
Découvre d'un coup d'œil les moïens & la fin,
Tu ne trouveras rien qui ne te ſoit facile;
Et tu verras tes agrémens
Rares aux gens d'Etat, & pourtant néceſſaires,
Des plus épineuſes affaires
Te faire des amuſemens;
Ainſi, parmi des mouvemens,
Dont l'embarras paroît extrême,
Le Sage trouve des momens
Pour habiter avec lui même.

Sur tout, que ta grandeur n'enfle point ton courage,
Avec un eſprit haut mêle un accueil ſi doux,
Que, qui de ta fortune auroit été jaloux,
Te pardonne tout l'avantage
De ſon odieuſe ſplendeur,
En faveur du modeſte uſage
Que tu feras de ta grandeur.
Mais, hélas! quoi qu'on puiſſe faire,
La Prudence ne ſert de rien:
La Fortune eſt femme, & legére,
Son caprice eſt ſon ſeul lien.
Des plus aimables Maîtreſſes,
Elle a l'empreſſement & la vivacité,
Mais ſes infidèles careſſes
Tiennent de leur légéreté.
Tremble donc, au milieu de la proſpérité;
Quand d'un mouvement de ſes ailes,

La

La volage Divinité
Portera ſes faveurs nouvelles
Chez un bien moins digne que toi ;
Prête à lui pardonner ſon manquement de foi,
Remet-lui les préſens dont ſes mains infidelles
T'avoient ſi richement doté ;
Et foulant aux pieds ſes largeſſes,
Préfére à l'éclat des richeſſes
Une honorable pauvreté.
C'eſt lorſque tu verras la troupe fugitive,
De tous tes complaiſans diſparoître à tes yeux,
Et leur amitié trop craintive
Qui te cherchoit partout, t'éviter en tout lieux.

A ces adverſités opoſe un front d'airain,
Reçoi d'un viſage ſerein,
La nouvelle de ta défaite ;
Fais une honorable retraite,
Ne va point par des cris exhaler ta douleur,
Qu'elle ſoit ſage & circonſpecte,
Et que ton ſilence reſpecte
L'injuſtice de ton malheur.
Etouffe dans ton cœur tout retour de tendreſſe,
Vers un objet ingrat de ta tendre amitié ;
Et chaſſe comme une foibleſſe,
L'indigne ſentiment d'aller faire pitié :
Va plûtôt d'une ame hardie
Suivre le ſentier peu battu
De ceux qui, comme moi, bravent la perfidie
D'amis, dont le cœur abbatu
Laiſſe le menſonge & l'envie
Attaquer la plus belle vie,
Et faire injure à la vertu.

ODE

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC. 1703.

NEctar, qu'on avale à longs traits :
Baume, que répand la Nature
Sur les maux qu'elle nous a faits :
Maîtreſſe aimable d'Epicure,
Volupté, viens à mon ſecours ;
Toi ſeule peux de ma vieilleſſe
Bannir la fatale triſteſſe
Qui noircit la fin de nos jours.

Vien donc, non telle qu'autrefois,
Parmi la débauche égarée,
Tu me ſuivis en mille endroits
De Pampre ou de Mirthe parée ;
Mais, ſage, & ſans emportement,
Fais aux fureurs de ma jeuneſſe
Succéder la délicateſſe
D'un voluptueux ſentiment.

Que ſenſible au goût des plaiſirs,
Eloigné de l'intempérance ;
Je forme encor quelques deſirs,
Sans offenſer la bienſéance :
Que cherché par les jeunes gens,
Pour leurs erreurs plein d'indulgence,

Je

Je tolére leur imprudence
En faveur de leurs agrémens.

Mais prens bien garde que l'Amour,
Qui n'en feroit pas grand ſcrupule,
Chez moi n'aille entrer en plein jour
Sous une forme ridicule :
Libertin, & voluptueux,
Laiſſons le folâtrer & rire,
Le plus ſage n'en peut médire,
Il eſt bon tant qu'il eſt heureux.

Que toujours cher à mes amis,
Mêlant l'utile au délectable,
Leur amitié tendre & durable
Me tiennent ce qu'ils m'ont promis ;
Qu'à leurs yeux toujours agréable,
Le ſel que la Nature a mis
Sur ma langue, & dans mes écrits,
Leur ſerve de propos de table.

Ainſi puiſſai-je mollement,
Et d'une ame toujours égale,
Profitant de chaque moment,
Rencontrer mon heure fatale :
Oh content de ne plus ſouffrir
Cent maux dont elle nous délivre,
Je ceſſe ſeulement de vivre,
Sans avoir l'horreur de mourir.

Sur tout aimable volupté,
Répand dans ma douce retraite
Un eſprit de tranquilité
Qui calme mon ame inquiéte :

Joins

Joins un ſentiment de plaiſir,
Pour rendre ſa douceur parfaite;
La main du Héros qui l'a faite
La conſacre à mon doux loiſir.

Saint-Maur, ſéjour délicieux,
Qui loin des fureurs de la guerre,
Serviroit de retraite aux Dieux,
S'ils habitoient encor la terre;
C'eſt à toi que je dois ces jours,
Qui dévidés d'or & de ſoie,
Entre l'indolence & la joie
N'auront plus qu'un paiſible cours.

Saint-Maur, ce ſeroit en ce lieu
Qu'il faudoit chanter ſur ma lire
Les vertus de ton demi-Dieu,
Qui bien mieux qu'Apollon m'inſpire;
Mais pour célébrer vos bontés,
Prince, que ſert la voix d'un Ange,
Quand vous haïſſez la louange
Autant que vous la méritez?

Sans cela déja ta valeur,
Qui d'abord s'offre à ma penſée,
Au haut du Temple de l'Honneur,
Par moi ſe trouveroit placée:
Notre monde & l'autre moitié
Qui connoît aſſez ta vaillance,
Par moi ſçauroit la confiance
Qu'on doit prendre en ton amitié.

Dinkerque, & Nervinde t'ont vu,
Pour le ſalut de la Patrie,

Parmi

Parmi les ſoldats confondu,
Prodiguer ton illuſtre vie :
Mais ſur ces champs couverts d'horreur,
Bellone dans le ſang trempée,
Reſpecta tes jours, en faveur
Des miracles de ton épée.

Condé, du ſéjour des Héros,
Où maintenant comblé de gloire,
Il goûte un éternel repos
Entre les bras de la Victoire :
Au deſordre des Ennemis,
Fuïans, forcés dans ce Village,
Parmi le ſang & le carnage,
Reconnut là ſon Petit Fils

Sa grande Ame, du haut des Cieux,
S'en vint voler ſur notre Armée,
Pour voir de plus près par ſes yeux
Tout ce qu'en dit la Renommée :
Cent fois elle pâlit d'effroi,
Et jura que tout ſon courage
N'en avoit pas fait davantage
Dans les campagnes de Rocroy.

Je dirois cent autres merveilles
Du Prince, l'objet de mes vœux,
Dont j'enchanterois les oreilles
Un jour de cent Rois ſes Neveux ;
Mais, Muſe, gardons le ſilence,
De peur qu'à la poſtérité
L'excès de ma reconnoiſſance
Ne fit tort à la Vérité.

ODE

ODE

CONTRE L'ESPRIT, en 1708.

Source intariſſable d'erreurs,
Poiſon qui corromps la droiture
Des ſentimens de la Nature,
Et la vérité de nos cœurs;
Feu follet, qui brilles pour nuire,
Charme des mortels inſenſés,
Eſprit, je viens ici détruire
Les Autels que l'on t'a dreſſés.

Et toi fatale Poëſie,
C'eſt lui ſous un nom ſpécieux,
Qui nomma langage des Dieux
Les accès de ta frénéſie;
Lui, dont tu pris l'autorité
D'aller conſacrant le menſonge,
Et de traiter de vérité
La vaine illuſion d'un ſonge.

Encore ſi tel qu'autrefois,
Suivant pas-à-pas la Nature,
Dans une naïve peinture
Tu chantois les prés & les bois,
Ou qu'au bon ſiécle de Catulle,
Simple dans tes expreſſions,

Et

Et de Virgile & de Tibulle
Tu ſoupirois les paſſions,

Mais non, de quelque rime rare,
De poſtes, de rafinemens,
Tu cherches les vains ornemens
Dont une coquette ſe pare;
Et ſuivant les égaremens
Où jette une verve inſenſée,
Tu négliges les ſentimens,
Pour faire briller la penſée.

Tel ne chantoit au bord des flots
Du Mincius, l'heureux Tytire;
Mais ſimplement faiſoit redire
Le Nom d'Amarille aux Echos,
Et les Naïades attentives
Quittoient leurs joncs, & leurs roſeaux,
Pour venir danſer ſur les rives
Au doux ſon de ſes chalumeaux.

Eſprit, tu ſéduis, on t'admire,
Mais rarement on t'aimera;
Ce qui ſurement touchera,
C'eſt ce que le cœur nous fait dire:
C'eſt ce langage de nos cœurs,
Qui ſaiſit l'ame, & qui l'agite;
Et de faire couler nos pleurs,
Tu n'auras jamais le mérite.

Laiſſons ces frivoles ſujets
Que tu nous donne de nous plaindre,
Quand de toi l'on a tout à craindre
Sur de plus importans objets:

Dans

Dans les choſes les plus ſacrées,
Tu te plais à nous faire voir,
Que plus elles ſont révérées,
Et plus y brille ton pouvoir.

Dans la vérité ſimple & pure,
D'une ſainte Religion,
De quelle ſuperſtition
N'y mêles-tu point l'impoſture?
Le moyen de te pardonner
Ce que tu veux tirer de gloire
De nous aprendre à raiſonner,
Quand il eſt queſtion de croire?

Que d'inutiles queſtions!
Que de diſtinctions frivoles!
Et combien, des mêmes paroles,
De contraires inductions!
Ah! que ce Docteur angélique
Nous eût épargné d'embaras,
De ſa Somme théologique,
S'il n'eût compilé le fatras!

Mais je veux que l'on t'abandonne
L'Empire des opinions,
Reſpecte au moins les paſſions,
Et les goûts que Nature donne;
Pourquoi troubles-tu nos deſirs,
Par mille craintes ridicules,
Et de nos innocens plaiſirs,
Viens-tu nous faire des ſcrupules?

Demande aux hôtes de ces bois,
Si le guide le plus fidelle,

N'eſt

N'eſt pas la pente naturelle
Plus ſage que toutes les lois ?
Et ſi jamais dans leurs tannieres
Ils eurent la démangeaiſon
De venir chercher tes lumiéres,
Où t'emprunter de la raiſon ?

De toi naiſſent tous les caprices
Par où Vénus ſoutient ſa Cour,
Et cet attirail d'artifices,
Dont tu ſophiſtiques l'amour :
Les pigeons & les tourterelles,
Sçavent ſe plaire & ſe charmer ;
Fut-il quelque Ovide pour elles,
Qui fit jamais un Art d'aimer ?

C'eſt dans ce livre déteſtable,
Que paroit ta corruption,
Qui d'une douce paſſion
A fait un art abominable ;
Art, d'où nous vient en ſa fureur
Ce monſtre de coquetterie,
Et ce métier faux & trompeur,
Qu'on apelle Galanterie.

Finiſſons, inſenſiblement
Je ſuis un charme qui m'entraine ;
Et j'oublierai toute ma haine,
Si j'écris encor un moment :
Eſprit que je hais, & qu'on aime,
Avec douleur je m'aperçoi
Pour écrire contre toi-même,
Qu'on ne peut ſe paſſer de toi.

SUR

SUR LA PREMIERE ATTAQUE DE GOUTTE QUE J'EUS EN 1695.

LE deſtructeur impitoyable
Des marbres, & de l'airain,
Le Tems, ce tiran ſouverain
De la choſe la plus durable,
Sape ſans bruit le fondement
De notre fragile machine;
Et je ne vis plus un moment,
Sans ſentir quelque changement
Qui m'avertit de ſa ruine.

Je touche aux derniers inſtans
De mes plus belles années,
Et déja de mon Printems,
Toutes les fleurs ſont fanées.
Je ne vois, & n'enviſage,
Pour mon arriére ſaiſon,
Que le malheur d'être ſage,
Et l'inutile avantage
De connoître la raiſon.

Autrefois mon ignorance
Me fourniſſoit des plaiſirs;
Les erreurs de l'eſpérance
Faiſoient naître mes deſirs;
A preſent l'expérience
M'aprend que la jouiſſance
De nos biens les plus parfaits,

Ne

Ne vaut pas l'impatience
Ni l'ardeur de nos ſouhaits.

La fortune à ma jeuneſſe
Offrit l'éclat des grandeurs ;
Comme un autre avec ſoupleſſe,
J'aurois brigué ſes faveurs ;
Mais ſur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,
J'eus honte de la pourſuite
De ſes aveugles bontés ;
Et je paſſai, quoique donne
D'éclat, & pourpre, & couronne,
Du mépris de la perſonne,
Au mépris des dignités.

Aux ardeurs de mon bel âge,
L'Amour joignit ſon flambeau ;
Les ans, & ce Dieu volage
M'ont arraché le bandeau ;
J'ai vû toutes mes foibleſſes,
Et connu qu'entre les bras
Des plus fidéles maîtreſſes,
Enyvré de leurs careſſes,
Je ne les poſſédois pas.

Mais quoi ? ma Goutte eſt paſſée,
Mes chagrins ſont écartés ;
Pourquoi noircir ma penſée
De ces triſtes vérités ?
Laiſſons revenir en foule,
Menſonges, erreurs, paſſions,
Sur ce peu de tems qui coule,
Faut-il des réflexions ?

Que

BIBLIOTECA NAZ

Que ſage eſt qui s'en défie!
J'en connois la vanité ;
Bonne ou mauvaiſe ſanté
Fait notre Philoſophie.

STANCES

SUR LA RETRAITE, en 1698.

LA foule de Paris à preſent m'importune,
Les ans m'ont détrompé des manéges de Cour ;
Je vois bien que j'y ſuis dupe de la Fortune,
Autant que le fus autrefois de l'Amour.

Je rends graces au Ciel que l'eſprit de retraite,
Me preſſe chaque jour d'aller bien tôt chercher
Celle que mes Ayeux plus ſages s'étoient faite,
D'où mes folles erreurs avoient ſçu m'arracher.

C'eſt là que jouiſſant de mon indépendance,
Je ſerai mon Héros, mon Souverain, mon Roi ;
Et de ce que je vaux, la flateuſe ignorance,
Ne me laiſſera voir rien au-deſſus de moi.

Tout reſpire à la Cour, l'erreur, & l'impoſture ;
Le Sage avant ſa mort doit voir la vérité ;
Allons chercher des lieux où la ſimple Nature,
Riche de ſes ſeuls biens, ait toute ſa beauté.

Là pour ne point des ans ignorer les injures,

Je

Je conſulte ſouvent le criſtal d'un ruiſſeau;
Mes rides s'y font voir, par ces vérités dures
J'Accoutume mes ſens à l'horreur du tombeau.

Cependant quelquefois un reſte de foibleſſe,
Rapelant à mon cœur quelques tendres deſirs,
En dépit des leçons que me fait la vieilleſſe,
Me laiſſe encor jouir de l'ombre des plaiſirs.

Nos champs du ſiécle d'or conſervent l'innocence,
Nous ne la devons point à la rigueur des lois;
Sur la bonne foi ſeule, on vit en aſſurance,
Et le guet ne fait point le calme de nos bois.

Ni le marbre, ni l'or, n'embellit nos fontaines,
De la mouſſe & des fleurs en font les ornemens;
Mais ſur ces bords heureux, loin des ſoins & des peines
Amarille & Daphnis de leur ſort ſont contens.

Ma retraite aux neuf Sœurs eſt toujours conſacrée,
Elles m'y font encor entrevoir quelquefois
Vénus danſant au frais, des Graces entourée,
Les Faunes, les Sylvains, & les Nimphes des bois.

Mais je connois bien-tôt que ma veine glacée
Ne doit plus de la rime emploïer la priſon;
Cette foule d'eſprits dont brilloit ma penſée,
Fait au plus maintenant un reſte de raiſon.

Ainſi, pour éloigner ces vaines rêveries,
J'examine le cours, & l'ordre des ſaiſons;
Et comment tous les ans, à l'émail des prairies,
Succédent les treſors des fruits & des moiſſons.

Je

Je contemple à loiſir cet amas de lumiére,
Ce brillant Tourbillon, ce Globe radieux;
Et cherche s'il parcourt en éfet ſa carriére,
Ou ſi ſans ſe mouvoir il éclaire les Cieux.

Puis de là tout à coup élevant ma penſée
Vers cet Eſtre du Monde & Maître & Créateur,
Je me ris des erreurs d'une Secte inſenſée,
Qui croit que le hazard en peut être l'Auteur.

Ainſi coulent mes jours ſans ſoins, loin de l'envie,
Je les vois commencer, & je les vois finir;
Nul remors du paſſé n'empoiſonne ma vie;
Satisfait du préſent, je crains peu l'avenir.

Heureux, qui mépriſant l'opinion commune,
Que notre vanité peut ſeule autoriſer,
Croit comme moi que c'eſt avoir fait ſa fortune,
Que d'avoir comme moi bien ſçu la mépriſer!

LETTRE

LETTRE
DE M. DE LA FARRE
A Mde D'AL ***
SUR LA RETRAITE
DE M. L. DE CHAULIEU.

J'Ai lu, Madame, grace à Vous, la Retraite & la Goutte de M. l'Abbé de Chaulieu; j'ai trop admiré, je m'y ſuis trop plu, pour ne vous pas remercier: que ne puis-je ici, pour vous rendre des graces qui conviniſſent au bienfait, diposer comme lui des treſors de l'Helicon!

Le Dieu qui fait rimer, l'a comblé de ſes dons;
Une Muſe, toujours à ſes ordres fidelle;
Lui prête pour chanter d'inimitables ſons;
Mais moi j'invoque en vain un Dieu qui m'eſt rebelle,
Et ne veut m'inſpirer que de fades Chanſons.

Quelle élégance dans ſa Retraite!

que de beau, & que de vrai en Poëſie! tandis que les autres font du faux tout l'ornement de leurs Vers. Parmi pluſieurs Stances toutes belles, toutes admirables, toutes dignes d'être retenuës, certaines entr'autres ſaiſiſſent l'eſprit & le goût; telle eſt celle où il dit: *qu'il conſultera le Criſtal d'un Ruiſſeau pour accoutumer ſes ſens à l'horreur du Tombeau*; cet Ouvrage eſt plein de belles choſes, où d'excélentes ne laiſſent pas de ſe faire diſtinguer : qu'il parle dans une Stance bien dignement du Soleil! En écrivant

J'admire encore
Ce brillant Tourbillon, ce Globe radieux,
Et je pardonnerois au Peuple qui l'adore,
A ces ſuperbes noms d'ignorer d'autres Dieux.

Mais je ne citerai plus; ou il me faudroit copier tout l'Ouvrage: que ne dirai je point de ſa Goutte? quelle morale! quelle liberté d'eſprit dans un corps gêné! en la liſant je n'ai pû m'empêcher de m'écrier,

Puiſqu'inſpiré par tes douleurs,
Comme du Maître du Parnaſſe,
Chaulieu, d'un Vers rempli de grace,
Dévoile

Dévoile ſi bien nos erreurs ;
Fille des ans, affreuſe Goutte,
Funeſte ſuite des plaiſirs,
Quelque chagrin qu'il nous en coute,
Tu fais l'objet de mes deſirs.

Oüi, Madame, ce n'eſt point un conte ; je ſouhaiterois de bon cœur avoir la Goutte comme lui, & ſçavoir auſſi bien faire des Vers : vous m'allez ſans doute objecter,

Que ce ſeroit acheter cher
Un talent qui n'enrichit guére ;
Mais à quoi bon me reprocher
Le triſte état de ma miſére ?
Je ſuis déja Poëte & mauvais,
Du métier donc j'ai l'indigence,
Puiſqu'enfin j'en ai fait les frais,
Oüi, je voudrois pour récompenſe,
Dans un Fauteuil par la Goutte cloué,
Rimer avec tant d'élégance,
De cet Abbé que je fuſſe avoüé,
Au hazard d'être peu loué,
Graces à la vaſte ignorance,
Dont notre bon ſiécle eſt doüé.

Sans pourtant faire un ſouhait auſſi bizarre que celui d'avoir la Goutte, & que l'excellence de l'Ouvrage m'a inſpiré, pourroit-on, Madame, en faire un autre ſans vous offenſer ? ne ſeroit ce

point dans vos yeux qu'il a puiſé cette maniere vive de penſer, & n'enflament-ils point également le Cœur & l'Eſprit ? ah ! ſi c'eſt là la ſource de tous ſes beaux Vers, avec l'envie d'être bon Poëte que vous me connoiſſez, jugez, Madame, de ce que j'ai à ſouhaiter.

Faire un ſouhait eſt choſe très-commune,
Par qui vous voit auſſi-tôt il eſt fait ;
Le voir rempli ſeroit grande fortune ;
Mais je ſçai bien que votre choix eſt fait.

Si le papier me le permettoit, je vous expliquerois peut être mon ſouhait plus au long ; car qui pourroit s'en tenir, Madame ? mais je ne puis plus vous parler que du reſpect avec lequel je ſuis ; &c.

EPITALAME

SUR LE MARIAGE DE SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME,

ET DE MADEMOISELLE D'ANGUIEN,

EN 1710.

Près de Seaux sur la fin du jour,
L'Amour rencontra l'Hymenée :
Bon jour Frere, lui dit l'Amour,
D'où venez vous de fleurs la tête couronnée,
Avec ce nuptial atour ?
Je viens de célébrer une grande journée,
D'unir d'illustres cœurs par les nœuds les plus doux.
Quoi donc ! dit l'Amour en couroux,
Mépriser ainsi ma puissance ?
Et depuis quand oubliez-vous,
Que c'est à ma seule presence
Qu'Hymen doit tous ses agrémens,
Que sans moi point d'heureux momens,
Que je traine avec moi l'ardeur & la tendresse,
Les jeux, les ris, & l'allégresse,
Et mille folâtres Amours ?

Où vas-tu, pauvre Enfant, chercher ces vieux
diſcours ?
Laiſſe ces lieux communs à tant de rimeurs fades,
Faiſeurs de Virelais, * Chants Royaux, & Ba-
lades,
Qui nous parlant toujours, & de jeux, & de ris,
De fadeurs & d'ennui font bâiller tout Paris :
Ce n'eſt pas ſur ce ton qu'on fait l'Epitalame
Du Fils du Grand Henri, de ſon illuſtre Femme ;
La Fille de ces Dieux qui préſident ſur nous
Porte mille treſors en dot à ſon Epoux,
Le cœur du grand Condé, tout l'eſprit de ſon
Pere,
La grandeur, la raiſon, les vertus de ſa Mere.
Pour répondre à ces biens l'Epoux de ſon côté
Met un los immortel dans la Communauté ;
Tous ces Lauriers cueillis au champ de dix ba-
taílles,
Nos Ennemis forcés dans plus de cent murailles,
Enfin tout l'éclat de ce nom,
Dont malgré l'envie & ſa rage
Retentit encor le rivage
De ce Fleuve orgueilleux où tomba Phaëton.
Nous le verrons bien-tôt, je peux te le prédire,
Entre nous autres Dieux qui perçons l'avenir,
Au ſeul bruit de ſon nom forcer à revenir,
La Victoire égarée, au ſecours d'un Empire
Que lui ſeul pouvoit ſoutenir ;

Et

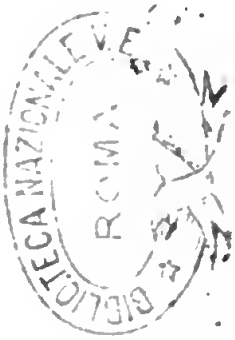
* Cette Piéce fut faite par M. l'Abbé de Chaulieu, à l'occaſion d'un Virelai de M. de Campiſtron, ſur le Mariage ; & le refrain étoit,

O l'heureux coup que l'Amour vient de faire.

Et franchiſſant les Pyrénées,
Rendre leur premiere vigueur
A ces cohortes bazanées,
De qui tant de fois la valeur,
France, ſuſpendit ta grandeur,
Et balança tes deſtinées.
Venir, voir, vaincre, abatre un Ennemi vainqueur,
Rendre à ſon Roi chéri l'Eſpagne déſolée,
Raffermir ſur ſon front ſa couronne ébranlée,
Ne coute que trois mois à peine à ſon grand cœur.
Pour en conſerver la mémoire,
Philippes fait dreſſer un Trophée à la gloire
De ce nouveau Cid, au-delà
De ces Colonnes ſi fameuſes
Qu'Hercule jadis éleva
Pour actions moins glorieuſes.

Tu vois bien maintenant Amour qu'en telle affaire,
Nous n'avons pas beſoin de toi, ni de ta Mère,
Gardez l'attirail qui vous ſuit,
Pour quelque noce du vulgaire;
Va conter ces fagots à Paphos, à Cythère,
Adieu, bon ſoir, & bonne nuit.

ODE
A LA LOUANGE DE L'IMAGINATION, ET L'ADIEU AUX MUSES,
EN 1711.



QUel éclair perce la nuë !
Quelle eſt la Divinité,
Qui vient offrir à ma vuë
Tant de grace & de beauté ?
Qui, comme elle peut paroître ?
Sa main ſéme plus de fleurs
Que l'Aurore n'en fait naître,
Et qu'Iris n'a de couleurs.

Sans art forment ſa coëffure,
L'or, les perles, les ſaphirs ;
Et ſa riche chévelure
Eſt le jouet des Zéphirs :
Ce beau feu qui l'environne
Tient de ſa vivacité,
Et tout l'air de ſa perſonne
Marque ſa legéreté.

Devant

Devant elle la richeſſe
Marche avec l'Invention,
A l'entour vole ſans ceſſe
Le Charme, & la Fiction:
Qu'à ces traits, ſa gentilleſſe,
Et qu'à mon émotion,
Je reconnois ma Déeſſe!
C'eſt l'imagination.

Reine aimable des menſonges,
Viens-tu, Mère des erreurs,
De l'yvreſſe où tu nous plonges,
Me rapeler les douceurs?
Ton brillant & ta jeuneſſe,
Pour moi ſont hors de ſaiſon,
Laiſſe en repos ma vieilleſſe
Suivre à la fin la raiſon.

Non, Déeſſe, je m'égare;
Reſte toujours avec moi,
Quoique le ſort nous prépare,
Nous le bravons avec toi:
L'amertume du calice
Par toi ſe change en douceurs;
Et les bords du précipice
Par toi ſont ſemés de fleurs.

Tu peux, quand la deſtinée
Nous réduit au deſeſpoir,
Prêter à l'ame étonnée
Ta façon de concevoir,
Qui du courage héroïque
Fait le généreux éfort,

Et dans l'ame du Stoïque
Fait le mépris de la mort.

C'eſt par toi, divine Fée,
Qu'au ſein même du repos,
L'effor ſeul de la penſée
Fait éclore les Héros;
C'eſt toi qui les illumines
Par la beauté des objets,
Et ſeule les détermines
A tous leurs vaſtes projets.

Ta divine frénéſie
Pouvoit ſeule enfler le cœur
De ce Grec, qui de l'Aſie
Oſa devenir vainqueur;
Eût-il entrepris la guerre,
Si ton magique miroir
N'avoit pas fait voir la terre
Tremblante ſous ſon pouvoir?

Si tu n'avois montré Rome,
Et ſon Sénat orgueilleux,
Soumis aux Loix d'un ſeul Homme,
Les eût-il dompté tous deux?
Sans une ſi douce amorce,
Cet ennemi de Caton
N'auroit jamais eu la force
De paſſer le Rubicon.

Tu fais les talens de plaire,
Et par toi Pâris trouva
L'art de rendre moins ſévére,
La beauté qu'il enleva:

Dans

Dans ce tems ſec & ſtérile,
Heureux à qui tes faveurs
Sans travail rendent facile
Le commerce des neuf Sœurs!

Jamais loin de ta preſence
Ne ſont les ris & les jeux;
Ferrand tient de ta puiſſance
L'empire qu'il a ſur eux:
Dès que ton beau feu l'allume,
Veut-il écrire d'aimer,
Vénus vient tailler ſa plume,
Les Graces le font rimer.

Feu divin, que Promethée
Alla prendre dans les Cieux,
Vive image de Prothée,
Rare & cher preſent des Dieux,
Céleſte & brillante flame,
Je renonce à vos clartés;
Il faut occuper mon ame
De plus ſolides beautés.

Muſes, que j'ai tant chéries,
Je vous quitte déſormais;
Adieu douces rêveries,
Vous ne reviendrez jamais.
Adieu Pinde, adieu Fontaine,
Adieu Lauriers toujours verds,
Lieux ſacrés où Melpomène
M'aprit à faire des Vers.

Auſſi bien de ma carriére
Je touche au bout, & les Dieux

Commencent de la lumiére
A priver mes triſtes yeux :
Diſparoiſſez, ſonge aimable,
Je veux de la vérité,
Dans le malheur qui m'accable,
Voir du moins l'auſtérité.

Mais qu'a donc tant à ſe plaindre
Qui ſçait mépriſer la mort,
Et qui bien loin de la craindre,
La regarde comme un port ?
C'eſt comme je l'envisage,
Et l'attens tranquillement :
Tout ce qui fait l'homme ſage,
N'eſt que le dernier moment.

Je ſens qu'un Dieu ſe retire,
C'eſt ce Dieu qui preſenta
A ma jeuneſſe la Lyre
Que Chapelle me prêta ;
Je vais, Déeſſe à ta gloire,
A l'honneur de tes bienfaits,
Pendre au Temple de Mémoire
Les derniers Vers que j'ai faits.

LES

LES LOUANGES
DE LA VIE CHAMPESTRE,
A FONTENAY
MA MAISON DE CAMPAGNE,
EN 1710.

Desert, aimable solitude,
Séjour du calme & de la paix,
Asile, où n'entrèrent jamais
Le tumulte & l'inquiétude.

Quoi, j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma Lyre,
Tout ce qu'on souffre sous l'Empire
De l'Amour, & de la Beauté;

Et plein de la reconnoissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agrémens & tes bienfaits?

C'est toi qui me rens à moi-même,
Tu calmes mon cœur agité;
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi

Parmi ces Bois, & ces Hameaux,
C'eſt-là que je commence à vivre;
Et j'empêcherai de m'y ſuivre
Le ſouvenir de tous maux.

Emplois, grandeurs tant déſirées,
J'ai connu vos illuſions;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La Cour ne peut plus m'éblouir,
Libre de ſon joug le plus rude,
J'ignore ici la ſervitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des Dieux, qui de flateries
Repaiſſez votre vanité,
Aprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où ſort ce clair ruiſſeau,
De mouſſe & de fleurs tapiſſée,
N'entretiens jamais ma penſée
Que du murmure de ton eau.

Baniſſons la flateuſe idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon ſçavoir-faire, & mes Amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaiſirs
D'une condition commune,
Avec l'état de ma fortune
Je mets de niveau mes deſirs.

Ah!

Ah ! quelle riante peinture
Chaque jour ſe montre à mes yeux,
Des treſors dont la main des Dieux
Se plaît d'enrichir la Nature !

Quel plaiſir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés au tour de la houlette
Chercher l'ombre ſous les hormeaux

Puis ſur le ſoir à nos muſettes,
Ouïr répondre les Echos,
Et retentir tous nos côteaux
De hautbois, & de chanſonnettes !

Mais hélas ! ces paiſibles jours
Coulent avec trop de viteſſe ;
Mon indolence & ma pareſſe
N'en peuvent arrêter le cours.

Déja la vieilleſſe s'avance,
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'Arrêt du ſort
Qui m'y livre ſans eſpérance.

Fontenay, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumiére,
Bien-tôt au bout de ma cariére
Chez toi je joindrai mes Ayeux.

Muſes, qui dans ce lieu champêtre
Avec ſoin me fîtes nourir ;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bien-tôt vous me verrez mourir.

Cependant

Cependant du frais de votre ombre
Il faut ſagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible & ſombre :

Où des arbres, dont tout-exprès,
Pour un doux & plus long uſage,
Mes mains ornéreſit ce bocage,
Nul ne me ſuivra qu'un Cyprès.

Mais je vois revenir Liſette,
Qui d'une coëffure de fleurs,
Avec ſon teint & leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.

Egaïons ce reſte de jours
Que la bonté des Dieux nous laiſſe,
Parlons de plaiſirs & d'Amours,
C'eſt le conſeil de la Sageſſe.

SUR LA MORT DE M. LE MARQUIS DE LA FARRE, EN 1712.

LA Farre n'eſt donc plus ? la Parque impitoïable
A ravi de mon cœur cette chere moitié ;
Etranger dans le monde, il m'eſt inſupportable,
Je n'y goûterai plus ce charme inexpliquable
Dont depuis quarante ans jouit mon amitié.

Je te perds pour jamais, Ami tendre & fidelle,
Sûr de trouver ton cœur conforme à mes deſirs,
Nous goûtions de concert la douceur mutuelle,
De partager nos maux ainſi que nos plaiſirs ;
Flatté que ta bonté ne me fît point un crime
De mes vices, de mes défauts,
Je te les confiois ſans perdre ton eſtime,
Ni rien du peu que je vaux.

La trâme de nos jours ne fut point aſſortie,
Par raiſon d'intérêt, ou par réflexion ;
D'un aimant mutuel la douce ſimpathie
Forma ſeule notre union :
Dans le ſein de la complaiſance

Se

Se nourrit cette affection,
Dont en très-peu de tems l'aveugle confiance
Fit une forte paſſion.

On te pleure au Parnaſſe, on te pleure à Cythère,
En longs habits de deuil, les Muſes, les Amours;
Et ces Divinités, qui donnent l'art de plaire,
De ta Pompe funébre ont indiqué les jours.
Apollon veut qu'avec Catulle
Horace conduiſe le deuil:
Ovide y jettera des fleurs ſur ton cercueil,
Comme il fit autrefois au bucher de Tibule.

Cher la Farre, de ces honneurs
Que t'ont rendu les neuf Sœurs,
Puiſſe la fidéle Hiſtoire
Aux ſiécles avenir faire paſſer ta gloire!
J'eſpere, & cet eſpoir ſeul conſole mon cœur,
Qu'en éterniſant ta mémoire
J'éterniſe auſſi ma douleur.

J'apelle à mon ſecours, raiſon, philoſophie,
Je n'en reçois hélas! aucun ſoulagement;
A leurs belles leçons inſenſé qui ſe fie,
Elles ne peuvent rien contre le ſentiment.
J'entens que la raiſon me dit que vainement
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de reméde;
Mais je verſe des pleurs dans ce même moment,
Et ſens qu'à ma douleur il vaut mieux que je céde.

L'ordre que la Nature a mis,
Veut que j'aille bien-tôt rejoindre mes Amis;
Tout ce qui me fut cher a paſſé le Cocite:

O mort! faut-il envain que je te ſollicite ?
Me refuſeras-tu le funeſte ſecours
De terminer mes triſtes jours,
Ces jours ſont un tiſſu de ſouffrance & de peine ?
Pourquoi n'oſai-je rompre une cruelle chaîne
Qui m'attache à la vie, & m'éloigne du port ?
Il faudroit au moins que le Sage,
Quand il le veut, eût l'avantage
D'être le maître de ſon ſort.

EPITAPHE

EPITAPHE
POUR MONSIEUR DE TURENNE, A SAINT DENIS.

D. O. M.

STa quiſquis es
Et Ingemiſce
Ad fatalem bellici fulminis ictum
Quo
Tota intonuit Europa
Perculſa Gallia.
Cæſus Turennius
Longâ triumphorum ſeries interruptâ.

HIC

HIC JACET

Sereniſſimus Princeps Henricus-Mauritius

DE LA TOUR D'AUVERGNE,

Supremus Gallicorum exercituum Dux

Cui

Bellorum ſocio

Victoriarum Comiti

LUDOVICUS MAGNUS

Inter tot ſacros Regum Cineres

Monumentum erigi juſſit.

INSCRIPTION
POUR METTRE SUR UN CADRAN A ANET.

PHœbe nihil toto ſpectabis amœnius orbe,
Hic utinam volucres ſiſtere velles equos !
Tempora nec fluerent, noſtri nec, Phillis, amores,
Nec veniet tacito curva Senecta pede.

RONDEAU

RONDEAU
SUR LA TRADUCTION DES METAMORPHOSES D'OVIDE EN RONDEAUX PAR Mr BENSERADE.

POur les Rondeaux, Chants roïaux, & Balade,
Le tems n'eſt plus; avec la Vertugade
On a perdu la veine de Clément:
C'étoit un maître, il rimoit aiſément,
Point ne donnoit à ſes Vers l'eſtrapade.

Point il ne faut de brillante tirade,
De jeux de mots, ni d'équivoque fade,
Mais un facile & ſimple arrangement,
Pour des Rondeaux.
Cela poſé, notre ami Benſerade
N'eût-il pas fait beaucoup plus ſagement
De s'en tenir à la pantalonade,
Que de donner au public hardiment
Maint quolibet, mainte turlupinade,
Pour des Rondeaux?

EPITRE

EPITRE
DE Mr LE DUC DE NEVERS,
A MONSIEUR LE DUC DE VENDOSME,
AYANT LA PETITE VEROLLE A LA CHARITE', en 1680.

VOtre Alteſſe Séreniſſime
Me recevroit en Hermotime,
Si comme lui je pouvois au dehors
Développer mon ame de mon corps,
Et l'envoïer errante & vagabonde,
Se promener par tous les coins du monde,
Vous l'auriez vue en vérité
Aparoître à la Charité,
En parure d'eſprit, en aimable fantôme,
Pour égaïer les ſens du malade Vendoſme;
Et lui rendre dans les beſoins
Mille devoirs, & mille ſoins;
Mais l'ame dans le corps eſt trop embarraſſée
Chez le Baron de l'Arſée;
Et n'en ſçauroit ſortir que le fatal ciſeau,

Sans

Sans retour ne l'envoïe en la nuit du tombeau.
Mais trève de ce mot qui fait peur aux malades;
Parlons de jeux de maſcarades,
De fêtes, de tournois, de bals, & de balets,
De gais feſtins, d'amours folets;
Ici l'on vous attend avec impatience,
Plus ſain, plus vigoureux, plus fringant que jamais,
Chargé des riches dons de la belle Provence,
En état de goûter un ſort tout plein d'attraits;
De choiſir les plaiſirs dans l'aiſe, & l'abondance,
Et de courir à tout moment
De divertiſſement en divertiſſement.
Le jeu, la chaſſe, & la muſique,
Le repas clandeſtin, le repas moſaïque,
L'Amour même en ſera, ſi ſes tranſports preſſans
Font jouer à la fin vos reſſorts impuiſſans;
Peut-être dérouillés, & changeans de nature,
Leur vertu productrice en votre ſang s'épure,
Et coulant dans vos nerfs avec activité,
Vous rendra quatre-vingt à la poſtérité:
En attendant l'éfet de cet augure,
Et que votre air charmant, votre blonde figure
Vous redonne un plaiſir parfait;
Ne ſongez qu'à vous faire une ſanté qui dure,
Dorlotez vous ſur le tendre duvet;
Du profond Rabelais écoutant la lecture
Qu'expliquent à votre chevet,
Epicure Chapelle, & Chapelle Epicure.

SONNET DU MESME, ENVOYÉ A MONSIEUR DE VENDOSME DANS LA MESME LETTRE.

QUe Céſarion ſoit le bien reſſuſcité!
Sans mane, ni ſéné, ni pomme d'ellébore,
S'il a d'un Péliſſon l'épiderme crouté,
En quelqu'état qu'il ſoit il nous charme, on l'adore.

Pour remettre en ſes nerfs des ſignes de ſanté,
Je ſacrifie un Cocq au Talbot d'Epidaure,
Et Dumaurier héros de la lubricité,
Le grand Dieu de Lampſaque en ſa faveur implore.

Mais quand le verrons-nous de retour en ce lieu
Le bon Chaulieu Vendôme, & Vendôme Chaulieu?
Paris ſera charmé, la Cour ſera ravie.

Moi je verrai combler mes plus ardens deſirs,
C'eſt un autre moi-même, il ſçait gouter la vie,
En pareſſeux ſenſé qui pond ſur ſes plaiſirs.

REPON-

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
A LA LETTRE
DE M. DE NEVERS,
EN 1680.

EXcuſe, grand Nevers, la lenteur de ma veine,
L'Hyver a glacé l'Hypocréne,
Pégaſe ne peut plus marcher,
Et la divine Melpoméne
En Lipare s'en va chercher
Brontes pour le ferrer à glace;
Car tu croiras facilement
Qu'on ne trouve que rarement
Un Maréchal ſur le Parnaſſe,
Où jamais d'Artiſan groſſier,
De grimper n'auroit eu l'audace,
Si pour te plaire, près d'Horace,
Apollon n'avoit donné place
A maître Adam ton menuiſier.
Grace à cet heureux ſacrifice,
Que d'un Cocq à propos tu fis,
Nous avons toujours eu propice

Le Docte fils de Coronis :
La Vérolle malgré ſa rage,
A reſpecté notre Adonis,
Tu trouveras même embellis
Tous les traits de ſon beau viſage,
Car la Nature bonne & ſage
A mêlé quelque roſe à des fagots de lys ;
Et par un ſi prudent mêlange,
A fait, ſans le ſecours du fard,
D'un Vendôme un peu trop blaffard,
Un Vendôme plus beau qu'un Ange :
Sa ſanté revient à grands pas,
Et ſi la faim qui la devance
Augmente ainſi qu'elle commence,
Les Halles n'y ſuffiront pas :
Et bien que chez toi l'abondance,
Si familiere en tes repas,
Y fourniſſe cinquante plats
Des mets les plus exquis de France,
Tu verras ce Prince glouton,
Rendre facilement croïable
Tout ce que nous conte la Fable
Du famelique Ereſichthon.
Avec combien d'impatience
Attendons-nous ce jour heureux,
Où de cet apétit fameux
Tu ſouffriras l'expérience !
Si tu veux qu'il ne manque rien
A cette célébre journée,
Et que ta cave ſoit ornée,
De Saint-Laurent, & de Verdée,
De Falerne, & de Formien,
Immole au pere Bromien
Ton pauvre Baron de l'Arſée.

REPON-

REPONSE DE M. DE NEVERS, EN 1680.

VRaiment vos Vers ſont bons, ils ſemblent fabriqués
Sur la montagne à double cime;
Par les Experts ils ſeront colloqués
Dans le degré le plus ſublime;
Et quoi qu'ils ne ſoient que croqués,
J'y reconnois pourtant de ſçavans coups de lime,
Des traits de maître bien marqués,
Un air de Virelay s'égaïant de la rime.
Mais venons au Séréniſſime;
De ſes beaux jours par la Parque attaqués,
La trame ſe reprend, la vigueur ſe ranime,
Nous les verrons à loiſir croniqués
Par plus d'un exploit magnanime;
Ses aimables attraits ne ſont plus offuſqués,
Il n'eſt plus ſur ſon teint de phlefmoneuſe phime,
Là des cinabres vifs, comme mouches plaqués,
L'éclat nouveau ſur l'albatre s'imprime,
Et bien-tôt de Vénus tous les cœurs extorqués,
A l'aimer ſeront apliqués,
S'il eſt beau comme Adon & nerveux comme Eutime.

Qu'il vienne donc ce Prince boniſſime,
A ſon aiſe en Seigneur opime ;
Tous les vins de liqueur déja ſont débarqués,
Mille & mille flacons en ordre ſont braqués,
Tout l'art des cuiſiniers en ſa faveur s'excrime,
Tout gibier volatil, terreſtre & maritime,
S'offre pour aſſouvir ſa faim glouton iſſime ;
Nous tous d'un accord unanime,
Par les vapeurs du vin nos eſprits provoqués,
Au bruit harmonieux de cent verres choqués,
Nous crirons à l'envi, ferme, trinquons, trinquez ;
Que la ſobriété, la régle, le régime,
Paſſent pour un énorme crime ;
Ecartons loin de nous ces pâles efflanqués ;
Que tout ſobre puſillanime,
Soit une pierre au col jetté dans un abîme !
Que les Dieux de la joie au feſtin invoqués,
Nous comblent de douceurs ! que Bacchus toujours prime !
Là pour un digne hommage à ſa puiſſance optime,
Chaulieu, Chapelle en mimallons maſqués,
Parmi les bonds joïeux du Mime & Pantomime,
Sur les Autels d'un doux parfum muſqués,
Selon l'antique maxime,
Immoleront la paillarde victime ;
Venez donc, car ſans vous le chagrin nous oprime ;
Nos commerces ſont détraqués,
Bethune par la goutte a les pieds diſloqués,
Ce convive excellentiſſime.
Je finis, nos cervaux ſe ſont allembiqués,
A vous tracer ces Vers un peu trop-tôt riſqués.

Sans

Sans doute ils ſeront critiqués
Comme un ouvrage cacochime,
La veine du Baron eſt au bas, & périme;
Mais quoique ſes tranſports ſe ſoient mal expliqués,
Agréez toutes fois & le zéle & l'eſtime
De votre valet le plus ime.

LETTRE
DE M. L. DE CHAULIEU,
A M. LE MARQUIS
DE DANGEAU,

Qui lui avoit envoyé des Billets blancs de la Loterie du Roi, & qui avoit en même tems loué les Vers de M. de Chaulieu.

QUelque faveur que l'on me faſſe,
Jamais d'un aſſez long ſommeil,
Je n'ai dormi ſur le Parnaſſe,
Pour me trouver à mon reveil
Salué du nom de Poëte;
Moi qui ne me ſerois vanté
Que d'en avoir eu la manchette,
La marotte, ou la pauvreté.

Mais puiſque tant obligeamment
Tu le dis, cela m'en aſſure,
Je ſuis Poëte abſolument;
Car je ſçais bien qu'une impoſture,

En

En choſe de cette nature,
N'échape pas légérement.

Et puis nourris dès ton enfance,
Parmi les Aonides chœurs,
Tu ſçais tout ce que dit & penſe
La chaſte troupe des neuf Sœurs;
Et tu n'aurois pas l'imprudence
D'initier à leurs chanſons
Un prophane, que l'ignorance
Eloigne de toute aparence
D'être un jour de leurs nourriſſons.

Je m'en vais donc ſur ta parole
Hazarder à faire des Vers,
Pour te peindre ce grand revers
Qui trompa notre eſpoir frivole,
Et mit nos projets à l'envers.

Déja du Dieu de la lumiére,
L'inégale Sœur par deux fois
Avoit achevé la carriére
Dont le cours partage les mois;
Depuis que la douce eſpérance
Employoit ſon flateur pouvoir
A calmer notre impatience
Par l'attente d'un billet noir.

Cependant au haut de nos Tours *
Nous nous empreſſions tous les jours
A voir, ſi notre deſtinée,

* *Les Tours du Temple.*

Qui tant nous tenoit en ſuſpens ;
En caractéres noirs ou blancs,
Par les Dieux même crayonnée,
Et par leur ordre ſouverain,
A deux cens billets aſſignée,
N'arrivoit pas de Saint-Germain.

Telle en foule deſſus le port
Athène attendoit ce navire,
Dont les voiles devoient predire
Le triſte ou le glorieux ſort
Du Héros, que l'Amour en Créte
Sauva d'une ſûre défaite ;
Dont le deſtin ſeroit plus beau,
Si ſa trop fatale mépriſe
Au retour de ſon entrepriſe
N'avoit mis ſon Pere au tombeau.

Après une ſi longue attente,
Dont nous ſommes très-mal payés,
Par toi des Billets envoyés,
J'ai vu la troupe blanchiſſante ;
Jamais il ne fut plus certain,
Et jamais preuve plus ſolide
Ne montra, que rien de ta main
Ne peut ſortir que de Candide.

Mais tu t'étonneras peut-être
De voir rimer ſi longuement
Un Poëte, qu'en un moment
Ta ſeule autorité fit naître :
Pour finir ton étonnement,
Reconnois la main ſécourable

D'une

D'une Muſe plus favorable,
Que l'on auroit vue autrefois,
Malgré Phébus, & ſa neuvaine,
Plus dignement que Melpomène
Au Parnaſſe donner des lois.

REPONSE
DE M. LE MARQUIS DE DANGEAU,
A M. L. DE CHAULIEU.

De Saint-Germain, en 1680.

Votre veine eſt toujours digne d'être admirée,
Toujours noblement inſpirée,
Soit que comme autrefois l'heureux dormeur d'Aſtrée,
Vous vous trouviez ſçavant pour avoir ſommeillé
Sur la croupe jumelle à Phébus conſacrée;
Soit que votre ame auſſi par l'étude éclairée,
Ait dans un long travail obſtinément veillé;
L'Ecrit que je reçois me paroit émaillé
Des plus riches couleurs, dont la docte contrée,
Par les neuf Sœurs eſt diaprée;
Etde ſon triſte oubli la Fable retirée,
Y rend à chaque pas l'eſprit émerveillé.
J'ai long-tems gardé le ſilence,
Et vous devez l'interpréter

Comme

Comme une juſte défiance
D'un homme qui n'oſoit, Abbé, vous ripoſter;
Car en un mot ſans complaiſance,
Sans vouloir ici vous flater,
Je ſerois trop heureux de pouvoir imiter
Ce tour harmonieux, cette noble cadence
De vos Vers, qu'on m'entend à toute heure vanter:
Que vous me plaiſez dans ces plaintes!
Dans ces allarmes ſi bien peintes,
Dans cette impatience & cet eſpoir trompé!
Quand je vois dans vos Vers vos deſirs & vos craintes,
J'éprouve comme vous de ſenſibles atteintes,
Et des mêmes tranſports mon cœur eſt occupé.
La fortune eut grand tort ſans doute
De trahir cet eſpoir dont vous étiez charmé;
Mais la Déeſſe ne voit goute,
Contre elle ſans raiſon vous ſeriez animé;
Chaulieu, ſi quelque jour cette aveugle volage
De ſes yeux peut avoir l'uſage,
Tenez-vous aſſuré d'un traitement plus doux;
Entre tous les Amans qui lui rendent hommage,
Entre tous les Abbés qui briguent ſon ſuffrage,
Elle ne choiſira que vous:
Faites de ſon humeur une épreuve nouvelle,
Aprés avoir été cruelle
Elle pourra ſe corriger;
Une autre Lotterie & plus grande & plus belle,
A tenter le deſtin devroit vous obliger:
Toutes les plaines le ſçavent,
Que l'Inde & l'Euphrate lavent;
Nous voyons accourir les peuples réjouis,
Qui tendent l'ameçon à cette riche proye;

Dans

Dans des projets flateurs leurs cœurs épanouis,
Attendent que pour eux le gros lot ſe déploye,
Et quoique la fortune à la fin leur envoye,
Ces penſers qu'elle accorde à ces cœurs éblouis,
Sont toujours un bien qu'elle octroye,
Et juſqu'au jour fatal que l'eſpoir & la joie,
A l'aſpect du néant ſeront évanouis,
Chacun roule à ſouhait ſur dix mille louis.
Mais de vos Billets blancs retouchons l'avanture,
Je trouve dans vos Vers certain air de murmure;
Et comme ſi j'avois réglé l'événement,
Vous vous plaignez diſcretement;
Vous louez ma candeur aſſez malignement,
Vous ſçavez en louange habiller une injure;
Quoi qu'il en ſoit. Abbé charmant,
Pour continuer la figure,
Et m'en ſervir plus juſtement,
Je vous aime candidement;
D'une amitié ſincére & vraie
Vous recevrez chez moi le fidéle ſecours;
Et quoique la candeur à preſent vous effraie,
Quoique des Billets blancs récente ſoit la plaie,
Si de votre deſtin ma main régloit le cours,
De la plus pure & blanche craie,
Elle marqueroit tous vos jours;
Mais n'en avez-vous pas qui doivent faire envie.
Ces jours que vous paſſez dans Anet, dans Evreux,
Ne ſont ce pas les plus heureux
Qu'on puiſſe paſſer dans la vie?
Le charmant Prince qu'on y voit,
Méne avec lui toujours la joie & l'allégreſſe;
C'eſt à lui que la France doit
Le retour du bon goût, & de la politeſſe;

Il

Il eſt le digne chef de la noble jeuneſſe ;
Il a l'eſprit & le cœur droit,
Et ſon courage, & ſon adreſſe,
Partout en quelque lieu qu'il ſoit,
Le diſtinguent bien mieux que le titre d'Alteſſe.
Que ne dirai-je point de l'aimable Princeſſe
Qui repand les clartés que votre eſprit reçoit ?
Elle qui ſur le bout du doigt
Sçait tout ce que ſçavoient Rome & l'ancienne Gréce,
Qui pourroit aux neuf Sœurs enlever de plein droit,
L'Empire d'Helicon, & les eaux de Permeſſe,
Et que Cipre & Paphos prendroient pour leur Déeſſe ?
Abbé, votre bonheur eſt plus grand qu'on ne croit ;
Si le deſtin n'eſt pas propice en votre endroit,
A vos moindres chagrins chacun d'eux s'intéreſſe :
Vous vivez avec eux dans un commerce étroit,
Ils vous aiment, enfin vous les voyez ſans ceſſe ;
Abbé, votre bonheur eſt plus grand qu'on ne croit.

REPON-

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
A M. LE MARQUIS
DE DANGEAU,

Qui lui envoya une ſeconde fois des Billets blancs de la ſeconde Lotterie du Roi, en 1680.

JE m'étois ſeulement flatté
Qu'à la Cour ma champêtre Muſe
Auroit reçu de ta bonté
Un accueil, qui ſervît d'excuſe
Du moins à ſa témérité;
Mais je n'avois jamais compté
Que cette plume conſacrée
Par autant d'ouvrages divers
Au ſervice de Citherée,
S'amuſât à louer mes Vers.

Plût au Ciel, Marquis, que jamais
Des bagatelles que je fais
Je n'euſſe connu l'importance;
Et que ſans m'aprendre un ſuccès

Qui

Qui paſſe trop mon eſpérance,
Tu m'euſſes laiſſé vivre en paix
Dans une juſte défiance.

Que c'eſt un dangereux poiſon
Qu'une délicate louange!
Hélas! qu'aiſément il dérange
Le peu que l'on a de raiſon,
Et qu'avec un plaiſir extrême
On laiſſe, quand on eſt Auteur,
Endormir à ce bruit flâteur
La connoiſſance de ſoi-même!

Contre un ſi doux enchantement;
Je ſens que la Philoſophie
Ne me défend que foiblement,
Et comme raiſonnablement
De la mienne je me défie,
J'ai juré ſolemnellement
De ne t'écrire de ma vie.

Mais on quitte malaiſément,
(Cela peut s'avouer ſans honte,)
Un commerce, où ſi finement
L'Amour propre trouve ſon compte:
Tu ſçais même en flatterie
Si bien tourner la dureté
De l'aveugle Divinité
Qui préſide à la Lotterie,
Que contre ſa malignité
Je n'ai pû garder de rancune;
Et tu m'as inſenſiblement
Engagé, je ne ſçai comment,
A pardonner à la fortune.

Tel

Tel qu'un pauvre Amant maltraité,
Que ſon cœur entraîne ſans ceſſe
Vers une volage beauté,
J'ai de cette ingrate Maîtreſſe,
Que je ſers depuis ſi long tems,
Par de nouveaux empreſſemens
Voulu réchauffer la tendreſſe.
Mais tu ſçais beaucoup mieux que moi
Que rarement une infidelle,
Quelque penchant qu'on ait pour elle,
Revient à nous de bonne foi.
Auſſi ſon injuſte rigueur
De la plus legére faveur
N'a payé ma perſévérance;
Et j'ai vu ſon indifférence
Derechef entre mes Rivaux,
Par une aveugle préférence,
Partager juſqu'aux moindres lots.

A ce rigoureux traitement,
Ne crains pas que ma vertu céde
Dans mon deſintéreſſement
J'en ſçais bien trouver le reméde.
Heureux, & quatre fois heureux,
A qui des favorables Dieux
La main ſagement ménagére,
En donnant de modiques biens,
Donne en même tems les moïens,
Et l'eſprit de s'en ſatisfaire!

EPITRE

A S. A. MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME;

Sur la Charge de Général des Galères que le Roi lui donna en 1694.

VEndôme, malgré moi je céde aux doux transports
Du Dieu des Vers qui m'anime,
Et je ſens malgré mes efforts
Que d'une involontaire rime
Ce Dieu va former les accords:

Mais, Prince, combien la Proſe
Modeſte, & ſans ornement,
Qui de tes faits ſimplement
Raconteroit quelque choſe,
Te loueroit plus dignement!
Car c'eſt en effet d'un ſonge,
Tirer des réalités,
Qu'emprunter les vanités
Du langage du menſonge
Pour te dire des vérités.

Laiſſons à la Renommée
Publier tes actions,

Qui

Qui paroîtroient fictions,
Si tu n'avois eu dans l'Armée,
Par Naſſau même animée,
Pour témoins vingt Nations.

Cette legére Déeſſe
Dès Althenem ſuit tes pas,
Elle a chanté ta Sageſſe,
Ton ſang froid dans les combats;
A Stinkerque elle a pû dire
Juſques où fut ton ardeur,
Et ce que doit notre Empire
Aux efforts de ta valeur.

C'eſt elle qui dans les airs
Pour toi déployant ſes aîles,
Porte tes grandeurs nouvelles
Aux deux bouts de l'univers;
Qui planant ſur la Marſaille,
Te vit à cette Bataille
Couvrir de morts les ſillons,
Où dans un étroit paſſage
S'opoſoient à ton courage
Les plus épais Bataillons.

Mais non; c'eſt plûtôt aux hommes,
C'eſt à tous tant que nous ſommes,
Qui reſſentons ta bonté,
D'aller publiant ſans ceſſe
Quel air haut, quelle nobleſſe,
Brille en ta ſimplicité:
De quel prix ineſtimable
Pour nous eſt un Prince aimable,
Qui ſçait accorder ſi bien,

Loin

Loin de toute fierté vaine,
Aux talens d'un Capitaine
Les vertus d'un Citoïen.

Quoi donc! le Dieu qui m'enflame,
Et qui bien ou mal m'aprit
L'art de louer ta grande ame,
Ne dit rien de ton eſprit?
Pour te plaire davantage
Apollon l'a fait exprès.
Il ſçait combien tu te plais
Dans un ſimple badinage
Quelquefois à l'oublier;
Et croiroit commettre un crime,
Tout grand qu'il eſt, tout ſublime,
D'oſer l'aller publier.

Mais où ſuis-je? quelle yvreſſe
Trouble mes ſens agités!
J'entens des cris d'allégreſſe
Sur l'aîle des vents portés!
Quel bruit frape mon oreille?
Je vois du port de Marſeille
Tout le pompeux apareil,
Et nos Galéres parées
Faire briller au Soleil
Leurs magnifiques livrées!
J'entends ces Reines des Mers,
Des cris de mille coupables,
Et des voix de miſérables
Former de charmans concerts!

Je le vois, ſur ſa Galére
Ce Général eſt monté;

Déja

Déja ſon humanité
Dans le ſein de la miſére
Fait renaître la gaieté ;
Et déja ſon air affable
A dans ce ſéjour affreux
Conſolé ces malheureux,
Sûrs que ſon cœur pitoyable
De leurs maux ſe touchera,
Et que ſenſible à leurs peines
Ne pouvant briſer leurs chaînes
Sa main les relâchera.

Fuyez, Galéres d'Eſpagne,
Déſormais loin de nos bords ;
Allez cacher dans vos Ports
La peur qui vous accompagne ;
Vendôme s'en va ſur vous
Bien-tôt lancer ce tonnerre,
Dont déja cent fois ſur terre
Il a fait ſentir les coups :
Et je vois déja Neptune,
Qui pour plaire à Jupiter,
T'offre avec lui de concert
Son Trident & ſa Fortune.

Ainſi par la bienveillance
De ce grand Roi des François,
Qui déja deſſous tes lois
Avoit remis la Provence,
Tu vois croître ta puiſſance,
Et l'un & l'autre Elément,
Charmé de ſon eſclavage,
Se diſputer l'avantage
D'obéïr aveuglément.

D'une

D'une telle confiance
Mon Prince connois le prix:
C'eſt l'effet de la prudence,
De la bonté de Louis:
Ton Roi ſçait pour ſa perſonne
Quel eſt ton attachement;
Qu'en lui tu crois la Couronne
Son plus leger ornement;
Pour l'Etat quel eſt ton zéle,
Et d'un Sujet ſi fidelle
Il connoit le dévouement;
Et c'eſt cette connoiſſance
Qui ſeule fait ton bonheur,
Et la ſeule récompenſe
Qui pouvoit flatter ton Cœur.

EPITRE
A MONSIEUR LE DUC DE NEVERS,

Sur des Vers de M. Chapelle, dans les ſeules rimes d'Age & d'If, qui rendoient cet ouvrage un peu forcé & languiſſant, écrite d'Anet en 1680.

J'Ai vû du paiſible rivage *
Enfoncer le fragile Eſquif,
Que Chapelle & d'Age & d'If
Avoit leſté pour ſon voyage;
Mais par un vent ſuperlatif
Sa Métaphore a fait naufrage.
J'ai laiſſé fuyant à la nage
Sur le rocher du Château d'If
Sa Muſe & tout ſon équipage....
Moi, d'un ſtile plus libertin,
Et d'une verve moins priſée
Par la pareſſe autoriſée,
Sans m'en reveiller plus matin,

Je

* Ces premiers Vers ſont de feu M le Grand Prieur de Vendôme, qui commença la Plaiſanterie, & M L. de Chaulieu l'acheva.

Je vais griffonner ma penſée ;
Car ce n'eſt pour moi choſe aiſée
De mettre ainſi dans la pri on
D'une rime tant épuiſée
Le peu que tu ſçais de raiſon
Que la Nature m'a laiſſée.
Si tu connoiſſois chaque jour
Avec combien d'impatience
Nous voyons que Phébus commence
Et finit ſon oblique tour,
Sans que ton aimable preſence
Vienne embellir notre ſéjour ;
Bien-tôt Vilpreux & Garanciére
Verroient les vîtes poſtillons,
De leurs fertiles ſillons
Faire voler la pouſſiére ;
Tel qu'après les froids rigoureux
Des Hivers qui nous font la guerre,
Tu quittes ce climat heureux
Qu'habitérent jadis les Maîtres de la terre,
Et partant avec les Zéphirs,
Dont tu devance la viteſſe,
Tu raménes la politeſſe
En nos repas & nos plaiſirs ;
Qui donc à Saint Germain t'arrête ?
Es-tu prié de quelque fête
Que donne ce Seigneur courtois,
Qui toujours entouré d'Anchois,
Pendant ſa podagre paſſée,
D'un grand fromage Boulonnois
Faiſoit une chaiſe percée ?
Mais que je voyois autrefois,
Dans ces glaciales contrées,
Donner un ſage contre poids

Aux puiſſances Hiperborées ;
Lui dont l'eſprit plein de reſſorts
Forma les importans accords
Entre le Turc & le Sarmate ;
Et dont la pacifique voix
A fait pendre au croc les Carquois
De l'Océan juſqu'à l'Euphrate.

EPITRE

A MADAME LA DUCHESSE DE MAZARIN,

En lui envoyant le Voyage de l'Amour & de l'Amitié, & d'autres Vers que Madame la Ducheſſe de Bouillon m'avoit demandés de la part de Madame Mazarin, & de Monſieur de Saint Evremont.

LA divine Bouillon, cette adorable Sœur,
Qui partage avec vous l'Empire de Cythère,
Et qui par cent moyens de plaire
Séduit & l'eſprit & le cœur,
Veut aujourd'hui que mes Vers,
Au hazard de vous déplaire,
Aillent traverſer les mers :
A cet inſenſé projet
Ma raiſon s'eſt opoſée, Je

Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la riſée
De cet homme ſi fameux,
En qui le goût ſeul décide
Du bon & du merveilleux;
Et qui plus galant qu'Ovide,
Eſt comme lui malheureux.
Ce Sage qui ſe confie
Au ſeul ſecours du bon ſens,
Et dont la philoſophie
Bravant l'injure des ans,
Pour ſuſpendre la vieilleſſe
Par de doux enchantemens,
Sçait l'art d'y mêler ſans ceſſe
Mille & mille amuſemens,
Et même les enjouemens
De la plus vive jeuneſſe:
Ce Critique tant vanté,
De qui la délicateſſe
Des ouvrages de la Gréce,
Auroit été redouté,
Ne ſçaura jamais peut-être
Que ces Vers m'ont peu coûté:
Enfans de l'oiſiveté,
L'Amour ſeul les a fait naître,
Et ſans vous ma vanité
Leur défendroit de paroître.
Daignez donc, divine Hortence,
Par un regard de ces yeux,
Qui deſarmeroient des Dieux
La colére & la vengeance,
Obtenir quelque indulgence,
Et d'un accueil gracieux
Payer mon obéiſſance.

REPONSE
DE M. DE MAZARIN, ET DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMONT.

JE n'ai point comme Cenſeur
Examiné votre ouvrage,
Mais comme bon connoiſſeur,
Je lui donne l'avantage
Sur les plus galans ecrits
Qui nous viennent de Paris,
Diſons, qu'on ait vûs en France;
Et Voiture, & Saraſin,
Vous cédent dans l'excellence
Du goût délicat & fin :
Nous ajouterons qu'Hortenſe,
Notre Sapho Mazarin,
Vous donne la préférence
Sur tout Grec & tout Latin.

Madame Mazarin n'a fait que dire ce que j'ai penſé, car vous mettre au deſſus de Voiture & de Sarazin dans les choſes galantes & ingénieuſes, c'eſt vous mettre au-deſſus de tous les Anciens.

Il

Il n'y a point de comparaiſon qui ne vous deſoblige, il n'y en a point d'avantageuſe que je puiſſe raiſonnablement prétendre : celle d'Ovide ne me convient point ; Ovide étoit le plus ſpirituel homme de ſon tems, & le plus malheureux ; il fut relégué chez des Barbares où il faiſoit de beaux Vers, mais ſi triſtes & ſi douleureux, qu'ils ne donnoient pas moins de mépris pour ſa foibleſſe, que de compaſſion pour ſon infortune. Dans le Païs où je ſuis, je vois Madame de Mazarin tous les jours. Je vis avec des gens ſociables, qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'eſprit : je fais d'aſſez méchans vers, mais ſi enjoués qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriſer ma Poëſie ; j'ai très-peu d'argent, mais j'aime à vivre dans un païs où il y en a ; d'ailleurs il me manque avec la vie ; & la conſidération du plus grand mal eſt un eſpéce de remede contre le moindre. Voilà bien des avantages que j'ai ſur Ovide : à la vérité il fut plus heureux à Rome avec Julie, que je n'ai été à Londres avec Madame Mazarin ; mais les faveurs de Julie furent cauſe de ſa mi-

ſère, & les rigueurs de Madame Mazarin n'incommodent pas un vieillard.

Quels ſentimens, direz vous, ſont les vôtres ?
En cet état, dirai-je, où je me voi,
Je ne demande autre grace pour moi,
Que la rigueur qu'on aura pour les autres.

Et j'aurai ſujet d'être content. C'eſt à à Madame Mazarin à finir ma Lettre, quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de Bouillon & vous, Monſieur, que je voudrois voir avec du vin de Champagne, avant que de mourir.

Apoſtille de Madame de Mazarin.

Je ne fais point de Vers, mais je m'y connois aſſez pour vous pouvoir dire ſurement, Monſieur, que les vôtres ſont les plus agréables qu'on puiſſe voir : au reſte on me compare à Sapho mal-à propos, je ne ſuis point Lesbienne, ni capable de faire ſon voyage de Sicile.

EPITRE

EPITRE

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE,

A FONTAINEBLEAU, EN 1701.

DEpuis votre départ de la bonne Ville, un enchaînement de plaiſirs m'a bien laiſſé le tems de penſer à vous, mais non pas celui de vous écrire; vous croyez peut-être, parce que depuis la deſtruction du Paganiſme, vous avez pris la place de Comus, & le faites adorer ſous le nom de la Farre, qu'il ne nous étoit pas permis en l'abſence du Dieu des Feſtins & de la Joie, de faire des ſoupers agréables. Nous en avons fait, ne vous en déplaiſe, les meilleurs & les plus délicieux chez Monſieur le Duc de Nevers; la Compagnie exquiſe & peu nombreuſe, qui rejoignoit ſeulement les graces de Mortemar à l'imagination de Mancini; tout eût été parfait, ſi le luxe & la magni-

ficence de ce repas n'eût été indigne du goût des Convives ; il a fallu tout leur enjouement pour m'empêcher de ſentir le dégoût de l'abondance : malgré tout cela, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier en penſant à vous.

Quand verrai-je ma pauvreté
Honorable & voluptueuſe,
Te donner avec liberté
Un ſouper, où la propreté
Fait, loin d'une foule ennuyeuſe,
Une chére délicieuſe
De beaucoup de frugalité ?
Là le nombre & l'éclat de cent verres bien nets
Répare par les yeux la diſette des mets ;
Et la mouſſe pétillante
D'un vin délicat & frais,
D'une fortune brillante
Cache à mon ſouvenir les fragiles attraits.
Quelle injure à l'abondance,
Lorſqu'avec volupté ton apétit glouton
Borne ſon intempérance
A l'épaule de mouton !
Et qu'avec des cris de joie
On voit toujours ſur le tard
Venir l'omelette au lard,
Qu'au ſecours de ta faim le Ciel propice envoie !
Alors l'imagination
Par ce nouveau mets éguiſée
De mainte nouvelle penſée
Orne la converſation :

A des maximes de ſageſſe
On mêle de joyeux propos,
Et l'on jette ſur quelques mots
Ce ſel que produiſoit la Gréce,
Qui nous rend la terreur des ſots.
Mais hélas ! le tems fuit avec tant de viteſſe,
Que parmi ces diſcours de morale & d'amour,
Nous attrapons bien tôt la naiſſance du jour;
L'Aurore pour nous voir, prend ſa face riante,
Elle rougit de peur de troubler nos plaiſirs,
Et pour nous plaire mieux, met ſa robe éclatante,
Faite des mains de Flore & des jeunes Zéphirs.
Pour honorer la Déeſſe
Nous n'allons point ſemer des fleurs ſur ſon chemin;
Mais chacun avec allégreſſe
Court pour y répandre du vin.
On voit ces jours là le Soleil
Sortir plus brillant de l'onde,
Et la roſe aux yeux du monde
En a le teint plus vermeil;
Le lis quitte ſa face blême,
La violette elle-même
En a perdu ſa pâleur;
Et cette liqueur divine
Ne fait plus germer de fleur
Que de couleur purpurine.

N'eſt-il pas vrai que cela ſe paſſe ainſi ſouvent au Temple ? Meſſieurs les Poëtes de la Cour, vous devriez répondre à depauvres Poetes de la Ville; voilà

un Cartel que je vous envoie de la part de tous mes Confreres. Adieu, Monſieur le Marquis, aimez moi toujours; & ne me faites point de reponſe ſi vous ne voulez.

REPONSE

DE MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE, DE FONTAINEBLEAU.

Vous inſultez, maître fripon,
Au peu d'imagination
Que la Nature m'a donnée;
Ces traits brillans, la fiction,
Dont votre Lettre eſt tant ornée,
Vont à ma veine infortunée
Faire abandonner Apollon.
A mon eſprit ce Dieu n'inſpire
Que de triſtes moralités;
C'eſt avec vous qu'il aime à rire,
Il eſt toujours à vos côtés;
Et ſur tout lorſque vous boirez,
Là prendrez votre tems, beau Sire,
Et pour moi lui demanderez

Le

Le don d'égaïer la Satire,
De ce ſel que vous y jettez,
Me l'accordant, je pourrai dire
D'aſſez plaiſantes vérités
Au public qui ſe les attire :
Mais juſque-là, ſans me flatter,
Je ſens ſur ma foi qu'au Parnaſſe
J'aurois de la peine à monter,
Je perds haleine, & je me laſſe ;
Puis Pégaſe ſans héſiter,
Conſidérant ma lourde maſſe,
Sans un ordre, & ſans cette grace,
Refuſeroit de m'y porter.

Je vous ſuis très-obligé, mon cher Ami, de m'avoir tiré d'une eſpéce de létargie où j'étois, & dont je crains que ces Vers ne ſe reſſentent encore ; pour les vôtres ils ſont charmans : je viens de les montrer à Monſieur le Duc d'Orléans, à Madame de Chatillon, & à d'autres Dames avec qui nous venons de dîner ; on a bû à votre ſanté, on vous a loué, on vous a deſiré, n'eſt-ce pas là tout ce que nous pouvions faire ? Le Roi a été incommodé un jour, mais ce n'eſt plus rien. Adieu, mon cher Ami. *Vale & bibe.*

EPITRE
A MONSIEUR LE CHEVALIER DE BOUILLON,
EN 1704.

TOi, qui né Philoſophe au milieu des grandeurs,
As ſecoué le joug des vulgaires erreurs ;
Et gai dans tes diſcours, & ſimple en ta parure,
Connois pour toutes lois les lois de la Nature :
Chevalier, reçoi ces Vers
D'une Muſe libertine ;
Qu'ils aillent ſous ton nom de popine en popine
Aprendre à tout l'univers,
Que Fite & la Moriliere *,
Pour n'avoir point de Céſars,
Ont pourtant ſous leurs baniéres
Leurs Héros ainſi que Mars ;
Que ceux qui comme toi ont des talens de plaire,
De l'eſprit, & de la beauté,
Doivent d'une main ménagére
Mettre à profit le tems, qui d'une aîle legére
Emporte

* *Fameux Cabaretiers de ce tems-là.*

Emporte nos plaiſirs avec rapidité ;
Et que la ſeule jouiſſance
D'un inſtant ſi précieux
Eſt l'unique preſent, que dans leur bienveillance
Puiſſent nous faire les Dieux.
Sur ce principe de ſageſſe,
Affranchi des devoirs en pleine liberté,
Goûte tous les plaiſirs que t'offre la jeuneſſe
Dans les bras de l'oiſiveté.
Je ſçai qu'une façon de penſer folle & vaine,
Etablit qu'il eſt glorieux
De porter ſur les pas de ton oncle Turéne
Le bruit de tes exploits en mille & mille lieux ;
Que ſorti comme toi d'une illuſtre Origine,
Avec ton port, ta bonne mine,
Une jambe de bois te ſiéroit aſſez bien ;
Et qu'après nos guerres finies
Tu viendrois avec grace encor aux Thuilleries,
Eborgné, clopinant, nous ſervir d'entretien.
Que te reviendroit-il de tant de renommée ?
Rien que la chétive lueur,
Et que le peu de fumée
D'une lampe en ton honneur
Sur ton cercueil allumée,
Et le touchant plaiſir, aux pieds du grand Louis,
Enterré près Gueſclin, d'infecter Saint Denis.
Va, que cette folle idée
Ne trouble pas tes beaux jours ;
Voi tu près de la guinguette
Folâtrer deſſus l'herbette
Vénus avec les Amours ?
Elle attend ſous cette treille
Où tu vois mainte bouteille
Nollet au ſortir du Cours ;

Join

Join ce que ton cœur adore
A ce couple libertin ;
Qu'en ouvrant les Cieux l'Aurore
Vous trouve tous quatre encore
Yvres d'amour & de vin ;
Et grondez cette pleureuſe,
Qui pour troupe ſi joyeuſe,
S'éveille un peu trop matin :
Mais hélas ! ô loi trop dure !
Cependant que je te fais
De cette aimable avanture,
Cher Chevalier, les portraits ;
Je ne verrai déſormais
Tous ces plaiſirs qu'en peinture :
Mais qu'importe que la vieilleſſe
Vers moi s'avance à grands pas,
Quand Epicure & Lucréce
M'ont apris que la ſageſſe
Veut qu'au ſortir du repas,
Ou des bras de ſa maîtreſſe,
Content l'on aille là-bas :
Pour moi, qui crois telles choſes
Conformes à la raiſon,
Sur les pas d'Anacréon,
Je veux, couronné de roſes,
Rendre viſite à Pluton :
Je vois d'un œil ſec la Parque
Qui commence à ſe laſſer,
Et Caron fréter la barque
Qui va bien-tôt me paſſer.

AU

AU MESME, en 1712.

ELéve, que j'ai fait dans la loi d'Epicure ;
Diſciple, qui ſuis pas à pas
D'une doctrine ſaine & pure,
Et les leçons & les apas ;
Philoſophe formé des mains de la Nature,
Qui ſans rien emprunter de tes réfléxions,
Prens pour guides tes paſſions,
Et tous les plaiſirs ſans meſure ;
Qui ne fis jamais de projets,
Que pour l'inſtant preſent, qui coule à l'avanture ;
Et ſçachant au plaiſir borner tous tes ſouhaits,
Mépriſes la fortune, & ris de ſes délires :
Heureux libertin, qui jamais
Ne fais que ce que tu deſires,
Et deſires ce que tu fais :
Chevalier, c'eſt peu qu'au Temple
Je t'aye apris comment dans la belle ſaiſon,
Avec le talent de plaire,
Un homme ſage doit faire
D'amours & de plaiſirs une douce moiſſon :
Il faut encor que mon exemple,
Mieux qu'une ſtoïque leçon,
T'aprenne à ſuporter le faix de la vieilleſſe,
A braver l'injure des ans ;
Te montre comme il faut par des amuſemens,
Arrêter pour quelques momens

La

La volupté qui fuit, le plaiſir qui nous laiſſe.

En vain la Nature épuiſée
Tâche à prolonger ſagement,
Par le ſecours d'un vif & fort tempéramment,
La trame de mes jours que les ans ont uſée;
Je m'apeiçois à tout moment
Que cette Mere bien-faiſante,
Ne fait plus d'une main tremblante,
Qu'étayer le vieux bâtiment
D'une machine chancelante.
Tantôt un déluge d'humeur,
De ſucs empoiſonnés inonde ma paupiére;
Mais ce n'eſt pas aſſez d'en perdre la lumiére,
Il faut encor que ſon aigreur
Dans d'inutiles yeux me forme une douleur,
Qui ſerve à ma vertu de plus ample matiére.

La Goutte d'un autre côté
Me fait depuis vingt ans un tiſſu de ſouffrances:
Que fais-je en cette extrêmité?
J'opoſe encor plus de conſtance
A cette longue adverſité,
Qu'elle n'a de perſévérance:
Et m'accoutumant à ſouffrir,
J'aprens que la patience
Rend plus legers les maux que l'on ne peut guérir.

Au milieu cependant de ces peines cruelles,
De notre triſte Hiver, compagnes trop fidelles,
Je ſuis tranquile & gai: quel bien plus précieux
Puis je eſpérer jamais de la bonté des Dieux?

Tel

Tel qu'un rocher, dont la tête
Egalant le Mont Athos,
Voit à ſes pieds la tempête
Troubler le calme des flots;
La mer autour bruït & gronde;
Malgré ſes émotions,
Sur ſon front élevé régne une paix profonde,
Que tant d'agitations,
Et les fureurs de l'onde
Reſpectent à l'égal du nid des Alcyons.

Heureux qui ſe livrant à la Philoſophie,
A trouvé dans ſon ſein un azile aſſuré,
Contre des préjugés, dont l'eſprit enyvré
De ſa propre raiſon, lui-même ſe défie,
Et ſortant des erreurs où le peuple eſt livré,
Démêle autant qu'il peut les principes des choſes;
Connoît les nœuds ſecrets des effets & des cauſes,
Regarde avec mépris & la Barque & Caron,
Et foule aux pieds les bruits de l'avare Acheron.

Mais c'eſt pouſſer trop loin peut-être la ſageſſe,
J'aime mieux me prêter à l'humaine foibleſſe,
Et de l'opinion reſpectant le bandeau,
Croire voir les enfers, mais ne les voir qu'en beau.
Je laiſſe-là Minos & ſon urne fatale,
Le rocher de Siſyphe, & la ſoif de Tantale;
Et ſans m'aller noircir de cent tourmens divers,
Tout ce qui s'offre à ma penſée,
Ce ne ſont que des fleurs, des berceaux toujours verds,

Et

Et les champs fortunés de la plaine Eliſée.

Là dans l'inſtant fatal que le ſort m'aura mis,
J'eſpére retrouver mes illuſtres Amis,
La Farre avec Ovide, & Catule & Lesbie,
Voulant plaire à Corinne, ou careſſer Julie,
Chapelle au milieu d'eux, ce Maître qui m'aprit
Au ſon harmonieux de rimes redoublées,
L'art de charmer l'oreille & d'amuſer l'eſprit
Par la diverſité de cent nobles idées.

Quel ſpectacle à mes yeux, & quel plaiſir nouveau!
Dans un bois d'orangers qu'arroſe un clair ruiſſeau,
Je revois Seignelay, je rencontre Béthune,
Eſprits ſupérieurs, en qui la volupté
Ne déroba jamais rien à l'habileté,
Dignes de plus de vie & de plus de fortune.

Avec Gaſton de Foix quelle ombre ſe proméne?
Ah! je la reconnois, c'eſt le jeune Turenne;
Preſent rare & précieux,
Que l'avare main des Dieux
Ne fit que montrer à la terre.
Digne héritier du nom de ce foudre de Guerre,
A quel point de gloire & d'honneur
Ne t'euſſent point porté tes deſtinées,
Si Mars jaloux de ta valeur,
A la fleur de tes ans, ne les eut terminées.

Que vois-je près de toi; c'eſt ta Mere éperdue,
Tout à coup aux enfers depuis peu deſcendue;
Qui conſervant pour toi ſes tendres ſentimens,
De

De ce Fils ſi chéri vole aux embraſſemens :
Mariamne eſt-ce vous ? Le Ciel impitoyable
A-t il voulu ſi-tôt dérober aux mortels
Ce qu'il leur a donné jamais de plus aimable ?
Et qui pouvoit aux Dieux diſputer des Autels,
Si la grace & l'eſprit comme eux eſt adorable.

Quoi donc ? quand j'eſpérois qu'à mon heure fatale,
Tu recevrois mon ame en ſes derniers adieux ;
Et que ton amitié pour moi toujours égale,
Peut être en ſoupirant, me fermeroit les yeux :
C'eſt moi qui te ſurvis, & ma douleur profonde
N'a pour me conſoler dans l'excès de mon deuil,
Que de porter ton nom juſques au bout du monde,
De jetter tous les jours des fleurs ſur ton cercueil,
Chanter tes agrémens, & célébrer tes charmes,
Dans ces Vers mille fois arroſés par mes larmes.

Dans une foule de Guerriers,
Vendôme ſur une éminence,
Paroît couronné de Lauriers :
Vendôme de qui la vaillance,
Fait avouer aux Scipions,
Que le ſac de Carthage, & celui de Numance,
N'obſcurcit pas ſes actions ;
Et laiſſe à juger à l'Eſpagne,
Si ſon bras ne fit pas plus en une campagne
Qu'ils ne firent en dix avec vingt Légions.

Dans le fonds des jardins de ce ſéjour tranquille. . . .

Mais

Mais quel eſt ce Héros iſſu du ſang des Dieux?
C'eſt Enguien qui s'offre à mes yeux,
Sur Nervinde & Stinkerque entretenant Achille.
Je vois ce vainqueur d'Ilion
Frémir, que tout ſon courage
Au bord du Simoïs n'ait pas fait davantage,
Que dans ces deux combats fit ce jeune Lion.

Plus loin dans le fond d'un bocage,
Je vois Catinat & Caton
A tous les gens de bien faiſant une leçon.

Ainſi libre du joug des paniques terreurs,
Parmi l'émail des prairies,
Je proméne les erreurs
De mes douces rêveries;
Et ne pouvant former que d'impuiſſans deſirs,
Je ſçai mettre en dépit de l'âge qui me glace,
Mes ſouvenirs à la place
De l'ardeur de mes plaiſirs.

Avec quel contentement
Ces fontaines, ces bois où j'adorai Silvie,
Rapellent à mon cœur ſon amoureux tourment;
Bien loin que ce plaiſir qui ne peut revenir,
D'inutiles regrets empoiſonne ma vie,
J'en ſavoure à long traits l'aimable ſouvenir.

Que de fois j'ai groſſi ce ruiſſeau de mes larmes!
C'eſt ſur ce lit de fleurs que le premier baiſer,
Pour gage de ſa foi diſſipa mes allarmes;
Et que bien-tôt après vainqueur de tant de charmes,

Sous

Sous ce Tilleul au frais je vins me repoſer :
Cet Arbre porte encor le tendre caractére
Des Vers que j'y gravai pour l'aimable Bergére :
Arbre croiſſez, diſois-je, où nos chiffres tracés,
Conſacrent à l'Amour nos noms entrelacés,
Faites croître avec vous nos ardeurs mutuelles ;
Et que de ſi tendres Amours,
Que la rigueur du ſort défend d'être éternelles,
N'ayent au moins de fin, que la fin de nos jours.

Ami voilà comment, ſans chagrin, ſans noirceurs,
De la fin de nos jours, poiſon lent & funeſte,
Je ſéme encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reſte.

LETTRE
DE MONSIEUR LE CHEVALIER DE BOUILLON,
A M. L. DE CHAULIEU.

MAlgré votre peu d'attention pour moi, je ne puis m'empêcher, mon cher Abbé de vous aſſurer que vous n'avez point d'Ami qui regrette ſi fort votre abſence, & qui ſoit plus ſenſible à votre retour. Quand on a eu le plaiſir de vivre avec vous, toutes les autres Compagnies paroiſſent fort inſipides ; je ne trouve quaſi par-tout où je vais que de languiſſantes converſations, & de froides plaiſanteries, bien éloignées de ce ſel que repandoit la Grece, qui vous rend la terreur des ſots. Je fus voir hier à quatre heures après midi Monſieur de la Cochonniere, croyant que c'étoit une heure propre à rendre une viſite ſérieuſe ; mais je fus bien étonné d'entendre dès la cour des cris immodérés,

dérés, & toutes les marques d'une baccanale complette : je paſſai juſqu'à ſon cabinet, & je le trouvai en chemiſe, ſans bonnet, entre ſon remora & une autre perſonne de quinze ans, ſon Fils l'Abbé verſant des razades à deux inconnus, des verres caſſés, pluſieurs cervelats ſurla table, & lui aſſez chaud de vin; je voulus, comme ſon Serviteur, lui en faire quelque remontrance ; je n'en tirai d'autre réponſe que, ou buvez avec nous, ou allez..... J'acceptai le premier parti, & en ſortis à ſix heures du ſoir, quaſi yvre mort. Si vous l'aimez, vous reviendrez inceſſamment voir s'il n'y a pas moïen d'y mettre quelque ordre; entre vous & moi, je le croi totalement perdu ; il me lut votre Lettre en pleine table, je la trouvai remplie d'un badinage, d'une philoſophie, & d'une fermeté contre les malheurs, qui m'enchantent & qui m'engagent à être votre diſciple plus que jamais, & avec autant de fidélité que Damis en a eu pour Apollonius de Thiane. Revenez donc, mon cher Maître, vous trouverez mon hermitage prêt à vous recevoir ; & là parmi les pots, & avec des minois gracieux,

cieux, nous tiendrons des propos ſur toutes ſortes de Chapitres, & je vous remercierai encore de m'avoir mis en état de jouir des plaiſirs ſans remords, & d'eſſuier les malheurs ſans foibleſſe. Mes complimens à Monſieur de Chaulieu, & croïez que perſonne au monde n'eſt ſi abſolument à vous que moi.

Le Chevalier de
BOUILLON.

REPONSE

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
DE FONTENAY.

LE beau tableau de Ténieres que vous m'avez envoyé, Monſeigneur, qu'il eſt bien peint, & qu'il eſt vrai!

Dans cette peinture charmante
J'ai reconnu l'auteur de la chanſon,
Qui de maniére ſi galante
Affubla Bertrand & Raton :
Que cette paire malfaiſante
N'a depuis ce jour là repris
Par Epigramme ou Vaudeville
Les ridicules de Paris:
Ce qui fait que l'eſſor ont pris
Tous les fats de la bonne Ville,
Si haut, & de telle façon,
Qu'il faudra bien que d'Argenſon,
Ce ſçavant maître de Police,
Dans chaque quartier établiſſe
Bureaux, où l'on faſſe chanſon,
Le tout pour corriger le vice.

Des Bureaux qu'on établira,
Le premier au bord de la Seine,

A l'Hôtel de Bouillon ſera;
Et quatre jours de la ſemaine
Pour le bien public s'ouvrira;
Et là d'une facile veine
Le Chévalier chanſonnera
Quiconque le méritera,
Et fera Vers ſur la bedaine
Du Céladon de l'Opera,
S'il qu'enfin il corrigera;
Mais je croi plûtôt que ſa peine
Et que ſon tems il y perdra.

Le ſecond Bureau ſe tiendra
Butte Saint-Roch dans une ruë,
Que maint Vaudeville a renduë
Très-fameuſe ſur ce point-là;
C'eſt dans cette aimable boutique
Que revient l'eſprit qui pinça
La Farre, & qui rendit publique
L'avanture tragicomique,
De la belle qu'il écraſa.

Si vous ne trouvez pas aſſez de Bureaux établis pour la correction du grand nombre de fats qu'inondent Paris, dont il nous eſt venu une nuée du côté des bords du Lignon, il faudra bien dans notre Marais & vers la rue .... établir auſſi quelque Bureau; & en cas de beſoin, nous en établirons un dans le Temple même; je ne ſçai pas bien quel ſera le

le Chanſonnier qui y fera ſa réſidence, mais la place ne ſera pas vacante long-tems ; & en cas de beſoin, il ſe trouvera toujours quelqu'homme de bien, quelque bonne ame, qui par le ſeul zéle du bien public fera quelques petits couplets de Chanſons, le tout pour l'édification du prochain. Voilà je croi, Monſieur le Chevalier, un établiſſement nouveau qui ne ſera point à la charge du public, mais bien à l'extirpation du Fatuiſme ; choſe qui je crois ſera de votre goût, & de celui de Monſieur d'Argenſon qui les haït autant que nous.

BIBLIOTECA NAZIONALE

EPITRE

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE,

Qui m'avoit demandé mon Portrait en Décembre 1703.

O Toi, qui de mon ame es la chére moitié;
Toi, qui joins la délicateſſe
Des ſentimens d'une maîtreſſe
A la ſolidité d'une ſûre amitié,
La Farre, il faut bien tôt que la Parque cruelle
Vienne rompre de ſi doux nœuds,
Et malgré nos cris & nos vœux,
Bien-tôt nous eſſuirons une abſence éternelle.
Chaque jour je ſens qu'à grands pas
J'entre dans ce ſentier obſcur & difficile,
Qui me va conduire là-bas
Rejoindre Catulle & Virgile;
Là ſont des berceaux toujours verds.
Aſſis à côté de Lesbie,
Je leur parlerai de tes Vers
Et de ton aimable génie;
Je leur raconterai comment
Tu recueillis ſi galamment
La Muſe qu'ils avoient laiſſée,
Et comme elle ſçut ſagement,

Par la pareſſe autoriſée,
Préférer avec agrément
Au tour brillant de la penſée
La vérité du ſentiment,
Et l'exprimer ſi tendrement,
Que Tibule encor maintenant
En eſt jaloux dans l'Elizée :
Mais avant que de mon flambeau
La lumiére me ſoit ravie,
Je veux te craïonner un fantaſque tableau
De ce que je fus en ma vie ;
Puiſſe à ce fidéle Portrait
Ta tendre amitié reconnoître
Dans un homme fort imparfait,
Un homme aimé de toi qui mérita de l'être.

Avec quelques vertus j'eus maint & maint défauts,
Glorieux, inquiet, impatient, colére,
Entreprenant, hardi, très-ſouvent téméraire,
Libre dans mes diſcours, peut-être un peu trop haut ;
Des erreurs qui bleſſoient devant moi la raiſon :
Confiant, naturel, & ne pouvant me faire,
J'ai toujours traité de chimére,
Et les dignités, & le nom ;
Ainſi je pardonne à l'envie
De s'élever contre un mortel,
Qui ne reſpecta dans ſa vie
Que le mérite perſonnel.
Quels maux ne m'a point fait cette ſage folie
Qui mériteroit un Autel !
Pour réparer ſes torts, la prudente Nature
En moi par bonheur avoit mis

L'art de me faire des amis,
Dont le mérite, avec uſure
Me dédommagea de l'injure
Que me fit un fatras d'indignes ennemis,
Qui n'employa jamais contre moi qu'impoſture.
Malgré tous mes défauts qui ne m'auroit aimé?
J'étois pour mes amis l'ami le plus fidéle
Que Nature eût jamais formé;
Plein pour leurs intérêts, & d'ardeur & de zéle,
Je n'épargnai jamais périls, peine, ni ſoin,
J'entrai dans leurs projets, j'épouſai leur querelle,
Et je n'eus rien à moi dont ils eurent beſoin.
Je n'ai jamais connu l'état de l'abondance;
J'ai prêté cependant, & donné tout mon bien,
Mais l'obligation en étoit fort legére,
Je ne l'ai de mes jours encor compté pour rien;
Et les treſors qu'on croit choſe ſi néceſſaire,
N'ont jamais fait ma paſſion;
Content d'avoir une reſſource
Dans la fertilité de mon invention
Pour pouvoir remettre à ma bourſe
Ce qu'en avoit ôté ma diſſipation.
Ainſi rempli de confiance
Que rarement je pris en vain,
J'ai cru que c'eſt aſſez donner à la prudence
De garder pour le lendemain
Un peu de ſçavoir-faire, & beaucoup d'eſpérance.
Tout cela ſoutenu d'aſſez de fermeté,
Fit ſur une ſimple aparence,
Que ma ſtoïque indifférence
Paſſa chez quelques-uns ſouvent pour dureté.
C'eſt à cette férocité

Que

Que je dois, tu le ſçais, le calme de ma vie,
Et cette longanimité
Dont j'ai lutté contre l'envie,
Et ſçu braver l'adverſité.
Ta tendre amitié m'a flatté,
Qu'à cela je mêlai quelques talens de plaire;
Libertin, & voluptueux,
Avide de projets, cependant pareſſeux,
Noyé dans les plaiſirs, mais capable d'affaire;
Accort, inſinuant, & quelquefois flatteur,
J'ai ſçu d'un diſcours enchanteur
Tout l'uſage que pouvoit faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignit avec adreſſe
Au tour précis, à la juſteſſe,
Le charme de la fiction:
Heureux! ſi détrompé d'une erreur qui m'abuſe,
J'avois pû réſiſter au ſéducteur plaiſir
De pouvoir quelquefois occuper le loiſir
Des Héros, que ſouvent a diverti ma Muſe!
Chapelle par malheur rencontré dans Anet,
S'en vint infecter ma jeuneſſe
De ce poiſon fatal qui coule du Permeſſe,
Et cache le mal qu'il nous fait,
En plongeant l'amour propre en une douce yvreſſe:
Cet eſprit délicat, comme moi libertin,
Entre le tabac & le vin,
M'aprit ſans rabot & ſans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être eſclave de la rime,
Ce tour aiſé, cet enjouëment
Qui ſeul peut faire le ſublime:
Que ne m'ont point coûté ces funeſtes talens!

Dès que j'eus bien ou mal rimé quelque ſornette,
Je me vis tout en même tems
Affublé du nom de Poëte;
Dès-lors on ne fit de chanſon,
On ne lâcha de Vaudeville,
Que ſans rime ni raiſon
On ne me donnât par la ville;
Sur la foi d'un ricannement,
Qui n'étoit que l'effet d'un gai tempérammment,
Dont je fis, j'en conviens, aſſez peu de ſcrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Perſonne devant moi ne ſeroit ridicule.

Ils m'ont fait là-deſſus mille injuſtes procès,
J'eus beau les ſouffrir & me taire,
On m'imputa des Vers que je n'ai jamais faits,
C'eſt aſſez que j'en ſçuſſe faire.
Pourquoi ne pas donner pouvoir aux d'Argenſons,
Qui réglent la Police, & corrigent la France,
De mettre les rimeurs aux Petites-Maiſons,
Et de détruire ainſi cette maudite engeance?
Cet ordre ſalutaire eût en moi réprimé
Cette démangeaiſon que Calliope inſpire,
Et je n'euſſe jamais rimé.
Cependant quoi qu'on puiſſe dire,
J'atteſte ta ſincérité,
Que toujours partiſan de la ſimplicité,
Jamais d'un indigne artifice
Je n'ai fardé la vérité,
Et jamais ma noire malice
N'a fait injure à la bonté;

Tu ſçais bien, malgré l'injuſtice
De la commune opinion,
Que mon cœur ne fut point complice,
Ni des erreurs ni du caprice
De mon imagination ;
Il eſt un autre endroit d'une moindre importance,
Toutefois ſenſible à mon cœur,
Où j'ai bien pu par imprudence
Jetter les gens de bien quelquefois en erreur,
Qui trompés par la vrai-ſemblance,
Aſſez ſouvent m'ont reproché
Que galant ſans être touché,
Je n'avois de l'amour que la ſeule aparence,
Qu'avec l'eſprit d'Hilas j'eus ſa legéreté,
Et que dans mes écrits avec trop de licence
J'ai dogmatiſé l'inconſtance,
Et prêché l'infidélité.
C'eſt ici que mon innocence
A beſoin que ton aſſiſtance
Favoriſe la vérité,
Et vienne prendre la défenſe
De mes vrais ſentimens, & de ma loyauté ;
J'étois né vertueux, j'euſſe été plus fidéle
Que ne fut jamais Céladon,
Que j'avois choiſis pour modéle ;
Mais qui ne deviendroit fripon
Parmi ce peuple d'infidéles,
A qui l'Amour prête ſes ailes
En lui donnant ſes agrémens,
Qui même de ſes changemens
Sçait tirer des graces nouvelles ?
Marquis, à qui le fond de mon ame eſt connu,
Tu ſçais que mon cœur prévenu

Long-tems pour un objet aimable,
Ne pouvant ſe réſoudre à le trouver coupable,
Malgré ſon infidélité,
Chercha dans la néceſſité
D'un changement inévitable
Des raiſons pour rendre excuſable
Parmi tant d'agrémens, tant de legéreté:
L'amour a des Caſuiſtes
D'avis fort différens dans ſa Religion,
Il a ſes Eſcobars il a ſes Janſéniſtes,
Dont l'auſtére opinion
Banit tout libertinage,
Et fait un dur eſclavage
D'une douce paſſion:
Pour moi, moins rigoureux, je crois ſur la tendreſſe
Qu'il faut un peu paſſer à l'humaine foibleſſe
Quelques legers égaremens;
Il eſt de dangereux momens
Où l'amoureuſe frénéſie...
Mais ſans aller plus loin pouſſer l'Apologie,
Il eſt, il eſt encor un aſcendant vainqueur
Qui de tous ces défauts a corrigé mon cœur;
Devenu conſtant & fidelle
Il brûle d'une ardeur déſormais éternelle,
Et livré tout entier à qui l'a ſçu charmer,
Il ſert encor un Dieu qu'il n'oſe plus nommer.

Ami, ſi la complaiſance
Qu'on a pour ſes défauts, fit ce Portrait trop beau;
Songe avec quelle violence
Il faut de l'amour propre arracher le bandeau.
Souviens-toi que celui qui traça ce Tableau
A de ton amitié mérité l'indulgence,

Parles-

Parles-en quelquefois ; & que la médiſance
Par malice, ou par ignorance,
N'oſe pas d'un Quatrain barboüiller mon tombeau.

EPITRE

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTY,

Sur ce qu'elle s'amuſoit pendant les voyages de Meudon, à parler en Rébus, & en Enigmes, le 26 Janvier 1703.

CEſſez d'affecter un langage
Où régne tant d'obſcurité,
Vous, dont l'eſprit eut en partage
Les graces, la juſteſſe, & la vivacité :
Déja le Dieu de l'Eloquence
En a porté ſa plainte aux Cieux,
Minerve au Souverain des Dieux
Demande raiſon de l'offenſe ;
Elle, dont vous tenez la perſuaſion
Qu'elle plaça ſur votre bouche,
Et cet agrément qui nous touche
Dans votre converſation :
On s'en plaint au Parnaſſe, on en gronde à Cythère,

Les Muſes, les Amours choqués également,
En tous lieux diſent hautement,
Que lorſqu'en ſes diſcours on a le don de plaire,
Il ne faut que parler tout naturellement.
Princeſſe, quittez donc logogriffe & rébus,
Ce ſont les vains éforts des eſprits de bibus;
Sçachez qu'en vous la parole
Ne doit être ſimplement
Que le gracieux ſimbole
De ce que vous penſez ſi délicatement;
Et comme cent rares merveilles
Charmeront tous les yeux dès que l'on vous verra,
Vous enchanterez les oreilles
De quiconque vous entendra.

Comme je ſçai pourtant qu'il ne faut pas s'opoſer directement aux goûts des grandes Princeſſes, & que votre A. S. eſt préſentement dans le goût des vaticinations

Voilà certaine Centurie
Que Merlin Cocaïe en mourant,
Plein d'un eſprit de prophétie
Laiſſa dans les mains de Morgant:
Cet homme fertile en goguettes
Qui ſur les boutons de ſon nez,
Le premier porta des lunettes
En jouant ſon argent aux dez.

CENTURIE.

Lorſque Don Meu, cet illuſtre Chartreux,
Fera par Ducs, fréquenter ſon beau Cloître,
Qu'il le rendra plus vanté, plus fameux
Qu'en Dauphiné Chartreuſe ne peut être,
Fille de Mars tirera du tombeau
De Deſacords joïeuſes bigarures,
Et l'on verra ſous burleſques figures,
Rébus, Bouquins, maint & maint Coçardeau;
Mauvais plaiſans, mauvais Poëtes;
Grimper hardiment au coupeau
Du mont d'où découle cette eau
Qui fait rimailler des ſornettes.

Voilà une Prophétie qui pourroit bien attirer ſur moi un orage d'injures de la part de ces Meſſieurs, dont la Cabale par malheur eſt trop forte; mais je me mocque d'eux, j'étois ſeul quand j'ai oſé dire à V. A. S. ſes vérités, & les leurs.

EPITRE

A M. LA MARQUISE DE L.

Ecrite de Fontenay au mois de Mai 1705.

LOin de la foule & du bruit,
Je ſuis dans mon Château, comme vous dans le vôtre,
Car ne ſe peut prendre pour autre
Que pour Château votre reduit;
Et croiriez une baliverne
Si ſur la foi d'une lanterne,
Qui de par d'Argenſon vous luit,
Vous penſiez qu'être aux Incurables,
Entre gens un peu raiſonnables,
Ce ſoit demeurer à Paris:
Entre nous autres beaux eſprits,
Nous, qu'en nos dits & nos écrits
Toujours la juſteſſe accompagne,
Je vous le dis, & le redis,
Vous demeurez à la campagne,
Et pour moi maintenant j'y ſuis:
C'eſt là, que plus touché d'un ruiſſeau qui murmure,
Que de tous ces vains ornemens,
Fils de l'art & de l'impoſture,

Je

Je me fais des amuſemens
De tout ce qu'à mes yeux preſente la Nature.
Quel plaiſir de la voir rajeunir chaque jour!
Elle rit dans nos prés, verdit dans nos boccages,
Fleurit dans nos jardins, & dans les doux ramages
Des oiſeaux de nos bois, elle parle d'Amour:
Hélas! pourquoi faut-il par une loi trop dure,
Que la jeuneſſe des ſaiſons
Qui rend la verte chévelure
A nos arbres, à nos buiſſons,
Ne puiſſe ranimer notre machine uſée,
Rendre à mon ſang glacé ſa premiere chaleur,
A mon corps, à mes ſens, leur premiére vigueur,
Et d'eſprits tous nouveaux réchauffer ma penſée?
Sur tout rendre à mon cœur ces tendres ſentimens,
Ces tranſports, ces fureurs, ces précieuſes larmes,
Qui de nos jours ſont l'unique Printems,
Et dont un cœur uſé ne connoit plus les charmes?
Alors vous me verriez cent fois à vos genoux
Vous redire combien vous me ſemblez aimable,
Vous jurer que le Ciel me fit exprès pour vous,
Que mon attachement ſera tendre & durable:
Que dans l'imagination
Quelque choſe de ſimpatique
Prépare entre nous l'union
Par où l'Amour au cœur ſe communique:
Enfin, ſans vous chercher cent autres agrémens,
Que vous avez tous les talens
Que je ſens qu'il faut pour me plaire;
Ainſi je parlerois dans ces bienheureux tems,
Mais je dois maintenant me taire.

EPITRE

EPITRE

DE M. L'ABBE' C***

A M. L. DE CHAULIEU,

EN 1703.

TU veux, Chaulieu, que je faſſe des Vers,
Pour mieux parler, qu'en proſe je rimaille;
J'en vais donc faire ici vaille que vaille,
Non comme toi, qui vole dans les airs;
Mais puiſqu'enfin en ton nom je travaille,
Je marcherai ſur les pas de Nevers.
Ma Muſe, hola! ne ſois point ironique;
Trop jeune encor pour faire la critique,
N'attaque point un enfant d'Apollon,
Frere d'ailleurs de l'aimable Bouillon;
Chante plûtôt ſon eſprit, & ſa grace,
C'eſt le chemin pour monter au Parnaſſe,
Jamais Phébus ne fut ſourd à ce nom.

Mais pour chanter cette charmante Sœur,
Je ſuis encor trop indigne rimeur;
A toi, Chaulieu, en apartient la gloire,
Son nom par toi tranſmis à la mémoire,
Par tes beaux Vers célébré mille fois,
Dédaigneroit une ſi foible voix:

Par-

Partout la tienne emporte la victoire ;
Qui mieux que toi d'un vol audacieux,
Peut célébrer nos Héros & nos Dieux ?
Qui mieux que toi peut chanter une Belle ?
Te ſouvient il, Abbé, de ces beaux yeux,
Dont trop long-tems tu fus amant fidelle ?
C'étoit pourtant une ſimple mortelle,
Et par tes Vers tu l'élevois aux Cieux :
Libre à preſent, & ſans inquiétude,
Tu vis content, & tu fais ton étude
De la tranquille & ſage volupté ;
Heureux Chaulieu, jouis de ta ſageſſe,
Et d'un Ami, ſi tu plains la foibleſſe,
N'inſulte point à ſa fragilité,
Par les conſeils de la Philoſophie,
Aide plûtôt cet Ami malheureux,
Tens-lui la main, quand ſa raiſon s'oublie,
Pour le ſauver d'un écueil dangereux
Qu'il a trouvé dans les yeux de Silvie :
Quand tu verras, cher Chaulieu, ſes beaux yeux,
Prens garde alors qu'imitant ma folie,
Malgré toi mon rival tu n'en ſois amoureux ;
Mais non, je connois la droiture
De ton eſprit, & de ton cœur,
Fidéle ami, fidéle à ton maître Epicure,
Dans le parfait repos mettant tout ton bonheur,
Tu ſuis les lois de la ſage Nature,
Et brave les périls ſans connoître la peur,
Ainſi tu la verras, Chaulieu, d'un œil tranquile,
Pour te ſauver d'un regard enchanteur,
La raiſon ſera ton azile :
C'eſt de cette raiſon que j'attens mon ſecours ;
Dis moi cent fois que dans mes plus beaux jours,
Dans ma plus brillante jeuneſſe,

Je ne trouvois dans ma Maîtreſſe
Que des dehors trompeurs, que de lâches détours,
Qu'après en avoir fait le triſte aprentiſſage,
Pourquoi d'un faux eſpoir me flattant à mon âge,
De nouveau m'embarquer dans de folles amours?
Je ſuis à peine échapé d'un naufrage
Que je cherche à courir ſur de nouvelles mers,
A peine ſorti d'eſclavage
Que je reprens de nouveaux fers
La raiſon m'en défend l'uſage
Sans ceſſe je l'entens me crier : Tu te pers;
C'eſt par toi, cher Chaulieu, par ta voix ſecourable,
Qu'elle vient rallier mes eſprits écartés,
Ah! fuyons déſormais ces volages beautés,
Et dans un doux loiſir, dans un repos durable,
Cherchons d'autres félicités.
Heureux d'aimer tous deux le plaiſir de la table,
Tu rens de tes propos tes amis enchantés,
Là dès ce ſoir de ta douce morale;
Philoſophe voluptueux,
Qu'en mots choiſis ton éloquence étale,
Viens nous développer les treſors précieux :
Perrigny s'y rendra plein de propos joïeux,
La Farre l'attendra tranquille dans ſa chaiſe,
Et pour moraliſer tous enſemble à notre aiſe,
Sonning nous fera boire un vin délicieux.

AUTRE

AUTRE EPITRE
DE M L'ABBE' C***.
A M. L. DE CHAULIEU.

A Bien parler nul plus que vous n'excelle,
Nul ne ſçait mieux étaler en beaux dits,
Diſcours moraux, & propos de ruelle,
Et mieux encor mêler dans vos écrits
Le ſérieux avec la bagatelle.
Tout eſt enfin chez vous au plus haut prix,
Vous poſſédez vieux & nouveau langage;
Veut on parler comme au tems d'Amadis,
Qui mieux que vous en ſçait le badinage?
Maître Clément ne parloit mieux jadis;
Mais vous parlez ſi peu que c'eſt dommage:
Or me direz, à quoi tend ce diſcours?
Voudrois-je point avec ce préambule,
Faire avec vous la patte de velours,
Et comme on dit, vous dorer la pillule?
De moi n'ayez un pareil ſentiment,
Et je ferois par trop mauvaiſe affaire,
Picard groſſier, contre matois Normand,
Point ne me frotte à ſi fort adverſaire:
Venons au fait; parlons confidemment,
Car entre amis on parle avec franchiſe,
Vertu ſans prix dont l'uſage perdu

Peut

Peut ſe trouver encore parmi l'Egliſe,
Non pas en tous; le zéle eſt morſondu
Dans bien des cœurs, on ne voit que grimace;
Plus d'amitié, feinte regne en ſa place,
Diſcours trompeurs, le monde eſt aujourd'hui
Rempli de fraude, & la vertu bannie
Ne trouvant plus d'azile ni d'apui,
Bien qu'à regret, d'ici bas eſt partie;
Toi, qui toujours confiant, naturel,
Malgré les lieux où tu pris la naiſſance,
N'as point ſuccé dans le lait maternel
Ce triſte abus qui flétrit l'innocence;
Aprens-moi quel heureux ſecour
D'une ſi maligne influence
A juſqu'ici ſauvé tes jours;
Si tu fus ſage en ta jeuneſſe,
Parmi l'éclat & les grandeurs,
Avec une égale ſageſſe
On te vit Abbé ſans baſſeſſe,
Mépriſer les apas trompeurs
De cette volage Déeſſe,
Qui ſembla t'offrir ſes faveurs;
Et tu vis ſage en ta vieilleſſe.
Heureux qui tôt ou tard peut s'en deſabuſer,
Et qui de ſon eſprit fixant l'inquiétude,
Fait ſa premiére & principale étude
Du peu qui reſte à vivre, & ſçait en bien uſer,
Mais ſans pouſſer plus avant la morale,
Profitons du preſent, peut être dès demain
Nous deſcendrons tous deux ſur la rive infernale,
Et paſſerons tous deux ſans peur l'onde fatale,
De là par le plus court chemin,
Mercure avec ſon caducée,

Nous

Nous prenant tous deux par la main,
Nous conduira dans l'Eliſée,
Où déja ta place eſt marquée
Auprès de ce fameux Romain,
Qui chanta les travaux d'Enée.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
AUX DEUX LETTRES
DE M. L'ABBE' C***

ABbé dont le diſcours flatteur,
Qu'avec grace ta Muſe étale,
Vient par un murmure enchanteur
Tâcher d'endormir ma morale;
Tu crois qu'avec avidité,
Déja l'amour propre enchanté,
Avale la délicateſſe
D'un poiſon ſi bien aprêté;
Je ſens malgré ma vanité,
Que je dois à ta politeſſe
Beaucoup plus qu'à la vérité:
Il faut avouer ſa foibleſſe,
J'en conviens, puiſque tu le veux,
Né ſenſible & voluptueux,
Source où tous mes défauts ont pris leur origine,

Tantôt

Tantôt trompé, tantôt heureux,
J'ai vécu ſouvent amoureux,
Toujours d'humeur ſi libertine
Dans l'engagement que j'ai pris,
Qu'au mépris des Paſteurs fidéles,
Mon amour eut toujours des aîles
Auſſi bonnes du moins que celui de Cloris :
Ovide, que je pris pour maître,
M'aprit qu'il faut être fripon ;
Abbé, c'eſt le ſeul moïen d'être
Autant aimé que fut Nazon ;
Catule m'en fit la leçon ;
Pour Tibule, il étoit ſi bon
Que je crois qu'il auroit dû naître
Sur les rivages du Lignon ;
Et qu'on l'eût placé là peut être
Entre la Farre & Céladon :
L'Amour fut il jamais fait pour être durable ?
C'eſt le feu d'un éclair, un peu ſolide bien,
C'eſt un ſonge enchanteur, un fragile lien
Que ne forme & ne rompt rien qui ſoit raiſonnable :
Le Pere des Héros, ce Dieu ſi redoutable,
Que la Victoire ſuit partout dans les combats,
Avoit beau paroître adorable,
Sa Maîtreſſe ne laiſſa pas
De découvrir à nû ſes plus ſecrets apas
Au Berger qui parut aimables
A la femme de Menelas ;

Chez moi tous les amuſemens
Ont encore une libre entrée,
Mais fut-ce une chaîne dorée,
J'en hais tous les attachemens :

Pour

Pour toi, qu'un teint vif & fleuri,
Et la perruque bien poudrée,
Flattent d'être le Favori
Encor de quelque migeorée,
Goûte l'erreur des paſſions,
Etens tout au plus loin les bornes du bel âge,
La moindre de tes actions
Vaudra bien mieux que la plus ſage
De toutes mes réflexions;
Moi qui ſent qu'à grands pas la vieilleſſe s'avance,
Et qui par mille changemens
Connois déja la décadence
Qu'aporte le nombre des ans,
Dans une douce non-chalance
Je jouis du Printems, du Soleil d'un beau jour,
Je vis pour moi, content que ma ſeule indolence
Me tienne lieu de biens, de fortune & de Cour;
Si j'ai du goût pour quelque Belle,
Je trouve des plaiſirs, & n'en crains point de maux;
Je ne veux que boire avec elle,
Et me mocquer de mes rivaux.
Revenu des erreurs, après de longs détours,
Comme moi vous aurez recours
Quelque jour aux leçons de la Philoſophie,
Qui ne déçut jamais le ſage qui s'y fie,
Et dont j'ai ſi ſouvent éprouvé le ſecours.

C'eſt elle qui me fait avec tranquilité
Regarder fixement le terme de la vie;
Occupé ſeulement du ſoin de ma ſanté,
Jaloux juſques à la folie
Des douceurs de ma liberté:

L'aveni

L'avenir ſur mon front n'excite aucun nuage;
Et bien loin de craindre la mort,
Tant de fois battu de l'orage,
Je la regarde comme un port
Où je n'eſſuirai plus tempête ni naufrage.

EPITRE

DE M. L'ABBE' C***

Quand il entra dans ſa nouvelle Maiſon.

A M. L. DE CHAULIEU.

ABbé trés-cher, quand viendras tu chez moi
Faire un eſſai de ta convaleſcence ?
Choiſi le jour, je te jure ma foi
Que je l'attens avec impatience :
Pour t'éprouver de plus d'une façon,
Ami, j'aurai de quoi te ſatisfaire,
Et ſur ce point n'ai beſoin de leçon,
Vins à choiſir, Brune faite pour plaire,
Au doux parler, au maintien gracieux,
Propre ſur tout à l'amoureux miſtére,
Même un peu trop, Abbé, pour un gouteux :
Plus n'en dirai, le reſte eſt ton affaire.

REPON-

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU, EN MESME STILE.

Bien connoissois d'officieux talens
Que sur ta bonne & facile nature
Avoit enté dès tes plus jeunes ans
Ce gentil Dieu qu'on apelle Mercure;
Dieu des Fripons, des Ribleurs, des Ribauds,
Dieu plus encor d'autres rimes en aux,
Dont autrefois je faisois grande mise,
Mais qu'entre Abbés je n'ose plus nommer;
Tant par respect que l'on doit à l'Eglise,
Que pour raison que de leur entremise
N'ai le besoin qui me les fit aimer:
Ce Dieu qui sçait que tu cherches à plaire
A tes Amis, t'a montré la façon
Dont convenoit de meubler ta maison
Et tout ainsi qu'on les meuble à Cithère,
Canapé large, amples & bons carreaux,
Sophas douillets, force lits de repos,
Dont plût à Dieu que puiss faire usage
Aussi fréquent que le voudroit mon cœur!
Que si n'ai plus ma premiére vigueur,
Ce qu'il m'en reste & beaucoup de courage
Me peut encor tirer avec honneur
D'un mauvais pas, où mon penchant m'engage,
De plus, en moi l'Amour est beau parleur,

Maître je ſuis encor en ſon langage,
Et ſçai très-bien d'un tendre badinage
L'amuſement, & le tour enchanteur :
Par quoi bien loin dans le penchant de l'âge,
D'en éviter la fatale douceur,
Je cherche encor quelque charme vainqueur,
Dont le pouvoir me rattache à la vie,
Et malgré moi remette dans mon cœur
Ce battement, cette douce chaleur,
Qui ſans pitié par les ans m'eſt ravie ;
Malheureux qui bannit une ſi douce erreur,
Et que la peur du ridicule
Aſſervit aux leçons d'un triſte raiſonneur,
Dont tout le beau ſermon d'un moment ne recule
L'inſtant où l'Acheron nous attend ſur ſes bords,
Et qui de ſes plaiſirs ſe faiſant un ſcrupule,
Meurt déchiré de cent remords.
Ah ! que Deſy *** la gloire de notre âge,
Et l'Epicure de ſon tems,
Connut bien mieux quel eſt l'uſage
Que doit faire de ſes momens
Le parfait Philoſophe, & l'homme vraiment ſage !
Juſques au dernier de ſes jours,
Il porta conſtamment pannetiere & houlette,
Et dans les bras de ſes amours
Expira mollement au ſon de la muſette ;
Cherchant parmi ces doux accords,
Prêt à deſcendre chez les morts,
A ſe faire une route aiſée ;
Voluptueux même en ſa fin,
Il ſema de fleurs le chemin

Qui

Qui le mena dans l'Eliſée :
Mais ſans aller tant raiſonner,
Quand trouverai corps gentil & cœur tendre,
Qui voudra bien la goutte me donner ;
Je ſuis, Abbé, tout prêt à la reprendre.

EPITRE

DE M L'ABBE' C***.

A M. L. DE CHAULIEU,

Le premier jour de l'Année 1707.

LE premier jour de l'an mil ſept cens ſept,
Salut en Vers un tien Ami t'envoie ;
Puiſſent tes jours filés d'or & de ſoie,
Dans celui ci couler à ton ſouhait,
Sans qu'on te paie en billets de monnoie !
Cela poſé, je te dirai tout net
Ce que de toi je veux par ce billet ;
De Virgouleuſe une demi douzaine,
Nombre pareil du plus beau Saintgermain,
Fais mieux encore, une corbeille pleine
De fruits choiſis, & rangés de ta main,
Fort à propos me viendroit pour demain,
Et devers moi te tiendroit lieu d'étrenne.
Tu me diras, ſans doute, avec raiſon,
Tes fruits ſont bons, mes Vers ne valent guére;
Or ne vas point le prendre ſur ce ton :

J'en ſuis d'accord, & voudrois en mieux faire;
Que ſi par là ne puis te ſatisfaire,
Faut eſſaïer de quelqu'autre façon,
A te mander choſe qui puiſſe plaire :
Et la voici ; me vint hier un Dindon
Du bon pays, d'où trois fois la ſemaine
Les Coquetiers arrivent à foiſon
Sur certain Quai, près la Samaritaine :
A ce Dindon ſont jointes deux Perdrix,
Rouges, s'entend, & d'un fumet exquis ;
Pour les manger, prens jour avec la Farre,
Quatre ſerons, ſans plus, tu m'entens bien :
Lors fuſſes-tu de tes fruits plus avare,
Tu conviendras qu'il y va plus du mien,
Car bien je ſçais quel ſort je me prépare,
Et qu'en tel cas tous deux ne valez rien.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU.

REçois mes fruits, qu'avec toi je partage,
Pour régaler ces petits Dieux badins,
Qui dans tes Vers viennent me rendre hommage,
En me prenant pour le Dieu des Jardins.

Et plût à Dieu que ta gente pucelle,
Ainſi comme eux, me prit pour ce Dieu-là !

Point

Point ne réponds lors de t'être fidelle,
Car trop bien ſçai qu'Amour même en rira.

Jamais ce Dieu ne connut de morale :
Ce qui me plaît peut me rendre fripon :
Des gens d'honneur petite eſt la cabale,
Depuis la mort du pauvre Céladon.

Or en ce point tout ce qui me conſole,
Et qui me doit excuſer près de toi,
C'eſt que du moins, ſi ne vaux une obole,
La Farre encor certes vaut moins que moi.

AUTRE REPONSE

A M. L'ABBE' C***

Qui lui avoit écrit de Sully, conjointement avec M. de V.....

J'Avois réſiſté juſqu'ici, Monſieur l'Abbé, à toutes vos coquetteries ; mais il faut avouer ma foibleſſe : je n'ai pû tenir contre le pâté de Perdrix, dont vous m'annoncez l'agréable arrivée par votre Lettre : j'ai ſenti avec plaiſir que mon apétit & mon eſtomach étoient en moi plus forts que l'amour-

propre ; tranſporté d'une reconnoiſſance gloutonne, qui m'a tenu lieu d'enthouſiaſme, je me ſuis écrié :

Vous dont le teint fleuri, reſpecté des années,
Fit toujours les ſouhaits des Beautés ſurannées,
Convive aimable, Abbé Courtin,
Qui veux quelque cher qu'il t'en coûte,
Et toujours répandre du vin,
Et toujours te donner la goutte,
Qui jamais ainſi n'aura fin :
Quand arriva l'Epître vôtre,
J'étois giſant ſur le grabat,
Et le rhume qui tout abat,
Tenoit Palaprat dans un autre,
Giſant comme moi tout à plat :
Avouez que ſans imprudence,
Rimeurs en état ſi piteux,
Ne peuvent rompre le ſilence ;
Car d'un corps foible & langoureux
L'eſprit reſſent la décadence ;
Et le chagrin de la ſouffrance
Eteint le brillant de ces feux
Qu'allument la ſanté, les plaiſirs & les jeux
Dans le ſein de l'intempérance :
Et puis, Meſſieurs les beaux eſprits,
Qui veut vous faire une réponſe,
Plus d'une fois ſur ſes écrits
Doit paſſer la pierre de ponce :
Ainſi point ne ſerez ſurpris
Que ces contre-tems, ces obſtacles
Aient fait ceſſer les Oracles
Que Bacchus rendoit au Pourpris
Du Temple, où ſe faiſoient miracles

Autant

Autant qu'à Temple de Paris.

N'allez pas croire au moins, Meſſieurs, que j'aie voulu faire une réponſe en forme ni méditée. Pour achever de me guérir d'une fluxion horrible que j'ai eue depuis un mois ſur les yeux, je me purgeai hier, & la médecine me fit évacuer ces malheureux Vers que je vous envoie · qui, je crois, faiſoient la matiére corrompue de tous les maux que j'ai ſoufferts. Car, comme a très bien dit M. A. Maudit eſt de Dieu & bien malade qui toujours verſifie. Si faut-il bien pourtant que je réponde deux mots à ce favori d'Apollon;

Qui ſous l'ombre d'une fleurette,
Nous a tiré tout doucement
En badinant une éguillette;
Mais le tout avec agrément.
Pour vous ſucceſſeur de Villon
Dont la Muſe toujours aimable,
Fait de Sulli, ce beau Vallon
Que nous a tant vanté la Fable;
Sçachez que ſi dans nos repas,
Par quelque gentil Vaudeville,
Nous avons réprimé les fats,
Qui ſans nous inondoient la Ville;
Jamais notre malignité

Ne ſentit l'aigreur de la bile,
Et jamais toute la gaieté
De notre Troupe encline à rire,
Ne paſſa juſqu'à l'âpreté
De la plus legére Satire :
Suivez ces utiles leçons ;
Et toujours occupé de plaire,
Cueillez au jardin de Cythère
Des fleurs pour orner vos chanſons :
C'eſt là qu'Amour avec ſa Mere
Tient école de ſentiment,
Et répand certain enjouement
Sur nos Vers, & cette molleſſe
Où ni les brillans ni les traits,
Ni toute la délicateſſe
De l'eſprit n'atteindra jamais ;
Et dont votre Muſe badine,
De jour en jour plus libertine,
Nous fait ſentir tous les attraits.

En voilà trop pour un malade, & même aſſez pour un Convaleſcent.

Quant à notre Pere Prieur, *
Qui ſans avertir, ſouvent pince,
Juſqu'à ſon humble Serviteur ;
Il ne veut plus être rimeur,
Et s'eſt mis à faire le Prince ;
De ſa table, qui n'eſt pas mince,

* *Feu M. le Grand-Prieur de Vendôme ouvrit ſa table dans ce tems-là.*

A de joïeux Compotateurs
Il fait lui même les honneurs,
Mieux qu'aucun Seigneur de Province.

Il ne me reſte qu'à prendre congé de vous, Meſſieurs, & à vous donner Salut & Bénédiction.

Dans votre ſéjour enchanté
Buvez frais, faites chere lie,
Dieu vous donne proſpérité,
Son Paradis en l'autre vie,
Dans celle-ci joie & ſanté:
Goûtez bien votre oiſiveté,
Et bornez aux plaiſirs votre Philoſophie.

EPITRE
DE MONSIEUR LE DUC DE NEVERS,
De Lyon où il étoit avec Madame la Ducheſſe de Bouillon,
A M. L. DE CHAULIEU.

PAr Saint-Cir!
De plaiſir
J'euſſe été
Tranſporté,
Si Chaulieu
Dans ce lieu
Fût venu!
Il eût vu
Les Penons
Gens très-bons;
Il eût fait
A ſouhait
Des repas
Maigres, gras,
Eût mangé,
Dévoré

Des

Des Saumons,
Des Chapons,
D'excellens
Ortolans,
(Mêts exquis!)
Des Perdrix,
Des Canards,
Des Guignards;
Il eût bu,
(Bien repu)
De ces vins
Les plus fins;
Mais Paris,
Lieu ſans prix
Et ſans pair,
Fait filer
Ses beaux jours
Aux amours:
Quoiqu'encor
De Saint-Maur
Ses eſprits
Soient épris,
Que charmé,
Qu'enflamé
De Phébus,
De Bacchus,
Force fruits
Soient produits
Par Clion,
Le Baron
De ce lieu
Demi-Dieu:
Mécénas,
Plein d'apas,

Le lança,
Le plaça
D'un plein ſault
Au plus haut
D'Hélicon :
Que ſon nom
Si vanté
Soit chanté
En beaux Vers
Sur des airs
Du Levant
Au Couchant !
Revenons
Aux Penons,
Bonnes gens,
Complaiſans,
Généreux ;
Contens d'eux,
Nous partons,
Et quittons
Ce païs
Pour Paris.
Un Abbé
Abſorbé
Dans Comus,
Dans Vénus,
Tout charmant
Eſt l'aimant
Qui nous fait
Sans regret
Nous hâter
De quitter
Ce beau lieu
Pour Chaulieu.

REPONSE

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
En Octobre 1703.

GRand Nevers,
Si les Vers
Découloient
Jailliſſoient
De mon fond,
Comme ils font
De ton chef,
Derechef,
J'aurois ja
De piéça
Répondu:
Confondu,
Je me ſens,
Et me rens:
J'ai frotté,
J'ai gratté
Occiput,
Sinciput,
Ma foi rien
Ne vient bien:
Comme toi
Près de moi

Si

Si j'avois
Ou tenois
Dans mes bras,
Les apas
De ta Sœur
Dompte-cœur,
Enchanté,
Tranſporté,
Rimerois,
Chanterois
Rime en on
De Bouillon,
Doux aimant;
Nom charmant!
Tu me peux,
Si tu veux,
Rajeunir
Sans bouillir
Comme Ezon,
Un garçon
Fort gaillard
D'un vieillard
Tu feras,
Et rendras
A l'amour
Un ſoiecour,
Et ce dont
Beſoin ont
Mes Cloris
A Paris,
Près de qui
Dieu merci
Tes broquarts
Goguenards

M'ont

M'ont tondu,
M'ont perdu:
Cependant,
En ſervant
Ma Cypris,
Mal j'ai pris,
Dont le pied
Dolent j'ai:
Muſe, holà!
Briſons-là;
Et venons
Aux Penons,
Bonnes gens
Excellens
Pour un mois;
Mais pour trois
Serviteur:
Leur bonheur
Nous rend tous
Trop jaloux:
Revenez,
Ramenez
Jeux & Ris
A Paris.

Revenez donc promptement,
Revenez, couple adorable;
Cédez à l'empreſſement
Qu'on a de ſe voir à table,
Avec vous paſſer des jours,
Qui filés d'or & de ſoie,
Font toujours naître la joie
Et badiner les Amours:

On ſent la vapeur legére
Déja de maint vin nouveau,
Qui tout ſortant du berceau,
Pétille dans la fougére
Et menace le cerveau;
Et l'on m'écrit qu'à Surène
Au cabaret on a vû
La Farre, & le bon Silène,
Qui, pour en avoir trop bu,
Retrouvoient la porte à peine
D'un lieu qu'ils ont tant connu.

EPITRE

DE MONSIEUR LE COMTE D'HAMILTON,

SOUS LE NOM DE MADAME LA COMTESSE DE STAFFORT,

A L'ABBE' DE CHAULIEU.

VOus allez être dans un bel étonnement, non-ſeulement de ce que je vous écris, mais de ce que je fais des Vers pour vous; il ne tiendra qu'à moi de vous dire, que n'ayant pu vous laiſſer dans l'erreur où vous êtes de mon averſion pour la Poëſie, j'ai voulu me juſtifier par une preuve convaincante du contraire; mais j'ai trop de ſincérité pour ne vous pas avouer que j'avois tant vu de miſérables Vers ſur toutes ſortes de ſujets, que je deſeſpérois d'en voir jamais de bons, & que j'avois pris le parti de renoncer à cette lecture;

&

& comment n'y aurois je pas renoncé? vous êtes ſi rétif quand il eſt queſtion des vôtres, qu'il faut être de Saint-Maur ou de l'Hôtel de Bouillon pour avoir le plaiſir d'en voir, cependant vous me voyez racommodée avec la Poëſie tout d'un coup, & voici de quelle maniére. Je m'étois miſe à rêver il y a trois ou quatre jours dans l'endroit le plus écarté du jardin, lorſque je vis ſubitement paroître une figure qui me ſurprit d'abord: ſon habillement ne convenoit point aux lieux où nous étions, cependant je crus la connoître, & dans le tems que j'ouvrois la bouche pour lui demander ce qu'elle faiſoit à Pontcallier dans ſon habit d'Opera.

Non je ne ſuis point la Maupin,
Dit elle, je ſuis cette Muſe
Qui pour le Berger Flammarin
Fit rimer l'illuſtre la Suze.

Fi, Mademoiſelle; ou qui que vous ſoyez, lui dis je, retirez vous, s'il vous plaît, avec vos Elégies éternelles, & ces longues fadeurs dont..... Quoi, Madame, dit elle en m'interrompant, ſon exemple ne vous donne point d'émulation

mulation, vous avez plus d'eſprit qu'il n'en faut pour vous ſignaler ſur les traces des Saphos modernes, dont les ecrits rempliſſant depuis peu vos théâtres, ſont les délices des Princes & Princeſſes les plus éclairés, & de l'aveu d'une célébre Académie remportent le prix de tous les Vers ; imitez-les, allez à l'immortalité par la même route, je vous réponds du ſuccès :

Qui, moi, je ſerois de ces folles,
Lui dis-je, qui par l'univers.
Sément leurs caprices divers
Dans un tas d'ouvrages frivoles ?
Et qui rimant quelques paroles
Où le bon ſens eſt à l'envers,
S'imaginent faire des Vers :
Vous ne ſçavez ce que vous faites,
Vous, & votre maître Apollon,
De donner cours à leurs ſornettes :
Paſſe encor pour des chanſonnettes ;
On peut les ſouffrir ſur ce ton ;
Mais que le Coturne en cornettes
Retentiſſe au ſacré Valon,
Vous ni votre maître Apollon,
Vous ne ſçavez ce que vous faites.

Je vis bien que la liberté que je prenois déplaiſoit à la Muſe, je ne ſçai même ſi elle ne fut point tentée de m'abandonner à mon ignorance ; mais comme

me ces ſortes de Déeſſes ne veulent point avoir le démenti de ce qu'elles entreprennent, elle me preſenta du papier, de l'encre; & m'ayant mis la plume à la main, malgré toute ma réſiſtance, voici ce qu'elle me dit.

A mes ordres il faut ſe rendre;
Je ſuis ici pour vous aprendre
Du Parnaſſe tous les ſecrets;
L'amuſement a des attraits,
Et pour peu qu'on ait l'eſprit tendre,
On fait des Vers à peu de frais;
Vous avez beau vous en défendre,
Vous en ferez avec ſuccès;
Mais dans quelque lieu qu'il puiſſe être,
Sur vos Vers conſultez Chaulieu,
Il vous redreſſera peut-être,
Car il a les talens du Dieu
Qui des Poëtes eſt le maître.

Vous voyez mes inſtructions, & la néceſſité où je ſuis de m'adreſſer à vous; ainſi j'eſpére que vous voudrez bien m'écrire pour me former au bon goût des Vers: je vous en demande inſtamment, Monſieur, & je vous prie de croire que je ſuis

La Comteſſe de STAFFORT.

A Pontcallier, le 23. Juin 1704.

REPONSE

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU.

AVez vous bien le courage, Madame, de me demander des Vers, vous qui d'un ſeul mot m'avez fait renoncer à en faire de mes jours, en m'aprenant que vous les haïſſiez mortellement, & que jamais vous ne choiſiriez cette lecture pour vous amuſer ?

Semblable à cette parole
Qui débroüilla le cahos,
Lâcha les enfans d'Eole,
Et fonda le Mont-Athos,
Un mot a glacé ma veine
Et fait tarir la fontaine,
Dont, ſous ces beaux arbres Verds,
Il faut boire à taſſe pleine
Quand on veut faire des Vers :
Ce mot a fait d'abord diſparoître à ma vue
Ce Mont, & ſon double ſommet
Qui s'alioit cacher dans la nue,
Et ſur qui Virgile dormoit ;
Pour ces neuf vieilles précieuſes,
Qui malgré l'or de leurs haillons,
Ne furent jamais que des gueuſes,

J'ai

J'ai renvoyé ces malheureuſes
Troquer avec des revendeuſes
Leur cothurne & leurs guenillons :
Vous vous étonnerez peut être
Que ces merveilleux changemens
Ne coutent à vos agrémens
Que le tems de faire connoître
Ce que vous choiſiſſez pour vos amuſemens ;
Mais vous ſeriez moins étonnée,
Et vous en jugeriez bien mieux,
Si comme moi perſuadée
Vous ſçaviez comme moi le pouvoir de vos yeux.

Avec cette façon de penſer, & de la maniére dont je viens de traiter ces pauvres Muſes, à qui je ſacrifiois avant que j'euſſe eu l'honneur de vous connoître, vous croyez bien que ce n'eſt pas moi qui ai fait ces Vers ; il falloit en mettre quelques uns dans une Lettre, pour répondre à celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : j'ai envoyé chercher au coin de la ruë un garçon Poëte, qui copioit mes Vers autrefois, quand j'en faiſois ; & comme les méchantes choſes ſe retiennent aiſément, il a apris par malheur à en faire ; vous verrez même bien que c'eſt lui qui a fait ceux que vous venez de lire.

Pour

Pour moi dont la métamorphoſe
Me rend, graces à vous, à la ſimplicité,
Je vais déſormais de la Proſe
Emprunter la naïveté,
Pour mêler avec autre choſe
Quelque galante vérité.
Fille d'une illuſtre Comteſſe
Qui ſçut par de ſi doux accords
Allier aux graces du corps
La force de l'eſprit, & la délicateſſe,
Vous n'aurez jamais beſoin
De Muſe qui vous anime,
Ni qu'Apollon prenne ſoin
De vous montrer le ſublime :
Car vous trouverez ſur tout
Dans un Oncle fort aimable
Un maître plus que capable
De vous former au bon goût.

EPITRE

A MADAME LA COMTESSE DE STAFFORT,

Pour la prier de me venir voir pendant que j'avois la Goutte, au mois de Juin 1704.

SI vos yeux ont eu le pouvoir
De m'empêcher d'être Poëte,
Daignez un jour me venir voir,
Vous rendrez ma ſanté parfaite.

Malade, en état ſi piteux,
Direz-vous, eſt inguériſſable;
Et puis, que faire d'un goutteux?
La Goutte eſt un mal incurable;
Malgré ces beaux raiſonnemens,
Reſpectez cette infortunée,
En faveur d'illuſtres parens,
Dont elle a l'honneur d'être née.

La Déeſſe de la Beauté
Ne dédaigne d'être ſa mere,
Le pere de la volupté,
Bacchus en veut bien être pere.

Cependant

Cependant je meurs de douleur,
Malgré ſa généalogie ;
Et maudis cet excès d'honneur
Qui de ſi près aux Dieux m'allie.

Ah quelle réputation
Vous donnera cure ſi belle !
Au Saint où j'ai dévotion,
Je donne une vogue nouvelle.
Chacun à vous s'adreſſera,
Votre Autel pare de guirlande,
Chaque jour de Fête ſera
Chargé de mainte riche offrande.

Pour votre honneur guériſſez-moi,
Ne trompez pas mon eſpérance ;
J'ai mis toute ma confiance
A vos yeux noirs en qui j'ai foi.

Que s'ils n'y peuvent réüſſir,
Au moins me donneront ce mal tant agréable,
Ce mal ſi doux, plus incurable
Que celui qui me fait ſouffrir ;
Et j'aurai lors un mal aimable
Dont je ne voudrai plus guérir.

REPONSE

DE MONSIEUR LE COMTE D'HAMILTON,

AU NOM DE MADAME DE STAFFORT.

VOs Vers ne ſont pas faits pour attirer la compaſſion ; peut on avoir l'eſprit aſſez libre pour le tour agréable que vous leur donnez ? dans l'état ſoufreteux où ils vous repreſentent, on n'a pas envie d'écrire, & la propoſition qu'ils me font de votre part me fait ſouvenir de ce vieux Conte :

Un Lion Prince cauteleux
Se renfermant dans ſa taniére,
Se mit au lit, fit le gouteux ;
De ſes ſujets d'abord la populace entiére,
Pour ſa ſanté fit publique priére,
Et je ne ſçai combien de vœux ;
Mais comme c'étoit la maniére
D'être alors fort reſpectueux,

Sur

Sur tout envers bête ſi fiére,
Ses ſujets ſe tinrent chez eux :
Leur reſpect cependant, & cette humble habitude
Ne tournant pas à ſon profit,
Il fit ſçavoir par un Edit
Qu'il étoit dans la ſolitude ;
Publia qu'il étoit permis
A Biches fraîches & dodues,
N'importe comme quoi vétues,
De ſe rendre à ſa Cour, avec tous leurs Amis ;
Vous ſçavez le reſte du Comte,
Comme on couroit à ſon apartement,
Et comme à cet empreſſement
Le malade trouvoit ſon compte :
Mais ſans égard à ce ſermon,
Comme je vous crois moins farouche,
Et moins traître que ce Lion,
Votre piteux état me touche,
J'irai donc vous entretenir ;
Mais s'il vous faut des yeux noirs pour guérir,
Les miens ſont d'une autre Province ;
Et leur influence eſt trop mince
Pour vous empêcher de mourir :
En tout cas ſans façon vous me verrez venir,
En amour vous êtes bon Prince,
Et me laiſſerez revenir.

EPITRE

DE M. D'HAMILTON,

A MONSIEUR

LE C. DE GRAMONT.

HOnneur des rives éloignées,
Où Coriſande vit le jour,
De Ménodore heureux ſéjour,
D'où vos errantes deſtinées
Semblent vous bannir ſans retour,
Et d'où l'Aſtre du jour paſſant les Pirenées
Voit tant de faces bazanées,
Et va finir ſon vaſte tour
Devers ces Iſles fortunées :
Vous, qui dans une auguſte Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez ſignalé vos menées,
Et dans la Guerre & dans l'Amour.

C'eſt à vous, Monſieur, que cet écrit s'adreſſe; car à quel autre pourroit-il convenir ? mais vous aurez de la peine à vous imaginer qui vous l'adreſſe,

dreſſe, puiſqu'il n'eſt plus queſtion de nous depuis des tems infinis, & qu'une longue abſence doit nous avoir éfacés de votre ſouvenir, cependant oſerions-nous un peu nous flatter que cela n'eſt pas ? puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne,
Témoins dom Brice à Lérida,
Dona Raguez à Barcelone,
Gaſpard Boniface à Breda,
Enfin Catalane & Gaſcone,
Depuis Bourdeaux juſqu'à Baïone,
De Perpignan à Puicerda,
Et nous vos deux Amis des bords de la Garonne.

C'eſt dans ces lieux écartés & paiſibles que nous aprenons chaque jour que vous êtes plus agréable, plus rare, & plus merveilleux que jamais : nos voiſins grands nouvelliſtes, informés des vivacités, dont on leur mande que vous ſurprenez la Cour, nous demandent ſi vous n'êtes pas le Petit-Fils de ce fameux Chevalier de Gramont, dont on lit tant de merveilles dans l'Hiſtoire des Guerres Civiles ? indignés que votre caractére ſoit ſi peu connu dans des Provinces où votre nom l'eſt tant, nous avions formé le deſſein de donner ici

quelques idées de votre mérite, mais qui ſommes-nous pour l'entreprendre? médiocres pour le génie, & roüillés par une longue interruption de commerce avec la Cour; comment ſeroit-il poſſible que nous euſſions ce goût & cette politeſſe qui ne ſe trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant trouver pour bien parler de vous? car

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réuſſir dans une affaire,
Où les talens ſuccombent tous,
Et quelqu'empreſſement que l'on ait de vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire;
Et des Campagnards comme nous
Sont bientôt réduits à ſe taire.

Ainſi nous ne ſongions plus qu'à ramaſſer tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes; mais le choix nous embarraſſa; tantôt nous voulions adreſſer nos Mémoires à l'Académie, perſuadés qu'ayant autrefois ſoutenu des Thèſes de Logique, vous en ſçavez aſſez pour être reçu dans cet

cet illuſtre Corps, & pour y être loué depuis les pieds juſqu'à la tête à votre réception ; tantôt nous voulions que comme il n'y a pas d'aparence qu'il reſte quelqu'un ſur la terre quand vous n'y ſerez plus, les Révérends Peres Maſſillon ou de la Rue vous entrepriſſent par avance ; mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractére, & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'uſage de vous enveloper tout vif dans les figures d'une Oraiſon funébre. Le fameux Deſpreaux s'offrit enſuite à notre imagination, & nous crumes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions ; mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas notre fait.

Des ouvrages d'eſprit arbitre ſouverain,
Il joüit en repos de ſa premiére gloire ;
Si du plus grand des Rois il travaille à l'hiſtoire,
Phébus eſt attentif à conduire ſa main,
Et c'eſt l'unique ſoin des Filles de mémoire.
Lui ſeul peut conſacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre ;
Mais ſa Muſe a toujours quelque malignité,
Et vous careſſant d'un côté,
Vous déviſageroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recueil, où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illuſtre Chef de votre Maiſon ; & voici l'adreſſe qu'on nous avoit donnée pour cela :

Non loin des ſuperbes lambris
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Eſt un Bureau * fécond qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous Ecrits,
A des ouvrages de tout prix,
Sur tout à ceux des beaux eſprits,
Quand par hazard il s'en découvre ;
De ce lieu chaque mois ſortent galans cahiers,
Où tous les faiſeurs de chanſonnettes,
Tendres Héros de leurs quartiers,
Viennent dans des Vers familiers
Uſurper le nom de Poëtes ;
Et ſur des tons irréguliers ;
Montent chalumeaux & muſettes,
Content champêtres amourettes,
Ou couronnent de vains Lauriers,
Des Ecrivains, & des Guerriers
Qui ſont inconnus aux Gaſettes.
De ſes atours capricieux
C'eſt là que l'énigme ſe pare,
Met un maſque miſtérieux,

Et

* *Mercure Galant de M. de Viſé.*

Et d'un voile mince & biſare
Embarraſſant les curieux,
Eſt toujours neuve, & jamais rare,
C'eſt là qu'on voit en vieux tranſports
Gémir nouvelles Elégies,
Et là s'impriment tous les morts,
Avec leurs Généalogies,
Leurs Eloges, leurs Effigies,
Leurs dignités, & leurs treſors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous inſérer dans un recueil qui devoit être farci de tant d'autres choſes; & toutes ces difficultés nous remirent enfin ſur nos premiéres voies, réſolus malgré notre inſuffiſance de tenter l'avanture nous-mêmes, d'apeler à notre ſecours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques-uns des ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous, & pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & juſtement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous diſiez que ſa mere y avoit miſe, par dévotion, ſe mit à les apoſtropher comme vous allez voir.

O vous dont la facile veine
Enchante par d'heureux tranſports,

Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile pleine
Que la Marne voit de ſes bords, *
Quand vos chants ornés des treſors
Du Parnaſſe ou de l'Hipocréne,
Badinent pour quelque Climéne,
Ou quand imitant les accords
De Thalie, ou de Melpoméne,
Vous nous rendrez les fameux morts
De Rome, & de l'antique Athéne,
La Farre, & vous Abbé ſçavant,
Que Phébus de ſon influence
Anime & ſoutient en rimant,
Donnez chacun dans une Stance
Quelque relief à ce fragment,
Nous implorons votre aſſiſtance.

A peine cette invocation fut-elle miſe au net, que nous nous ſouvinmes que ces Meſſieurs n'avoient rien écrit qui fut du département de Thalie, ni de Melpoméne; cette réflexion nous embarraſſoit, & nous ſongions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Ecrit, lorſque tout-à-coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous ſurprit ſans nous éfraïer, car c'étoit celle de notre Philoſophe, l'inimitable Saint Evremont; rien

* *Saint-Maur.*

rien de tout ce tintamare, dont on annonce d'ordinaire l'arrivée des morts de conſéquence, n'avoit précédé ſon aparition :

L'on ne vit point trembler la terre,
Le Ciel reſta clair & ſerain,
Point de murmure ſouterrain,
Et pas un ſeul coup de tonnerre :
Il n'étoit point couvert de lambeaux mal couſus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le ſpectre, qui de nuit aparut à Brutus;
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Quand il vint accuſer OEdipe;
Il n'avoit rien du funeſte apareil,
De ces vêtemens noirs & ſombres,
Que l'on croit voir à ces affreuſes ombres,
Pour interrompre le ſommeil.

Tout cela nous fit voir qu'il n'avoit pas envie de nous éfraïer; car il s'étoit mis tout comme nous l'avions vu la premiére fois que vous nous procurâtes le plaiſir de ſa connoiſſance à Londres; C'étoit ce même air goguenard, mais un peu renfrongné, & c'étoient les mêmes habits qu'il avoit ſans doute gardés pour nous rendre cette viſite; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin,

que les ſujets qu'ils traitent, ſont auſſi extraordinaires que le caprice qui les entraîne.

L'un tendre, fidéle, & goutteux,
Se révoltant d'un air prophane
Contre l'anodine ptiſanne,
Et contre l'objet de ſes vœux,
Ne chante dans ſes Vers heureux
Que l'inconſtance & la tocane;
L'autre, d'un ſtile gracieux,
Et digne des bords du Permeſſe,
Par mille traits ingénieux,
Fait tout céder à la pareſſe,
Et de l'indolente moleſſe
Vante le repos glorieux.

Laiſſez les donc là, s'il vous plaît, il importe peu que vous les ayez invoqués, ils n'en viendront pas plûtôt à votre ſecours; arrangez du mieux que vous pourrez les matiéres que vous alliez raſſembler pour d'autres; ne vous embaraſſez ni de l'ordre des tems, ni de celui des événemens; je vous conſeillerois au contraire d'avoir pour objet principal les derniéres années de celui pour qui vous écrivez; puiſque les premiéres ſont trop éloignées, pour pouvoir en raprocher les avantures juſqu'au tems où vous êtes; faites quelques remarques,

ques, mais courtes, & legéres, ſur la réſolution qu'il a priſe de ne point mourir, & ſur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas pour lui ſeul tant de fois retardé,
Eſt un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé,
Mais de tant de ſecrets qu'à ſa gloire il publie
Celui d'éterniſer ſa vie
Eſt l'unique ſecret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez point embarraſſer l'eſprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence pour tracer ſon caractére; cela ſentiroit le panégyrique, & ce ſera aſſez le louer que de le dépeindre au naturel; gardez-vous bien de vouloir rendre ſes recits ou ſes bons mots; le ſujet eſt trop grand pour vous; tâchez ſeulement, en parlant de ſes avantures, de donner des couleurs à ſes défauts, & du relief à ſes vertus.

C'eſt ainſi qu'autrefois par des routes faciles,
A l'immortalité j'élevois mon Héros;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ſes vœux dociles;
Faites-le voir ſuivant en tout lieux les drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achilles;
Qu'au milieu de la paix, ennemi du repos,

Il donne des leçons utiles
Aux Courtiſans les plus habiles ;
Et toujours actif à propos,
Sans leurs empreſſemens ſerviles,
Qu'il éface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux, enfin, en nouveaux traits fertiles,
Le faſſent voir en différens tableaux,
Tyran des fâcheux, & des ſots,
Hiſtorien d'Amour, & des Guerres Civiles,
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
Aux Amants heureux ou tranquiles,
Redoutable par ſes complots ;
Déſolateurs de ſes Rivaux,
Fléau des diſcours inutiles,
Agréable, & vif à propos.
Célébre diſeur de bons mots,
Et ſur tout grand preneur de Villes :
N'oubliez pas le Cheval blanc,
Sur lequel ſoutenant téméraire menace,
Il parut inopinément,
Vers les campagnes de l'Alſace,
Aux yeux d'un Prince triomphant ;
Dites, par quel enchantement,
Par quelle adreſſe, ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint-Alban,
Et d'Arlington, & d'Holiface,
Et d'une Nimphe encor à ſéduiſante face,
Il enleva le Bourquinghen,
Contez ces faits tout uniment,
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever inſolemment,
Et ce n'eſt pas toujours au ſommet du Parnaſſe
Que l'on chante avec agrément :

Que

Que par un tour aiſé chaque recit s'explique ;
Suivez la Nature de près,
Et dans les Vers ſans trop d'aprêts
Du miſérable Proſaïque,
Et du ſtile trop Poëtique,
Evitez l'un & l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique,
Mais ne les condamnez jamais ;
Il eſt un lieu près du Marais,
Où depuis quelque tems le genre Marotique
Se renouvelle avec ſuccès ;
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à ſon air antique ;
De Ronſard ou de Rabelais,
Inſtruiſez-vous dans la Boutique ;
Il ne faut que cinq ou ſix traits
D'un langage obſcur & gothique,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'aſſurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis ; mais que celui de ne point tomber dans la verſification rampante nous paroiſſoit le plus difficile à ſuivre ; encore une fois, dit-il, faites de votre mieux, on aura quelque indulgence pour des gens qui écrivent pour le Comte de Gramont ; en tout cas, vous n'êtes guéres connus que de lui, & ſelon les aparences ce que vous allez faire, ne donnera pas au public une grande envie de vous connoître ;

connoître ; finiſſons cette viſite, pourſuivit-il, & faites connoître à mon Héros par les ſouhaits que je vais faire, que je m'interreſſe toujours pour lui.

Que de ſes jours nombreux l'immuable deſtin,
D'un eſprit éternel ſoutienne encor les charmes,
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes!
Et que le Pere Séraphin,
Toujours ſur de fauſſes alarmes,
Le vienne exhorter à ſa fin,
Et que ce ſoit toujours envain!
Qu'abandonné du Médecin,
La Cour pour lui verſe des larmes;
Par ſes ſoins redoublés que le Roi convaincu,
Qu'il ne vit plus que pour le ſuivre,
Puiſſe aprendre de lui l'heureux art de revivre
Après avoir auſſi long tems vécu!
A tant ſe tût le Normand Philoſophe
De ſon tems gentil Clerc, ains gaudiſſeur juré,
Et que piéca, dit-on, aviez pour tout Curé,
Mais dont Prônes meshuy pas ne ſont de l'étoffe
D'un Paſteur enſépulturé;
Or s'en partit revoir l'acointe bande
D'amis féals qu'en l'autre monde avez;
Ja n'eſt métier qu'illec il vous attende.
Si ne dira pourquoi cette Légende,
Trop mieux que nous la raiſon en ſçavez:
Que ſi dans cinquante ans ſans être grain malade,
Force vous eſt pourtant à la parfin
Sur lit geſir en piteuſe parade,
Et vers les morts prendre votre chemin,

A donc verrez maint & maint camarade,
Qui menant feſte & moult joïeux hutin,
A grand randon vous feront acolade;
Là trouverez Meſſire Benſerade:
Le preux Chapelle, & maître Chapelain,
Les Demoiſels Voiture, & Sarazin,
Et cil qui Chanſon ne Balade,
Onc ne rima ſans hanap de bon vin;
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettriez d'aimer, ou batailler.
Roide jouteur, & courtois Chevalier,
Aſſez devant les guerres de la fronde:
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & ſans vous travailler,
Verrez Châtel ſcis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a de ſuperbe eſcalier,
Mais dont foſſés ont eau claire & profonde;
Là demeurons, veillez ne l'oublier.

Souvenez-vous-en donc s'il vous plaît, Monſieur, ſi par hazard l'envie vous prend de revoir votre belle maiſon, en entendant trouvez bon que nous finiſſions cette longue Lettre; nous avons eu beau changer de ſtile & de langage, pour en faire quelque choſe, vous voyez bien combien nous ſommes reſtés au deſſous de notre ſujet; il faudroit pour y réüſſir que celui que nos fictions viennent de reſſuſciter fut encore parmi les vivans; mais

Il

Il n'eſt plus de Saint-Evremont;
Et ce Croniqueur agréable
Du Sérieux & de la Fable,
Ce favori du ſacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte gaïable,
Et de ce Fleuve redoutable
Le retour n'eſt permis qu'au Comte de Gramont.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU.

NOus vous devons un compliment,
Pour nous avoir ſur le Parnaſſe
Accordé ſi bénignement
Une très honorable place;
Mais très bien nous ſerions paſſés
Des brocards, qu'avec la fleurette
Votre Muſe, en fine coquette,
Tout doucement nous a gliſſez:
Bien loin d'en être courroucés,
C'eſt peu pour une Muſe Angloiſe
Qu'un leger petit coup de dent,
Elle qui, ne vous en déplaiſe,
Aime le carnage & le ſang.
Sur la Tamiſe Melpomêne
Ne veut qu'horreur & que combats,
Et la cruelle ne craint pas

Souvent

Souvent d'enſanglanter la ſcène ;
Pour vous, dont le cœur amolli
Par les doux accords de Thalie,
Nous fait voir un eſprit poli
Dans les valons de Theſſalie ;
Sous ces beaux arbres toujours verds
Vous aprites dès votre enfance
Et l'harmonie & la cadence
Du Dieu qui nous dicte les Vers ;
Mais c'eſt peu d'une politeſſe,
Qui pourroit empêcher la Gréce
De regreter Anacréon,
Vous ſçavez ſur un plus haut ton
Faire leçons de Politique,
Et plus ſagement que Platon
Etablir une République ;
Je ſçai quelles ſeroient ſes lois ;
Mais laiſſons la choſe publique
A traiter pour une autre fois ;
Et tréve de panégyrique.
Souvenez vous bien ſeulement
Que devez à Maître Clément
Réparation autentique,
Pour avoir fort injuſtement
Traité ſa Muſe de gothique ;
Elle, qui dans ſon enjouement
Sans être obſcure, ni cauſtique,
Sçauroit bien faire une replique
Au rébus de vos Campagnards,
Qu'on voit à leur ſtile ruſtique
N'avoir rien lu que des Ronſards:
Jamais rien de ce badinage
De Chapelle, & de Sarazin,

Qui

Qui leur fit mettre à chaque page
Tout ce qu'ils eurent de divin :
Pour moi, de mon libertinage
Qui toujours ai fait vanité ;
Dans des Vers qui m'ont peu coûté,
J'ai quelquefois ſur ma muſette
Chanté les Amours, & le vin ;
Et ſi j'étois moins libertin,
Je ſerois plus mauvais Poëte.

EPITRE
EN VIEUX LANGAGE,
AU NOM
DE M. LE DUC,
DE SAINT MAUR, LE 7. MARS 1702.
A MADAME LA DUCHESSE
DU MAINE,

Dans le tems que les Femmes de la Cour prirent des Coëffures, & des eſpéces d'habits à l'Eſpagnole.

OR maintenant en ce grand changement
Où notre Cour reprend la vertugade,
Reprendre il faut le ſtile de Clément,
Pour rimailler encor joïeuſement
Le Virelai, Chant-Royal & Balade:
Mais qui pourra ratraper l'enjouement,
Le tour naïf, où ſans grand ornement,
En mots précis s'exprimoit noblement
Au bon vieux tems, une juſte penſée?

Ceci

Ceci, ma Sœur, pour moi n'eſt choſe aiſée,
Mais le voulez ? Il faut aveuglément
Vous obéïr ; duſſai je en un moment
En quatre Vers, voir ma veine épuiſée :
Puis près de moi n'ai malheureuſement
Que quelques foux, & n'ai point de Poëte,
Pour vous rimer baliverne & ſornette ;
J'ai bien auſſi quelques bons Orateurs,
Chaſſeurs rusés, & ſur-tout en grand nombre
Joueurs ſubtils, & cauteleux à l'hombre ;
Mais tout au plus ne ſont que proſateurs ;
Ja n'eſt pour vous la choſe difficile,
Beſoin n'avez de courir à la Ville,
Car près de vous, avez certaines gens
De grand ſçavoir, d'eſprit rare, & ſublime,
Et prêt d'accorder en tout tems
L'harmonieux ſon de la rime
A la juſteſſe du bon ſens :
Point ne prenez ceci pour flatterie ;
Mais écoutez, vous verrez ſi j'ai tort.
Chez un Chanoine de Saint Maur
Eſt une vieille Centurie,
Qu'il tira jadis du Tréſor
De l'Egliſe de Sainte Marie,
Où le grand Noſtradamus dort,
Qu'en une caſſette pourie
Il garde écrite en lettres d'or.
Quand viendra l'an de la grande omelette,
Onques ne fut Princeſſe ſi parfaite ;
Changé ſera lors en Rhinocéros, *

* *C'étoit le nom de plaiſanterie qu'on avoit donné à feu M. l'Abbé Geneſt, & celui de Curé étoit pour M. de Malezieux.*

Laiſſé

Laiſſé Cheval, qu'on apelle Pégaſe ;
Et l'on verra ſur une ſcelle raſe
Maître Curé s'afourcher ſur ſon dos.
Alors la docte Neuvaine,
Par le vouloir d'Apollon,
Quittant les bords d'Hypocrène,
Tranſportera dans Seaux tout le ſacré valon ;
Voilà juſtement la cauſe,
Princeſſe, pourquoi je n'oſe
Vous attaquer dans ce lieu :
Il vaut mieux vous dire en proſe :
Adieu, chere Sœur, adieu.

RÉPONSE

REPONSE

DE MONSIEUR MALEZIEUX,

ET DE

M. L'ABBE' GENEST,

AU NOM

DE MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE.

VOus en parlez bien à votre aiſe,
Et meſurez, ne vous déplaiſe,
A votre aulne les autres gens;
Tous ne ſont pas ſi diligens,
Ni ſi merveilleux que vous l'êtes;
Baron, fine fleur des Poëtes,
Qui tirez de votre cerveau
Sans peine un ouvrage nouveau,
Et pourriez dicter un volume
Plus vîte que n'iroit la plume;
Vous êtes dans votre Château,
Comme Apollon ſur ſon côteau,
Inſpirant, réglant l'harmonie;

Ainſi, votre fécond génie
Anime, & régle les travaux
De ces illuſtres Commenſaux
A qui votre aimable préſence
Vaut dans Saint-Maur toute la France:
Oui, Prince, l'affabilité,
La politeſſe, la bonté,
L'attention à ne rien faire
Qui puiſſe à gens d'honneur déplaire,
La foi pour ce qu'on a promis,
Le zéle à ſervir ſes amis,
Font rechercher votre préſence
Plus que votre auguſte naiſſance,
Plus que les titres ſi vantés
De tant de Rois dont vous ſortez,
Plus que la redoutable épée
Du ſang des Ennemis trempée,
Quand, ſous les yeux de Luxembourg,
Vous les forçâtes dans ce bourg,
Où tout ſeul vous eûtes la gloire
De déterminer la Victoire
Qui balançoit depuis long-tems
Entre cent mille Combattans:
Cette qualité d'intrépide
Eſt bonne pour un Enéïde;
Mais ma foi les plus grands Vainqueurs
Ne ſçavent pas gagner les cœurs,
Quand ils n'ont pour tout avantage
Qu'un inſurmontable courage:
Il faut pour cela, comme vous,
Y joindre des talens plus doux;
Mais diable, dites-nous de grace,
Avez vous pillé le Parnaſſe,
Et moiſſonné tous les tréſors,

Qu'on

Qu'on cherche aux permeſſides bords,
Emporté la charmante Lyre
Du Dieu qui les Vers nous inſpire,
La douce flute d'Euterpé,
La trompe de Calliopé,
Les luths, les harpes, les muſettes,
Violons, hautbois, caſtagnettes,
Avez-vous tout déménagé,
Tout enlevé, tout fouragé
Tous les inſtrumens de muſique,
Et tout l'apareil poëtique,
Tout le feu, toutes les douceurs,
Dont nous animoient les neuf Sœurs?
Rien ne répond à notre envie,
Et nous maudiſſons notre vie,
De nous voir ſans aucun eſprit,
Sans force pour le moindre écrit;
Non, pour nous il n'eſt plus de Muſes,
Nos ames triſtes, & confuſes,
Admirent vos doctes chanſons,
En goûtent les aimables ſons;
Mais, dans le deſir d'y répondre,
Nous ne faiſons que nous morfondre,
A nos vœux Apollon eſt ſourd;
Si que réduits à trancher court,
Nous vous confeſſons, Prince aimable,
Autant que grand, & redoutable,
Qui remportez tous les laurſers
Des Poëtes & des Guerriers,
Que vous, & la Troupe ſçavante,
Qui chez vous rit, badine & chante,
Vuidant de nectar maint flacon,
Valez Phébus & l'Hélicon.

A M. DE LA FARRE.

PLus j'aproche du terme, & moins je le redoute :
Sur des principes sûrs mon eſprit raffermi,
Content, perſuadé, ne connoît plus le doute;
Des ſuites de ma fin je n'ai jamais frémi.
Exempt des préjugés, j'affronte l'impoſture
Des vaines ſuperſtitions;
Et me ris des préventions
De ces foibles eſprits, dont la triſte cenſure
Fait un crime à la Créature,
De l'uſage des biens que lui fit ſon Auteur;
Et dont la pieuſe fureur
Oſe traiter de choſe impure,
Le reméde que la Nature
Offre à l'ardeur des paſſions,
Quand d'une amoureuſe piquûre
Nous ſentons les émotions.
D'un Dieu moteur de tout j'adore l'exiſtence;
Tout m'annonce ſon être, & la terre & les Cieux :
Mais ſa bonté frape mes yeux,
Autant du moins que ſa puiſſance.
C'eſt lui, qui ſe cachant ſous cent noms différens,
S'inſinuant partout, anime la Nature,
Et qui, ſans borne & ſans meſure,
En un cercle de biens partage tous les ans;
Lui, de qui la féconde haleine,
Sous le nom des Zéphyrs, rapelle le Printems;

Reſſuſ-

Reſſuſcite les fleurs, & dans nos bois raméne
Le ramage & l'amour de cent oiſeaux divers,
Qui de chantres nouveaux repeuplent l'univers:
De Mercure tantôt empruntant le ſymbole,
Il dicte en ſes inſtructions
L'art d'entraîner les Nations,
Par le charme de la parole.
Sous le nom d'Apollon, il enſeigne les arts;
Pour conſerver nos biens, & défendre nos villes,
Il emprunte celui de Bellone & de Mars;
Et pour rendre nos champs fertiles,
Et faire jaunir nos guérets,
Il ſe ſert des préſens, & du nom de Cérès.
Après tant de bienfaits, quoi! j'aurai l'inſolence,
Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance,
Par un peuple égaré, de femmes, de dévots,
A cet Etre parfait d'imputer mes défauts?
D'en faire un Dieu plein de colére,
Un Dieu cruel & ſanguinaire,
Qui ne nous a formés d'après ſes propres traits,
Que pour l'offenſer, lui déplaire,
Et pour nous punir à jamais!
Je me fais de cet Etre une image plus juſte;
Sur le front du Soleil j'en vois l'empreinte auguſte:
Immenſe, Tout-puiſſant, Immuable, Eternel,
Maître de tout, a-t-il beſoin de mon Autel?
Faut il, pour le rendre propice,
Que j'aille teindre les ruiſſeaux,
Dans l'offrande d'un Sacrifice,
Du ſang innocent des taureaux?
Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un Temple:
Proſterné devant lui, j'adore ſa bonté;

Et ne vas point ſuivre l'exemple
Des mortels inſenſés, de qui la vanité
Croit rendre aſſez d'honneur à la Divinité,
Dans les grands monumens de leur magnificence,
Témoins de leur extravagance,
Bien plus que de leur piété.
Un eſprit conſtant d'équité,
Bannit loin de moi l'injuſtice;
Et jamais ma noire malice
N'a fait pâlir la vérité;
Ni par quelque indigne artifice,
Rompu les doux liens de la Société.
Ainſi je ne crains point qu'un Dieu dans ſa colére,
Me demande les biens ou le ſang de mon frere,
Me reproche la veuve, ou l'orphelin pillé,
Le Pauvre par ma main de ſon champ dépoüillé,
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou par quelques forfaits la fortune envahie.
Tu ne me verras point, à la fin de mes jours,
Incertain de ma deſtinée,
Pour calmer mon ame étonnée,
D'Arnaud, ou d'Eſcobar, implorer le ſecours:
Mais plein d'une douce eſpérance,
Je mourrai dans la confiance,
Au ſortir de ce triſte lieu,
De trouver un azile, une retraite ſure,
Ou dans le ſein de la Nature,
Ou bien dans les bras de mon Dieu.

EPITRE

EPITRE
DE M. DE MALEZIEUX
ET DE
M. L'ABBE' GENEST,
AU NOM
DE MADAME LA DUCHESSE
DU MAINE,
A MONSIEUR LE DUC,
A SAINT MAUR.

QUand le docte Baron eſt dans ſa Baronie,
Ja n'eſt beſoin d'aſſembler coints chanteurs
Rimeurs hardis, ne faconds Orateurs,
En lui tout ſeul ſe trouve l'harmonie,
L'invention, la force, le génie,
Que le blond Apollon ſouffle à ſes Sectateurs :
Bien y paroît à voir ſa Poëſie,
Qui de ſine merveille a mon ame ſaiſie;
Point l'on n'y voit l'eſprit des chaſſes, des étours,

Des jeux de dés, lanſquenet & baſſette,
Mais la ſcience gaie, & doctrine parfaite,
Des plus experts & fameux Troubadours:
Je penſe auſſi que plus d'un Dieu l'anime,
Que le riant Bacchus, au maître de la rime,
Pour lui joint ſon heureux ſecours;
Faut-il, ô Frere cher, que parmi votre joie
Vous inſultiez à mon triſte embarras?
A mes regrets ici je ſuis en proie,
Et fais ma foi de plus maigres repas
Que les mangeurs de pois & de lamproie:
Comment donc vous répondre? oh! je ne le ſçais pas:
Au plus ne ſçais que quelque vieux fatras,
Et contes de ma mere Loie;
Je n'ai chez moi qu'écrivains de bibus;
Les emploïer ce ſeroit grand abus:
Jongleurs ſont diſparus, Ménestriers ſe taiſent;
Tems eſt paſſé de ronds vertugadins,
Et de Clagny les nouveaux Baladins,
Minces farceurs, déja plus ne vous plaiſent:
Je n'ai que mon Curé, plaiſant original;
Mais, vous l'avez bien dit, l'Abbé n'eſt qu'un cheval;
Autre Quidam, qu'ici la mouche pique,
A feuilleté dans une Chartre antique;
Or a trouvé ſur des ais vermoulus
Certaine rime prophétique
Du vieux Tyréſias, ou de Noſtradamus,
Se raportant à vos rébus.
Quand ſera noir en vermeil tranſmué, *
Et

* *Il y a aparence que cette Centurie tombe ſur*

Et couvrira grand ennemi d'Auguſte,
Un ſien Ecrit bien fort ſera hué
De Cil Baron, qui ſouvent penſe juſte;
Icelui Preux de grands Clercs entouré,
Près Sainteté jointe à Mauritanie,
Avec regret fera joïeuſe vie,
Par onze jours, en ſon Manoir doré:
Alors ſon art, par grand' métamorphoſe,
D'un vieux Curé fera Bellerophon;
D'un vieil Abbé, connu par vers & proſe,
Fera cheval aîlé comme un griffon.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU.

J'Ai fait cent tours ſous mon portique,
Rongé mes ongles bien & beau,
Pour, en ſtile macaronique,
Tirer encor de mon cerveau
Quelque vieux Rébus prophétique;
Mais plutôt ferois maint Rondeau,
Plûtôt même un Poëme épique,
Qu'un obſcur & triſte lambeau
D'une

ſur le feu Cardinal de Noailles, qui donna alors un Mandement très-ſévére pour l'obſervance du Carême: cela paroît encore mieux par la réponſe de M. l'Abbé de Chaulieu.

D'une figure allégorique ;
Reprenons donc ſtile nouveau ;
Laiſſons la langue marotique :
Bouquins, Bouquins, rentrez dans le tombeau,
Rébus ſont morts, adieu la Muſe antique.
A moins que du Sieur des Accords,
Reprenant les traces obſcures,
Je n'aille compiler un corps,
Dont je vous dédirai, ma Sœur, les Bigarures :
Auſſi bien, contre nos clartés
Tiennent peu les obſcurités,
Qu'avec art, & fine maniére,
Dans vos Ecrits vous affectez ;
Et ſçavons d'un trait de lumiére
En percer les difficultés ;
Deviner des Rébus, Princeſſe, eſt où je pipe :
Le Ciel en me formant me fit des yeux de Linx :
Euſſiez vous l'Enigme du Sphinx,
Vous avez trouvé votre OEdipe.
Nous avons d'abord entendu
Ce fameux ennemi d'Auguſte,
Qui depuis peu nous a rendu
Par un Placard le ſang aduſte :
Je n'en dis rien ; mais, pour celui
Qui voulut faire l'agréable
Auprès de cette Reine aimable
Qui ſur le Nil ſervit d'apui
A ce Romain ſi redoutable ;
Je dirai franchement de lui,
Que s'il avoit été ſemblable
A celui qui vit aujourd'hui,
Cléopatre, l'amour du monde,
Jamais, pour un pareil Amant,

N'auroit

N'auroit diſſous dans du vin blanc
Sa groſſe & belle Perle ronde,
Et n'eût jamais vû le Soleil,
Cette fête ſi magnifique,
Dont décrit ſi bien l'apareil
Le bon Plutarque en ſa Chronique.
Loin de ce Banquet merveilleux,
Dont la chére fut ſi parfaite,
Ma table, ſans viande & ſans œufs,
Eſt celle d'un Anacorette:
Je n'y ſuis entouré que de gobe goujons,
De mangeurs de lapins, de raves, champignons;
Aucun pourtant n'a le teint blême;
Car, grace au ſage Mandement
Du Prélat, qui ſi ſaintement
Ordonne avec un ſoin extrême
Ce qu'on doit manger ſeulement;
Le vin qui mouſſe eſt du Carême,
Et n'offenſe Dieu nullement:
Auſſi, pleins d'une ſainte joie,
Toujours réglés, & non dévots,
De dits joïeux, & de bons mots,
Nous aſſaiſonnons la lamproie,
Et l'arroſons du jus des pots;
Mais c'eſt trop tirer de ma tête,
Dont petit eſt le réſervoir;
J'irai dans deux jours vous revoir:
Donnez ordre que l'on m'aprête
Poulet maigre en votre Manoir,
Dont en ce tems on ſe fait fête,
Avec regret, mais par devoir.

EPITRE
AU NOM
DE M. LE DUC,
DE SAINT MAUR, LE 27. MAI 1702.
A MADAME LA DUCHESSE
DU MAINE.

CHere Sœur, Princeſſe aimable,
De qui l'eſprit agréable,
Sans le ſecours d'Apollon,
Fait de Sceaux, ce beau vallon,
Que nous a vanté la Fable;
Quittez un peu ces beaux lieux,
Et l'émail de vos Prairies,
Où Geneſt & Malézieux,
Du récit harmonieux
De leurs douces rêveries,
Entretiennent ſi bien Pan, & ſes demi-Dieux.
Dans ſa chétive Baronie,
Venez voir un pauvre Baron,
Qui très humblement vous en prie,
Et qui vous en conjure, au nom
De la ſainte Mauritanie;
Non Baron, de qui l'équipage
Se tranſporte dans un chauſſon,

Mais

Mais Baron d'un haut parentage,
Dont porte l'antique lignage
Fleurs de Lys en ſon Ecuſſon ;
Tout ne cherchera qu'à vous plaire ;
Du vin du cru, mais du meilleur,
Nous vous ferons méchante chére ;
Mais ce ſera de très-bon cœur ;
Sur tout, ma très-aimable Sœur,
De mêts qui ne nous coûtent guére.

Nous vous donnerons un fromage,
Du lait frais, avec du pain bis,
Quelques fraiſes, & d'autres fruits,
Qui croiſſent dans le voiſinage ;
Le tout à fort modique prix.

Comme on ſçait pourtant, quoique Gentilhomme de campagne, les honneurs qui vous ſont dûs, on vous préſentera un dais en arrivant, & vous ſerez haranguée.

Le Baillif grave perſonnage,
Endoſſera l'accoutrement,
Sous lequel aſſez rarement
Il rend juſtice en ce Village ;
Mais qu'il mettra lors en uſage,
Pour pouvoir magiſtralement,
Moitié Code, moitié Roman,
En ſon ruſtique badinage,
Vous détacher un compliment ;
Où, ravi d'abord en extaſe,
Surpris d'un éclat ſans pareil,

Ce

Ce renifleur, avec emphaſe,
Comparera, dans une phraſe,
Vos yeux aux rayons du Soleil.

Avouez, ma chere Sœur, que tout cela ne vous donne guére d'envie de venir à Saint Maur? Voilà pourtant, comme Baron, tout ce qu'on peut vous promettre; la rareté de ce titre honorable devroit bien vous donner quelque conſidération pour moi; car enfin depuis la mort du pauvre Baron de la Craſſe, nous ne ſommes plus que trois à la Cour, le Baron de Breteuil, Langeamet, & moi; mais puiſque tous les plaiſirs que je vous propoſe en langage de Baron, ne peuvent vous déterminer à les venir prendre ici, voïons un peu ſi ceux que je vous propoſerai, comme Poëte, c'eſt à dire en langage des Dieux, à qui l'avenir eſt déja préſent, ne vous engageront point à paſſer quelques jours à Saint-Maur; imaginez vous donc que vous y arrivez ſur le ſoir.

Le Soleil achevoit ſa courſe vagabonde;
Et ſes chevaux laſſés de ſon oblique tour,
S'en alloient au grand trot plonger au ſein de l'onde
Ce Char, dont les rubis font la clarté du jour.

Vous

Vous parûtes ; alors le Dieu de la lumiére,
Charmé du plaiſir de vous voir,
Immobile dans ſa carriére,
Suſpend ſa courſe, & ſon devoir,
Et ſur vous ſeule tout le ſoir
Attache les regards qu'il doit à tout le monde ;
Les Nymphes, qui devoient friſer ſa tête blonde,
Ne ſçachant comment, ni pourquoi,
Phébus venoit ſi tard au gîte,
Vont trouver Prothée au plus vîte,
Pour ſçavoir la raiſon d'un ſi grand déſaroi ;
Thétis, qui l'attendoit chez elle,
Pâlit de ce retardement ;
Et crut que cet hôte infidelle
Avoit changé de logement
Pour quelque amourette nouvelle.

Ce ne ſont pas tous les deſordres que vous avez cauſés ; la tête en a penſé tourner à Meſſieurs de l'Obſervatoire ; le pauvre Monſieur Caſſiny n'en a point dormi ; car la derniére heure du jour que vous êtes venuë, ou que vous viendrez à Saint-Maur, a eu, ou aura quatre-vingt douze minutes ; & depuis que Joſué arrêta le Soleil, ou que cet Aſtre retourna ſur ſes pas, de peur de voir un méchant ſouper, il n'étoit point arrivé un ſi grand deſordre dans les pendules ; quoi qu'il en ſoit, vous voilà donc arrivée ; d'abord

On

On vit s'élancer dans les airs
Le criſtal de mille fontaines,
Dont quelques-unes, au travers
De longs rameaux touffus & verds,
Arroſoient les cimes hautaines
D'arbres, vieux comme l'univers.
Toutes nos épines fleurirent;
Et ſur leurs boutons, qui s'ouvrirent,
De cent Oiſeaux, qui s'établirent,
On entendit les douces voix;
Philoméle, au fond de nos bois,
Toujours de ſes malheurs outrée,
Ce ſoir-là, ſur de nouveaux tons,
Se plaignit à vous des affronts
Que lui fit l'inſolent Térée;
Cependant les jeunes Zéphyrs
Portoient par-tout l'ordre de Flore,
Qui dans nos champs faiſoit éclore
Les fleurs, la joie, & les plaiſirs.

Avouez que les Muſes ſont bien Gaſcones; car tout cela ne veut dire au plus autre choſe, ſinon que vous vous promenâtes dans les jardins d'en haut, & dans les routes du petit parc, dont il y en a dix qui aboutiſſent à une aſſez agréable fontaine; mais continuons, vous deſcendîtes de là dans une longue allée, qui borde d'un côté une grande piéce de pré, & de l'autre la riviére de Marne.

Alors

Alors ſortit de ſon limon,
Pour jouir de votre préſence,
Ce Dieu gendre de Palémon,
Qui tout fier de cette alliance,
Fit ſimplement la révérence,
Et ne vous dit ni oui ni non ;
Car quoique Quinault ait fait faire
Des loix d'Amour maintes leçons
Aux Dieux, aux Nymphes de riviére,
Ils ſont muets, pour l'ordinaire,
Comme le reſte des poiſſons.

Depuis même que l'Académie des Sciences a fait faire l'anatomie d'un Evêque marin, & d'un Triton, que l'on avoit pêchés à Dieppe, on a découvert que ni l'un ni l'autre n'avoit d'organes pour parler. Cela corrigera nos Poëtes anciens, & ſur tout Ovide, & nos faiſeurs d'Opéra, qui font jaſer Alphée, & les autres Fleuves, comme des Perroquets.

Dans la grande prairie vous trouvâtes des danſes de Nymphes, & de Driades, non pas en juppe, comme on les voit négligées, danſer au ſilence des bois; mais parées pour vous recevoir comme quand elles vont aux fêtes des Dieux.

Dans un lointain, on découvrit une troupe de Faunes, de Sylvains, de Chévre-

Chévrepieds, & de Satyres. Ils mouroient d'envie d'être de la partie. Mais, par reſpect pour vous, je leur avois fait défendre d'aprocher. Monſieur le Comte de Fieſque, pour vous faire honneur, & peut être pour s'en faire un peu auſſi; s'étoit mis à la tête de cette illuſtre compagnie, & vouloit à toute force vous donner un petit Divertiſſement, avec quelques Entrées de Ballet, dont Pan avoit fait les pas, & lui la Muſique: je lui fis ſigne de s'éloigner bruſquement avec ſes Capripedes; mais comme vous ſçavez, ma chére Sœur, qu'il eſt bien plus le maître que moi à Saint-Maur; malgré toutes mes défenſes, il s'aprocha tout en colére, & après avoir murmuré quelques mots inarticulés, que je n'entendis pas, il finit par me dire qu'il ne falloit point tant faire les réſervés, & que nous paſſions notre vie avec des gens, que nous eſtimions fort, qui n'étoient pas autres que ces honnêtes gens qu'il vouloit vous préſenter: oui, me dit il, en jurant, Monſieur, oui, Monſieur:

Il eſt mainte tête chenuë,
Maint porteur de barbe pointuë,

Dont

Dont le ſoulier de maroquin
Nous cache une patte peluë,
Et le pied fourché d'un bouquin.

A céla je n'eus rien à répondre; & il fallut bien ſouffrir que mon factotum,

Puiſqu'il en avoit tant d'envie,
Vint danſer avec ſon folet,
Et ſa burleſque compagnie,
Une figure de Ballet.

Il auroit auſſi chanté, s'il avoit eu encore cette belle voix, dont il charmoit autrefois tout le monde; mais par malheur elle a quitté ce beau gozier fluté, depuis que le vin de Champagne s'en eſt emparé.

Ce bon Seigneur, que la ſoif pique
Dès le matin juſques au ſoir,
De l'organe de ſa muſique
N'a plus rien fait qu'un entonnoir.

Il n'y avoit plus de là qu'à monter au Château, pour s'en aller ſouper; mais dès que l'on fut au haut de la terraſſe, on aperçut de loin une groſſe troupe qui avoit de l'air d'une Cour: la bizarerie & la magnificence des habits nous arrêtérent d'abord.

On

On prit pour une maſcarade,
Ou quelque choſe d'enchanté,
Un certain air de majeſté,
Qui régnoit en cette brigade;
Les Dames portoient vertugade,
Les Chevaliers colet monté,
Pourpoins de ſatin à taillade,
Et longues dagues au côté.

En aprochant, je fus tout étonné de voir que cette Compagnie conſervoit toujours ce même air de gravité, & ne ſe mettoit guére en peine de vous céder le haut du pavé, ni de vous faire la moindre cérémonie; cela redoubla ma curioſité; & comme je ſoupçonnois toujours ce ſpectacle là d'être un trait d'imagination poëtique, ou d'enchantement: je détachai l'Abbé de Chaulieu, expert en pareilles matiéres, pour découvrir ce que tout cela pouvoit être. Je fus encore bien plus étonné de voir que, dès qu'il aprocha, trois ou quatre des plus aparens de la troupe, & qui paroiſſoient les plus gaillards, vinrent lui ſauter au col, en lui diſant: Eh bon jour, Frere: nous ſommes ravis de vous voir ici! Quelles nouvelles au Parnaſſe? qu'y fait-on? qu'y dit on? Un cinquiéme plus enjoué, & plus goguenard encore

que

que les autres, le joignit, & je l'entendis qu'il lui disoit, en l'abordant avec mille graces :

Depuis le jour qu'Amour trouva
Celle qui me fut tant amére,
Et que sa mépriſé prouva
Qu'avoit plus d'apas que sa mere,
Jurer vous puis que mon cœur n'a
Rien trouvé, qui puisse lui plaire
Que la Princesse que voilà.

L'Abbé de Chaulieu reconnut d'abord son ami Marot, au stile de cette Epigrame fameuse. En effet, c'étoit Catherine de Médicis, qui se promenoit au pied de son Château, avec la plûpart des Poëtes de la Cour de François I. & de Henri II. Elle avoit les deux Marots pere & fils, Saint Gelais, du Bellay, Ronsard, & quelques autres. Comme cette Princesse, une des plus spirituelles du monde, sçait le goût que vous avez pour les Vers, elle vous avoit fait la galanterie d'amener tous ses Poëtes pour vous divertir. Comme vous & moi avions amené les nôtres, on alloit entrer en conversation, qui aparemment, avec une pareille Compagnie, eût été fort vive ; nous allions voir pleuvoir parmi

parmi tous ces Nourriſſons d'Apollon, les Virelais, Chants roïaux, Balades, Epigrames, & Madrigaux; mais, par malheur, il fit un éclair : un Chanoine de Saint-Maur qui ſe trouva là eut peur, il fit un grand ſigne de Croix, & tout diſparut.

Il n'y eut donc plus qu'à entrer dans le Sallon, où l'on trouva deux grandes tables magnifiquement ſervies ; ſi les Muſes aimoient autant le vin de Champagne, que le Poëte qui vous écrit ceci, vous auriez une belle deſcription du repas, & de toutes les ſortes de vins qui y étoient, mais ces vieilles précieuſes ne boivent que de l'eau.

Quant à cet amas de ſornettes,
Je ne ſçai ce qu'il deviendra;
Je ſçai bien que ſi vous en faites
L'uſage qu'il méritera,
Par votre main ard il fera,
Et feront les choſes parfaites,
Car ma Sœur à Saint-Maur viendra.

PREMIERE

PREMIERE REPONSE DE M. MALEZIEUX,

AU NOM DE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

L'Admirable Lettre que vous m'avez envoyée, mon cher Frere ! je voudrois bien avoir aſſez d'eſprit pour y répondre, mais il s'en faut beaucoup ; qui pis eſt, les ſecours que je pourrois eſperer d'ailleurs, me manquent abſolument.

Non, je n'oſerois me promettre
De ripoſter à votre Lettre ;
Car depuis qu'un Banqueroutier
A fait un tour de ſon métier,
Le Curé toujours en furie,
Gronderoit la Vierge Marie :
Parlez lui de faire des Vers,
Le malheureux à peine écoute ;
Il vous regarde de travers,
Et répond, quelle Banqueroute !
Quant à l'Abbé Rinocerot,
Dont la Muſe agréable, & folle,
Raille,

Raille, plaiſante, batifolle,
Et quand il lui plaît, nous conſole
De la mort de Clément Marot;
En vain oſerois-je prétendre
A quelques Vers de ſa façon;
Nos Nimphes ont paru devant le fier garçon,
Le Satire eſt au bois, & ne veut rien entendre.

Cependant, à force de perſécution, j'ai obtenu de l'Abbé Pégaſe une demie heure du travail, j'ai pris mon tems pour cela, que les Naïades, Driades, Orcades, & Amadriades étoient à la chaſſe, & voici ce qu'il a produit; je me perſuade que vous ne ſerez guére content de ceci, mais l'Abbé Pégaſe, à qui j'avois ordonné de travailler ſur l'article de l'Obſervatoire, quinteux comme vous ſçavez qu'il eſt, honteux, ou plûtôt deſeſpéré de ne pouvoir rien faire qui aproche de ce que vous m'avez envoyé, ma répondu franc & net en parlant de vous,

Poëtiſer contre lui je ne veux,
Mais comme l'un des enfans ou neveux
De Poëſie, ayant vouloir d'aprendre,
Tout mon deſir, Madame, eſt de l'entendre.

SECONDE

SECONDE REPONSE DE MONSIEUR GENEST.

FRere très-cher, votre belle miſſive
N'aura de moi nuls beaux remercimens,
Je n'y répons que par les ſentimens
D'une tendreſſe affectueuſe & vive,
Qui paſſe de bien loin diſcours & complimens:
Si j'étois libre, ô mon aimable Frere,
Je partirois, & plûtôt fait que dit;
Vous me verriez, au lieu de mon écrit,
Fondre à Saint-Maur d'une courſe legére.
Ecoutez-moi, voici ce que je puis:
A Seaux, un ordre exprès m'enchaîne,
Une perſonne, en vertu ſouveraine,
A qui votre humeur même indocile, & hautaine,
Eſt ſoumiſe, mon Frere, autant que je le ſuis,
Une Héroïne, enfin, ſur toutes reſpectée,
Veut par une bonté, dont je me ſens flattée,
Dans un quadre nouveau voir mes traits exprimés;
Ces traits, je le ſçai bien, n'ont point d'autre mérite,
Sinon qu'elle les a formés;
Mais puis qu'un tendre amour pour moi la ſolicite
Ils deviendront par là plus dignes d'être aimés:

Cette grande Princeſſe, à notre cœur ſi chere,
Veut bien encore que j'eſpere
L'honneur précieux de la voir ;
Et vous concevez bien, mon Frere,
Avec quel plaiſir mon devoir
Se prépare à la recevoir.
Vous feriez comme moi tout ce que je vais faire,
Et ne ſeriez pas moins..... touché de cet eſpoir.
Cependant mon cœur ſe partage ;
Je me remets ces bois, ces eaux, & ce rivage,
Où naiſſent tant d'enchantemens,
De tant d'objets divers le brillant aſſemblage,
Ce ſtile qui défait Poëmes & Romans,
Qui tantôt de Virgile effaceroit l'ouvrage,
Celui même du Grec, dont Virgile eſt l'image,
Et qui tantôt auſſi prend ſi bien le langage
Du rimeur enjoüé, qui nous montra l'uſage
D'un noble & ſçavant badinage
Du bon maître Clément qui rené dans ce lieu,
N'a guére fut Voiture, à preſent eſt Chaulieu ;
Je vous le dis encor, oüi, mon cœur ſe partage,
Mon eſprit eſt ému par un double ſouci ;
Je voudrois être là, je vous deſire ici,
Et que ſans tarder davantage,
Votre Cour s'empreſsât auſſi
De vous ſuivre dans ce voïage,
Je laiſſe là tous ces vieux baladins,
Ou, ſi vous voulez, Paladins,
Et les collets montés, & les vertugadins,
L'antique majeſté, les figures galantes
De ces belles ombres errantes,
Qui ſe trouvent dans vos jardins ;
Qu'à ſon gré dans vos bois la Reine Florentine,
L'ingénieuſe Catherine,

Raſſemble

Raſſemble les eſprits de nos premiers Sçavans ;
Avec les morts pour moi rarement je badine,
Et je ne veux ici que vos Auteurs vivans ;
Amenez donc votre joïeuſe bande,
Vous même, vous ornant le front d'une guirlande
Et la Lyre à la main, tel que le Dieu des Vers,
Animez la brigade, & réglez les concerts :
Déja de nos valons les Echos retentiſſent,
Malézieux, & Geneſt déja vous aplaudiſſent ;
Grand Prince, vous ſçavez qu'à vos nobles écrits,
En mille occaſions ils ont cedé le prix,
Mille fois admirant le ſon de votre Lyre,
Ils en ont reconnu l'harmonieux Empire ;
Et vaincus ſans regret, puiſqu'ils le ſont par vous,
Je les ai toujours vus plus charmés que jaloux.
Pour vous, de tous les cœurs un pur zéle s'empare,
Prince, que n'avez-vous entendu l'autre nuit,
Avec quels cris, avec quel bruit,
Avec quels ſauts bruïants, quel affreux tintamare,
De Nymphes, de Silvains, un grand cercle conſtruit,
En votre honneur par vos leçons inſtruit,
Chanta Madame de la Mare ?
Que Fieſque vienne donc & ſes fourchus Folets,
A Seaux comme à Saint-Maur nous danſer des Balets,
Je conſens à les voir, puiſque votre preſence
Les contient dans la régle, & dans la bienſéance,
Parmi ces Dieux des bois, ſur tout n'oubliez pas
Celui vétu de noir, qui porte des rabats ;

Jamais dans tout mon Parc on n'en a vu de même,
Et de l'enviſager mon deſir eſt extrême;
De l'air enfin que vous le façonnez
Avec cet habit & ce nez,
Il faut donc que ce ſoit le Magiſter des Faunes;
Tels qu'ils ſoient en éfet, ou noirs, ou gris, ou jaunes,
Tous ces jolis Meſſieurs ſeront les biens venus,
Pourvu qu'ils ſoient ſages & retenus;
Si de leur conducteur la gorge ſi flutée,
A force d'entonner ſe trouve un peu gâtée,
Il doit, ſi j'en ſuis crue, eſſaïant maint tonneau,
Ne ſe rebuter point d'entonner de nouveau;
Si le mauvais effet vient du jus de Champagne,
J'ai dans ma grotte un vin de Chaſſeigne ou Chaſſagne,
Plus fort, plus cuit, plus velouté,
Qui peut racommoder l'organe démonté;
Enfin, mon Frere, enfin nos Zéphirs vous apellent.
De doux tranſports de joïe on voit bondir les eaux,
Et dès qu'on vous annonce aux Déitez de Seaux,
Leurs graces, leurs attraits, ſoudain ſe renouvellent.

REPONSE
AU NOM DE MADAME DE LASSAY,
QU'ON APELLOIT RUSON;
A M. LA DUCHESSE,

Qui l'avoit laiſſée à Paris pour lui mander des nouvelles dans le tems qu'à la Cour & à Paris les Femmes rabaiſſérent la hauteur énorme de leurs Coëffures, l'Hyver de 1701.

AH! ceſſez par vos Vers, adorable Princeſſe,
D'inſulter à l'ennui de la pauvre Ruſon;
Loin de vous, je n'ai plus ni rime, ni raiſon,
Sans vous j'invoque en vain les Nimphes du Permeſſe:
De vous dire un ſeul mot, je n'ai pas le pouvoir,
Je ſens tarir ma veine, & mes ſens ſe confondre,
Votre abſence en m'ôtant le plaiſir de vous voir,
M'ôte l'eſprit de vous répondre.

Quand j'aurois de l'eſprit, il n'eſt point d'avantures,

Qui vaillent vous entretenir ;
On dit que le bon ſens ici va revenir ;
Paris céde à la mode, & change ſes parures,
Ce Peuple imitateur, ce Singe de la Cour,
A commencé, depuis un jour,
D'humilier enfin l'orgueil de ſes Coëffures.

Mainte courte beauté, s'en plaint, gronde, tempête,
Et pour ſe ralonger, conſultant les deſtins,
Apprend d'eux qu'on retrouve, en hauſſant ſes patins,
La taille que l'on perd en abaiſſant ſa tête.

Voilà le changement extrême,
Qui met en mouvement nos Femmes de Paris ;
Pour la Coëffure des Maris,
Elle eſt toujours ici la même.

EPITRE

A MADAME LA MARQUISE DE LASSAY.

MOnſieur de la Farre m'aprit hier que la fortune vouloit m'engager à lui pardonner de m'avoir fait aller trois fois chez vous ſans vous y rencontrer ;

contrer, que pour cela elle faiſoit naître une occaſion de faire une choſe, qui pouvoit vous etre agréable; quelle que ſoit l'éloquence de votre Chancelier, il n'a pu m'expliquer de quoi il s'agiſſoit; cela ne me ſurprend point, malgré l'envie que j'ai eu long-tems d'avoir une charge dans votre maiſon, j'aurois refuſé l'emploi de votre Chancelier, de peur d'altérer quelque choſe au tour ſingulier de vos expreſſions, & à la fineſſe de vos penſées.

Vous voyez bien que je n'ai pas encore perdu l'habitude, ni l'envie de vous louer; quoiqu'il en ſoit, j'aurois été moi-même recevoir vos ordres, ſi la goutte ne m'avoit repris à l'autre pied; je ſuis réduit à vous ſuplier très humblement de me les donner. Envoyez-moi ſimplement le mémoire de ce que vous deſirez, n'y ajoutez ni recommandation, ni promeſſe de reconnoiſſance; le plaiſir de faire une choſe qui puiſſe vous plaire, eſt ſi ſenſible à mon cœur, qu'il porte avec lui ſa recommandation, & ma récompenſe; que vous dire de plus? rien, je croi; ſinon que voilà les ſentimens de reſpect & d'attache-

ment, que je conſerverai éternellement pour vous.

REPONSE
DE MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE, AU NOM DE MADAME DE LASSAY.

ONcques ne vis un ſi poli Goutteux,
Prêt à toute heure à galamment écrire ;
Mieux vous valez quand êtes ſouffreteux,
Très-bien vous ſied quelque peu de martyre.
Trop de ſanté, tant de ſoins vous attire,
Tant de deſirs à votre cœur inſpire,
Qu'en trop d'endroits vous faut porter vos vœux :
Mais à preſent qu'êtes giſant, beau ſire,
Oncques ne vis un ſi poli Goutteux.
Que la douleur ſur vous prend peu d'empire !
Vous n'en quittez l'air ſerain, ni la Lyre,
N'en querellez le Ciel trop rigoureux,
Ni n'en avez l'eſprit plus langoureux ;
Ains ne penſez qu'à flatter, & bien dire
Oncques ne vis un ſi poli Goutteux.

REPONSE

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
A MADAME
LA MARQUISE DE LASSAY.

POur recevoir Ecrits ſi gracieux,
Point ne me plains, quelque mal qu'il m'en coute,
Et je conſens de pardonner aux Dieux,
Quand à ce prix me donneront la Goutte.

Pour vous louer ſuffit la vérité;
A mon égard, uſez de flatterie,
C'eſt mal répondre à ma ſimplicité,
Que d'y mêler de la coquetterie.

Quand pour vous plaire encor je n'ai rien fait,
Vous me donnez ſi douce récompenſe;
Aurez en moi ſerviteur très-parfait,
Quand voudrez bien ainſi payer d'avance.

Je n'ai beſoin, pour affermir mon cœur,
De rapeller aucun dogme ſtoïque;
Vous avez l'art d'endormir ma douleur,
Au doux jargon de Muſe marotique.

Oncques ne fut ſi fortuné Goutteux !
Vous en ferez refrein de ma balade,
Quand le voudrez ; car fuſſai-je piteux,
De corps peu ſain, & d'eſprit langoureux,
Venez me voir, plus ne ſerai malade ;
Et dans mes maux content, & trop heureux,
Je chanterai, faiſant une gambade,
Oncques ne fut plus fortuné Goutteux.

EPITRE
A MADAME DE LASSAY,

LE 2. MAI 1702.

Qui m'avoit demandé des Vers de la part de Madame la Ducheſſe, pour la divertir pendant un rhume qu'elle avoit à Marli.

JE croi, en vérité, Madame, que vous vous mocquez de moi, quand vous me demandez des Vers, & une Chanſon pour divertir Madame la Ducheſſe, pendant ſon rhume à Marli, & depuis quand donc

Voit on les Graces enrhumées ?
Elles, à ce qu'Horace dit,

Avec

Avec Vénus accoutumées,
A danſer ſans bonnet de nuit,
Foulant d'un pied nû les prairies
De l'Iſle, où la Mere d'Amour
Sur ces rives toujours fleuries
Etablit ſa charmante Cour.

Jamais le pere des glaçons,
L'Hyver n'oſa porter ſa rage
Sur ce délicieux rivage,
Où l'éternel Printems fait toutes les ſaiſons;
Là jamais ni broüillard, ni brume
N'obſcurcit la clarté du jour,
Et jamais dans ce beau ſéjour
N'enfanta cathare, ni rhume.

Ne vous étonnez pas de tous les avantages dont jouit l'Iſle de Cythère; tous les lieux que les Divinités habitent ont de pareils agrémens; ſi Madame la Ducheſſe veut faire encore un voyage à la campagne auſſi long que le dernier qu'elle y a fait,

Vous verrez au pied de Saint-Maur,
(Et ceci n'eſt choſe frivole,)
La Marne, comme le Pactole
Couler deſſus un ſable d'or;
La roſe y ſera ſans épine,
Nos bois y ſeront toujours verds,
Et cette preſence divine
Préſervera nos fleurs de l'horreur des Hyvers.
Dans cet heureux coin de la terre;

Elle fera régner la joie, & le repos;
Et le délivrera des maux
Qui par fois nous y font la guerre
Vervins n'y diſputera plus;
Dans ſon ſçavoir plus orthodoxe
Il citera des faits connus,
Et quittera le Paradoxe.
Fieſque, loin des ſoins ſuperflus,
Fera quelque choſe d'utile,
Et moins altéré, plus tranquile,
Ne cognera plus de fétus.
Tous nos jours ſeront jours de fête,
Et n'auront que de belles nuits;
Laſſay chaſſera ſes ennuis,
Et ne frottera plus ſa tête;
Mais tranquile dans un boſquet,
Où ſa Bergére ira l'attendre,
Il oublira cet amour tendre
Qu'il eut pour les coups de mouſquet:
Pour moi, ſage comme Xaintraille,
Laiſſant la rime & l'impromtu,
Au lieu d'un gros ventre pointu,
J'aurai bien-tôt la belle taille,
Et l'eſprit de l'Abbé Teſtu.

Je croi qu'il eſt plus glorieux aux charmes de Madame la Ducheſſe, de faire ces grands changemens à Saint-Maur, que de faire naître les fleurs ſous ſes pas; louange que je laiſſe aux Poëtes de profeſſion à lui donner. Je vous prie, Madame, d'avoir la bonté de lire cet

cet endroit de ma Lettre à Monſeigneur le Duc, parce qu'il connoîtra, mieux que vous, l'importance de ces métarmorphoſes, connoiſſant mieux les perſonnes dont il s'agit. Voilà ce qu'Apollon m'a inſpiré de vous dire, avant que de me dicter la Chanſon que lui demande Madame la Ducheſſe, pour faire répondre, dans le Conte de Fée qu'elle fait, la Princeſſe Rozette à ſon Amant inviſible; le pauvre diable étoit enfermé dans une perle en poire qu'elle portoit à l'oreille, & ſe plaignoit que la preſence importune de ſon Gouverneur l'empêchoit de parler à la Princeſſe. Je vous avouërai ingénument que je ne ſçai point faire parler un Amant inviſible; je ſçai ſeulement,

Que ce ſeroit rare merveille,
Encor plus gentil ornement,
De pouvoir porter ſon Amant
En forme de pendant d'oreille.

Juſqu'à ce que cette belle invention, qui ſe découvrira peut-être, ſoit trouvée, voilà trois couplets de Chanſon pour celle qui l'avoit.

Un pauvre Amant inviſible,

Quoi

Quoiqu'aimé, n'a tout le jour
D'autre plaiſir plus ſenſible
Que de conter ſon amour ;
S'il ſe plaint que la contrainte
Lui ravit cette douceur,
Un cœur touché de ſa plainte
Comme lui ſent ce malheur.
L'amour, quand il eſt extrême,
Rend tout égal entre nous ;
Souffrir avec ce qu'on aime,
A quelque choſe de doux.

Ne me ferez vous point de réponſe à ceci, vous avez à Marli des Nourriſſons d'Apollon, & très bien nourris.

La Farre, au corps gent & dodu,
Maître libertin de la rime,
Sur qui Phébus a répandu
Le badinage, & le ſublime,
Je n'oſe nommer en ce lieu
Ce charmant, cet aimable Prince,
Dont la Muſe finement pince
Juſques aux ſerviteurs de Dieu.

Il ne me reſte ici, Madame, qu'à ſuplier Madame la Ducheſſe, quand elle voudra achever de raſſembler tous les plaiſirs à Saint-Maur, de vous amener avec elle ; vous, qui pouvez faire les délices de tout le genre humain, vous, dis je, dont tout le monde ſeroit charmé,

mé, ſeroit content, ſi vous vouliez bien l'être une fois de vous même ; car enfin,

Les Dieux vous donnent l'art de plaire
Et le pouvoir de charmer,
C'eſt avoir de quoi ſe ſatisfaire
Que d'avoir de quoi ſe faire aimer.

C'eſt quatre derniers Vers ſe chantent, c'eſt pour cela qu'ils ſont d'une meſure ſi inégale.

REPONSE
DE MONSIEUR LE DUC,
AU NOM DE MADAME
LA MARQUISE DE LASSAY.

La Marquiſe de Laſſay, à l'Abbé de Chaulieu.

EN arrivant à Saint-Maur, nous avons trouvé des choſes bien plus ſurprenantes, que celles que vous nous avez prophétiſées. Il n'y a plus ici de Parnaſſe pour vous, il eſt abſolument raſé, ſans la moindre aparence qu'il y ait

ait jamais eu de maiſon : perſonne ne nous a pu aprendre comment cela s'étoit fait ; mais enfin nous avons aperçu ces Vers attachés à un arbre comme un placard de Jubilé.

Nul force, nul art magique,
Ne peuvent en ces lieux rétablir le Château ;
Pour en élever un plus grand, plus magnifique,
Il faut qu'un Amphion nouveau,
Amphion portant dalmatique,
Sous ces arbres touffus enfle ſon chalumeau.
Par les charmes de ſa muſique
Mille invisibles mains employant le marteau,
Offriront à vos yeux un ſpectacle plus beau,
Que n'en a fait jamais le palais d'Angélique.

Nous avons rêvé long-tems pour ſçavoir qui pourroit être cet Amphion ; & nous commencions à croire que cela vous regardoit ; lorſqu'un coup de vent a fait tourner l'écriteau, & nous a montré ſur le revers ces mots, qui nous ont entiérement déconcertés.

L'Amphion, qui voudra tenter ce grand deſſein,
Doit avoir les forces d'Hercule ;
S'il n'imite en vertu le pere d'une mule,
Il pourra bien chanter en vain.

Le Comte de Fieſque ſeul ne fut point étonné

étonné de cet oracle, & excité par les charmes d'une troupe de Nimphes, qui en attendoient l'exécution, il crut que cette entrepriſe lui étoit réſervée ; & rempli de confiance, s'enfonça dans le boſquet voiſin.

Mais nous le vîmes, je vous jure,
Revenir ſanglant, & battu,
Sans avoir, dans cette avanture,
Pu cogner ſon pauvre fêtu.

Ce traitement nous fait deſeſperer du rétabliſſement du Château ; ſi les difficultés ne vous rebuttent point, venez vous eſſayer ; il ſe fera peut-être un miracle en votre faveur, plus grand que tous ceux que vous nous avez annoncés.

Ne ſouhaitez donc plus le ſens froid de Xaintraille,
Ni l'eſprit de l'Abbé Teſtu,
Gardez votre ventre pointu,
Sans porter envie à ſa taille ;
Pour les éforts qu'ici vous avez à tenter,
Leur force eſt ſeule à ſouhaiter.

LA PERFECTION D'AMOUR,

FABLE.

A S. A. S. M. LE DUC.

GRand Prince, mais plus aimable
Cent fois par vos qualités,
Qu'illuſtre, que reſpectable,
Par le ſang dont vous ſortez,
Je vous adreſſe une Fable,
Qui, ſous un tour agréable,
Cache des moralités
Importantes, néceſſaires,
Et découvre des miſtéres,
Qui ſeuls par leurs vérités
Répareront l'injuſtice
Des brocards que j'ai ſoufferts,
Dont l'envie, & la malice
Orne vos cauſtiques Vers.

Peu de tems après que Vénus fut ſortie de l'onde, & qu'elle eut établi ſa demeure dans Cythère, on découvrit deux grandes Iſles, qui n'étoient éloignées de là que de quelques milles.

La premiére, qui étoit au Midi, avoit

avoit tous les avantages qu'un païs peut recevoir des mains de la Nature, & des regards favorables du Soleil ; le climat en étoit doux, on y reſpiroit un air pur, des ruiſſeaux argentés couloient dans les vallons, les collines étoient couvertes de bois, & les plaines de fleurs, dont un Printems éternel conſervoit la fraîcheur.

Deucalion, & Pyrrha, après le déluge, touchés de la beauté de ce lieu, s'y arrêtérent ; ils y avoient jetté une ſi grande quantité de pierres par deſſus leurs têtes, qu'ils avoient extrémement peuplé cette Iſle délicieuſe.

Les habitans de cette belle contrée étoient encore voiſins de l'enfance du monde, ainſi ils conſervoient l'innocence du ſiécle d'or, & n'avoient pour toutes occupations, que le ſoin de leurs troupeaux : comme ils étoient tous formés le même jour, & de la même maniére, les Bergers & les Bergéres étoient de même âge, & de même condition : on n'y ſentoit point le poids de la ſupériorité, & on n'y connoiſſoit point l'orgueil de la grandeur ; tantôt les Bergers, aſſemblés dans une prairie, s'exerçoient

à

à la lute, à la courſe, tantôt avec les Bergéres ils formoient des danſes au ſon de quelques chalumeaux, ou de quelque muſette, que la pente naturelle qu'on a aux plaiſirs leur avoit déja fait inventer; voilà qu'elle a été la véritable ſource de la Muſique, dont les accords & les inſtrumens ſe ſont perfectionnés, à meſure que ces Bergers ſont devenus plus ſçavans. Après qu'ils s'étoient tous enſemble occupés de mille jeux champêtres, chaque Berger en particulier ſe ſéparant de la troupe, s'en alloit avec la Bergére qui plaiſoit le plus à ſes yeux, prendre le frais, ou dans un antre tapiſſé de mouſſe, ou ſous de grands arbres touffus nés avec l'univers; là, couchés nonchalament ſur un lit de gaſon, il lui parloit de ſes yeux, de la blancheur de ſes mains; combien, lui diſoit-il, ces fleurs dont je vous ai fait une guirlande, ſont-elles au deſſous des fleurs de votre têint; l'eau dont vous vous êtes lavée ce matin le viſage au bord de cette fontaine, vous a donné un éclat nouveau; que j'avois d'impatience de m'entretenir ſeul avec vous! toute aimable qu'eſt la troupe de nos Bergers & de nos Bergéres, elle

elle commençoit à m'importuner ; pourquoi avons-nous été ſi long-tems à la quitter, répondoit la Bergere ? que ne m'avez vous plûtôt propoſé de nous en écarter ? ne ſçavez vous pas que mes complaiſances pour tout ce qui peut vous plaire, ſont en moi des deſirs ? je ſuis reſtée occupée uniquement du plaiſir de voir que votre adreſſe ſurpaſſoit celle de tous les autres Bergers, que perſonne ne danſoit de ſi bonne grace, & ne chantoit ſi tendrement que vous, je n'ai pu m'empêcher de me dire à moi-même,

Que mon Berger me plaît ! mon ame en eſt ravie,
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, tout eſt plein d'agrément ;
Qu'avec plaiſir j'ai fait ſerment
De paſſer avec lui le reſte de ma vie !

Tel fut le commencement de la Poëſie que nous autres Poëtes nous attribuons injuſtement aux Dieux, & qui n'eſt dûe qu'à la délicateſſe de l'eſprit & du cœur. Lorſque chaque Berger avoit aſſez expliqué ſes ſentimens à ſa Bergére, (faveur dont ils étoient contens,

tens, juſqu'à ce que l'exemple leur eût apris qu'il en eſt d'autres, qu'ils pouvoient demander à leurs Bergéres;) ils retournoient joindre la compagnie, qui s'aſſembloit vers le penchant du jour, au bord d'un ruiſſeau : ils l'abordoient ſans ſcrupule, & ſans rougir : on ne connoiſſoit point alors les noms odieux de ſcandale, de tête à tête, ni de rendez-vous; on ne redoutoit point la ſévérité des peres, ni les criailleries des meres.

Dès que la troupe étoit raſſemblée, toutes les Bergéres ſe mettoient à filer, & tous les Bergers, aſſis à leurs pieds, faiſoient des Vers à la louange de leurs beautés. Cela s'apeloit filer l'amour parfait, façon de parler auſſi ancienne que le monde, & qui eſt parvenue juſqu'à nous. C'eſt en cet endroit même que ſont nés les Madrigaux, dont, autant que je l'ai pû aprendre dans les vieilles croniques de Cythère, voici le premier qui fut fait par un Berger, qui faiſoit le bel eſprit.

Je vous attends toujours avec impatience,
Du plaiſir de vous voir mes yeux ſont enchantés,
Un moment loin de vos beautés

Me

Me paroît une longue abſence ;
Je ſens de ſecrets mouvemens,
Tels que ſi dans mon cœur s'allumoit une flâme,
Comment vous expliquer le trouble de mon ame,
Je ne ſçai pas le nom des tranſports que je ſens.

Ainſi ces peuples fortunés vivoient tranquiles dans la confiance que donne l'innocence ; ils jouiſſoient du plaiſir de la ſimpathie, qui fait l'amour ſans en ſçavoir le nom ; en l'ignorant ils en ignoroient les peines ; ni les infidélités, ni les perfidies n'étoient connues ; & la premiére Elégie qui fut faite par une Bergére, fut pour déplorer le peu de ſoin que ſon Berger avoit eu d'un moineau qu'elle lui avoit donné à garder, & qu'il avoit laiſſé échaper.

La Religion des habitans de cette Iſle ſe bornoit à adorer une Divinité, qui depuis à été connue ſous le nom de Veſta. Elle avoit un Temple magnifique, où vingt Bergéres choiſies entretenoient un feu ſacré, auſſi pur que les mains qui le nourriſſoient d'une liqueur extraite de fleurs d'orange, & de mirthe. C'eſt de là que l'on a donné le nom de Veſtales à des Femmes prudes, & que ſont venues les Veſtales à Rome, dont

dont on puniſſoit les actions avec tant de ſévérité, parce qu'elles étoient inſtituées par des perſonnes qui ne connoiſſoient que les ſentimens & les paroles.

Voilà à peu-près les mœurs, & la façon de vivre des habitans de cette Iſle fortunée.

La ſeconde, qui étoit tirant vers le Nord, n'avoit pas reçu du Ciel de ſi douces influences, bien qu'elle eut abondamment tout ce qu'il falloit pour la vie des bois, & des riviéres. Elle étoit pleine de montagnes, & le climat en étoit plus dur; auſſi les Peuples qui l'habitoient tenoient ils beaucoup de la dureté, & de l'âpreté du Sol ſur lequel ils marchoient. La Nature dont la prudence prévient nos beſoins, leur avoit donné de la corne aux pieds, la moitié de leurs corps étoit chargée de longs poils, marque ſure de leur force; ils avoient les yeux vifs & pétillants, les oreilles pointues, le viſage fort rouge, le nez rabattu; & quoiqu'ils n'euſſent pas l'agrément ni la beauté de leurs voiſins, tout cela enſemble ne laiſſoit pas de leur former une phiſionomie vive,

vive, qui ne déplaiſoit point. Ils avoient un grand défaut : la Nature par la conformation de leur bouche, & de leur langue, leur avoit interdit l'uſage de la parole ; mais comme elle ſçait réparer les biens dont elle nous prive, elle avoit répandu une force ſur toutes les actions de la vie de ces Peuples, qui faiſoit qu'ils employoient au travail tout le tems, que le reſte des habitans de la terre employoient aux paroles.

Ces Peuples avoient des occupations & des plaiſirs conformes à leur robuſte tempérament ; ils paſſoient les jours à la chaſſe, à la pêche, à tirer de l'arc, & ſur tout ils étoient principalement occupés à défricher leurs montagnes, & à cultiver leurs terres ingrates, qui ne donnoient qu'à leurs peines, & à l'aſſiduité de leur travail, les preſens qu'elle faiſoit d'elle-même, & ſans culture, à leurs voiſins ; ces Peuples étoient principalement occupés du ſoin de leurs jardins. C'eſt à eux que nous devons les modéles, & la perfection, où nous voyons ceux de Verſailles, & des Thuilleries ; & même, je ne ſçai où j'ai lu, que ceux qui ont excellé dans cet

art ; les le Notre , les Boivinets deſcendent en droite ligne d'un de ces Capripedes, & s'il vous en ſouvient bien, Monſeigneur, feu Monſieur le Notre dans ſes yeux vifs, & ſon nez recourbé, & Monſieur Boivinet dans ſon viſage rubicond, & ſes cheveux crêpus, tenoient encore de Meſſieurs leurs grands peres.

Le penchant que ces Peuples ont à la ſuperſtition, fit que pour la garde de leurs vergers, & la protection de leurs jardins, ils voulurent avoir un Dieu; ils l'envoyérent chercher ſur les bords de l'Heleſpont à l'Iſle de Lampſaque, où il étoit déja adoré; leur groſſiéreté négligea de lui bâtir des Temples, ils ſe contentérent de le mettre au milieu de leurs jardins, de le couronner de fleurs, & de lui établir un culte. Ce Dieu par reconnoiſſance leur aprit depuis l'art de conſerver dans leur Iſle la quantité de Peuple que les pierres de Deucalion & de Pyrrha avoit mis dans l'autre Iſle qui leur étoit voiſine.

Vénus, qui depuis ſon établiſſement dans Cythère, ne cherchoit qu'à étendre ſon Empire, & perfectionner l'amour

mour dans le genre humain, visitoit dans son char toutes les Isles de l'Archipel; la beauté de l'Isle des Bergers l'attira; elle y descendit; avec quel plaisir ne vit-elle pas la tendresse des sentimens, & la galanterie que la seule Nature avoit inspirée à ces Peuples; mais autant leur délicatesse lui plut, autant leur simplicité lui fit de pitié; quoi, dit-elle, Cerès aura pû, par l'invention du bled, perfectionner la nourriture du genre humain, qui ne vivoit que de gland; Bacchus leur aura donné l'usage du vin, present aussi fatal & aussi dangereux qu'il est agréable, & je ne pourrai pas établir ici l'Amour, & perfectionner les charmes? invention plus delicieuse encore & cent fois plus nécessaire que tout ce que Cerès & Bacchus leur ont donné? Comme elle ne voulut pas faire sentir à ces pauvres gens l'ignorance des plaisirs où ils étoient, jusqu'à ce qu'elle y pût aporter le reméde, elle partit sans rien dire, & passa dans l'Isle des Satyres.

Elle eut besoin de toute la majesté de la Divinité, pour se mettre à l'abri des violences de ces Peuples grossiers;

mais comme un nuage la déroba d'abord à leurs yeux, elle ſe promena dans leurs jardins, dont elle admira la beauté; bien qu'elle fut auſſi ſcandaliſée de la groſſiéreté de ces Capripédes, qu'elle avoit eu de compaſſion de la ſimplicité des Bergers, & les Dieux ſçachant tourner tout à bien, la Déeſſe crut pouvoir tirer quelque choſe de parfait, de deux choſes très-imparfaites, qu'elle avoit vûes dans ſon voyage; la choſe étoit importante, elle fut bien aiſe de prendre là deſſus l'avis des trois Graces, & elle retourna dans ſon Iſle aſſembler ſon Conſeil; dès que l'état de l'affaire eut été expliqué par elle même, cela ne reçut pas la moindre difficulté, & la néceſſité de mettre au plûtôt dans ſa perfection une choſe auſſi utile au bien, & au plaiſir de l'univers que l'Amour, fit que dans l'inſtant on pria Mercure de préter ſon ſecours pour l'établiſſement d'un nouvel Art, où dans la ſuite il devoit avoir lui-même tant de part; il étoit venu trouver ce jour là Vénus, de la part de Jupiter & de Junon, pour lui emprunter ſon Ceſte; & on le pria d'aller faire paſſer deux

deux habitans ſeulement dans la derniére Iſle, où Vénus avoit été, dans l'Iſle des Bergers. En un inſtant Mercure partit, & arriva ; quoique les Chévrepieds ne parlent point, la grandeur de leurs oreilles fait qu'ils entendent finement ; dès que Mercure eut parlé, ils ne ſe firent pas tirer pour partir ; il les conduiſit dans l'Iſle des Bergers, & les y laiſſa.

C'étoit environ l'heure qu'on alloit commencer à filer l'Amour parfait ; d'abord que ces deux honnêtes Députés parurent, la nouveauté, & la biſarerie de leurs figures aſſembla autour d'eux tous les Bergers & toutes les Bergéres qui étoient là ; ces innocens commencérent, l'une à leur pincer les oreilles, l'autre à leur arracher la barbe, & toutes généralement à rire. A cela les Satyres répondirent par des careſſes un peu plus libres ; l'état de la pure innocence qui régnoit dans les deux partis, fit que les uns firent tout ce qui leur plut, & les autres les laiſſérent faire ſans le moindre ſcrupule ; les Bergers même voyoient avec ſatisfaction que ces nouveaux venus aprenoient à leurs

Bergéres des choſes qui paroiſſoient leur faire beaucoup de plaiſir, ils les careſſoient de leur côté, & c'étoit à qui leur aporteroit le plus de pain, de fromage & de fruits pour leur aider à continuer avec ſuccès leur miſſion ; les premiers jours, & les premiéres nuits ſe paſſérent ainſi ; ces deux nouveaux maîtres tenoient leurs écoles au bord d'un grand pré émaillé de fleurs, où une herbe courte formoit des lits plus voluptueux que le duvet & l'or des nôtres ; la curioſité & l'envie d'aprendre faiſoient venir les Bergers & les Bergéres des extrêmités de l'Iſle ; & certainement ces Profeſſeurs avoient plus d'écoliers que le pauvre Monſieur Dumenil, Profeſſeur en langue Normande.

Vénus avoit réglé le tems de cet aprentiſſage à un mois, & cela par une prévoyance que donne aux Dieux la connoiſſance de l'avenir ; car en effet au bout de ce tems là les Bergers qui d'abord avoient été charmés de ce qu'on avoit apris à leurs Bergéres, dont eux-mêmes commençoient à profiter, commencérent à s'apercevoir que leurs Bergéres ſe plairoient plus avec ces nouveaux

veaux venus qu'elles ne feroient avec eux ; ils s'en fâchérent, & ſe mirent à gronder. Voilà quelles ont été les premiéres jalouſies du monde, peſte fatale de l'amour, poiſon froid & lent, qui vient troubler la douceur de nos plaiſirs ! pour éviter donc ces deſordres naiſſants, Vénus renvoya chez eux ce couple de nouveaux Docteurs, & tout reſta paiſible dans l'Iſle avec la joïe & la ſurpriſe que donnent les nouvelles inventions.

Cette Déeſſe qui mouroit d'impatience de joüir du plaiſir de voir le ſuccès de ce qu'elle venoit de faire, pour mettre la derniére main à la perfection de l'Amour, obtint de Jupiter que, ſelon ce qu'elle ordonneroit dans les différentes occaſions, les inſtans fuſſent des heures, les jours fuſſent des momens, ou les momens fuſſent des jours, ou les jours des années, ou les années des jours, & c'eſt depuis ce tems-là que tout ce qui eſt ſujet à l'Empire de l'Amour, compte la durée du tems de cette façon-là ; je ne crois pas qu'on réforme ſi tôt ce Calendrier ; ce qui ne devoit donc arriver dans l'ordre naturel, qu'en

vingt ou trente années, ſe fit pour la ſatisfaction de Vénus en vingt ou trente jours. Elle revint au bout de ce tems dans l'Iſle fortunée avec les trois Graces, & elle la trouva toute peuplée d'habitans nouveaux; quel fut l'excès de ſa joie ! ils n'avoient plus la groſſiéreté des Satyres, ni la ſimplicité ridicule des Bergers; tout ce Peuple galant courut au-devant de la Divinité, à qui il devoit le jour; & le reſte des anciens habitans vint lui rendre grace de les avoir tiré de l'ignorance, & des erreurs où ils étoient. Alors elle parcourut l'Iſle toute entiére, & elle y trouva toutes les ſortes d'Amans, qui depuis ont obéï à ſon Empire. Le mélange qu'elle avoit ſi prudemment imaginé, avoit fait cette curieuſe diverſité; en effet, les Amans qui ſont venus directement des deux Satyres, & de quelque Bergére grande & robuſte, tiennent encore de la férocité de leurs peres; de là ſont venus le grand Hercule & ſa grande nuit, les Rois d'Ethiopie, les Saucours, les Clérambauts, & mille autres. Comme ils ont les défauts de leurs peres, ils en ont les vertus; ils parlent peu, & réparent

parent par leurs actions l'agrément du langage des autres ; il y en a même de ce genre là qui ne laiſſent pas d'avoir de l'eſprit ; & au lieu qu'avant eux on ne faiſoit que des Madrigaux, & des Elégies dans l'Iſle fortunée, un d'eux commença à y faire la premiere joüiſſance que voici ; ſur quoi Catule, Pétrone, Martial, & l'Abbé Teſtu en ont fait depuis.

Amour, qu'injuſtement j'ai blâmé ton Empire !
Des maux que j'ai ſoufferts ai-je dû m'offenſer,
Quand tu viens de récompenſer
D'un moment de plaiſir un ſiécle de martire ?
J'ai fléchi mon Iris après de longs ſoupirs ;
Ce cher objet de mes deſirs,
Cet inſenſible Iris, cet Iris ſi farouche,
Dans mille ardents baiſers vient de plonger mes feux,
Pour goûter à longs traits ce nectar amoureux,
Mon ame toute entiére a volé ſur ſa bouche.
J'ai ſavouré la fraîcheur
De ſes lévres demi cloſes,
Sa bouche avoit la couleur,
Son haleine avoit l'odeur
Et le doux parfum des roſes :
Je reſſentis alors une douce langueur
S'emparer de mes ſens, & couler dans mon cœur ;
D'amour & de plaiſir nos yeux étincelérent,
Mon cœur en treſſaillit, nos eſprits s'allumérent,
Et livrés l'un & l'autre à nos emportemens,

Nous cherchâmes le ſort des plus heureux
Amans.
Par ces raviſſemens nos forces ſuſpendues
Nous laiſſérent joüir de toute notre ardeur,
J'oubliois mon reſpect, mon Iris, ſa pudeur,
Et je me ſouviens ſeulement
Que dans ce bienheureux moment,
Nos corps entrelaſſés, nos ames confondues,
Ont goûté de concert les plaiſirs les plus doux,
Inconnus aux mortels moins amoureux que
nous.

Pour les Amans qui deſcendent des Bergéres & des Bergers, inſtruits ſeulement par les Satyres, c'eſt ce Peuple tendre & délicat, à qui la douceur du climat, dont il tire ſon origine, a donné une humeur douce, & un cœur ſenſible, ſource des paſſions qu'ils nourriſſent éternellement. C'eſt à eux que nous devons toutes les galanteries, la délicateſſe des ſentimens, enfin tout ce que des Bibliothéques de Romans & de Vers amoureux renferment de maximes; de-là ſont venus les Tibules, les Gallus, les Ovides, Honoré Durfé, Aſtrée, Céladon, les Dangeaux, les Quinauts, & ſur tout la Farre, qui ſans ſon apétit démeſuré, qui l'attache un peu trop au potage, eut été un Poëte plus tendre & plus délicat qu'eux tous.

Je

Je gage, Monſeigneur, que vous étes en peine, ne me trouvant point parmi ces honnêtes gens là, de ſçavoir d'où je deſcens & de qui je ſuis né. Aprenez une fois pour toutes, Monſeigneur; & le retenez bien, que je deſcens en droite ligne de cette aimable Bergére, dont la délicateſſe fit le premier Madrigal qu'ait vû l'univers. Ce fut elle qui reçut la premiére une des leçons, que donnérent pour la perfection d'Amour les deux Docteurs, qui vinrent l'enſeigner dans l'Iſle des Bergers, & qui parlà ſont devenus mes grands peres.

Vous ſçavez preſentement qui je ſuis; ainſi que V. A. S n'aille plus, s'il lui plaît, ni en Proſe, ni en Vers, m'accuſer d'un excès de délicateſſe, qui, ſi on vouloit vous en croire, iroit juſqu'à la foibleſſe, & peut-é re juſqu'a l'impuiſſancé; bien-loin de là aprenez, Monſeigneur, que

J'ai retenu de ma mere
Ce langage ſéducteur,
Qui fait le talent de plaire,
Et l'art de toucher un cœur;
A cela de mon grand-pere
J'ai ſçu joindre la vigueur,
Auſſi, pour une Maîtreſſe

Suis-je un Amant ſans défaut ;
Au cœur, beaucoup de tendreſſe ;
De la force, quand il faut.

REPONSE

FAITE A UN DINER CHEZ M. LE MARQUIS DE TORCY, A VERSAILLES ;

Du Parnaſſe, aux Ides d'Avril 1704.

DAns le tems que nous implorions le ſecours des neuf Muſes, pour répondre à votre Fable ;

Un Courier, monté ſur Pégaſe,
Vient d'arriver en ſelle raſe,
Et ſans uſer de périphraſe,
Il nous a dit avec emphaſe,
Qu'un nouvel accouchement
Eſt arrivé ſans Clément,
Qu'un accouchement nouveau
S'eſt paſſé ſans Moriceau ;
Que de Dame Mnemoſine
Vient d'éclore Zéphirine,

Comme

Comme on voit dans un jardin
La roſe éclore au matin.

Vous ſerez ſurpris, ſans doute, qu'une auſſi vieille mere ſe ſoit aviſée d'avoir un enfant après tant de ſiécles, & vous ſeriez encore plus étonné de ce qui vous attire une pareille Lettre, ſi l'on ne vous diſoit que c'eſt Bacchus, pere de la joie & de la liberté, qui l'a dictée du fond d'une bouteille de Tocaye : Si vous en voulez ſçavoir davantage, vous implorerez les faveurs de cette dixiéme Muſe, comme vous poſſédez déja celles des neuf autres.

Veux tu ſur ſes Autels préſenter des guirlandes ?
On l'inſtruira du jour, prépare tes offrandes.

REPONSE

A LA LETTRE ECRITE DU PARNASSE, *AUX IDES D'AVRIL.*

Dieux ! qu'une dixiéme Muſe,
Qui ſort du fond d'un tonneau,

Fait

Fait bien mieux à mon cerveau
Raiſonner ſa cornemuſe,
Que tout le chétif troupeau,
Qui ſur l'Hélicon s'amuſe
A ne boire que de l'eau!
Que ma Muſe libertine,
Avec elle bien d'accord,
Va, dans ſa fureur divine,
Semer de perles & d'or,
Chanter Bacchus & Cyprine,
Et ſi haut prendre l'eſſor,
Qu'on verra plus de merveilles,
Entre nous deux en un ſoir,
Sortir du fond des bouteilles,
Qu'Homére n'en a fait voir!
Qu'on marque un jour pour ſa fête,
Par Saint Jean je m'y rendrai,
Le chapeau de fleurs en tête,
Ris & Jeux y conduirai;
Portant bouquet & guirlande,
Et pour ce jour ſolemnel
Je mettrai ſur ſon Autel
Une belle & groſſe offrande.

EPITRE

EPITRE

A MONSIEUR LE MARQUIS D'ANGEAU,

ETANT DANS SON GOUVERNEMENT DE TOURAINE,

Ecrite à Saint Maur le 6 Octobre 1702.

GOuverneur de ces beaux climats,
Que du Ciel la douce influence;
Loin des Hyvers & des frimats,
A fait le jardin de la France;
Vous agiſſez très ſagement
De ſouhaiter que l'enjouement
De notre Muſe vous réveille;
Car nous croïons très-aiſément
Qu'aſſez ſouvent ſous une treille,
Dans un doux aſſoupiſſement,
En Touraine Apollon ſommeille.
Ce Dieu ſobre, qui ne peut pas
S'échaper ſeulement à boire
Deux doigts de vin à ſon repas,
Peut fort bien, au bord de la Loire,
S'enyvrer de vos bons muſcats:

Puiſque

Puiſque de cette belle eau claire,
Que Frere Lubin ſçavoit faire
Très-prudemment boire à ſon chien,
Le blond Phébus à taſſe pleine
Se coëffe au bord de l'Hypocrêne
Auſſi rondement, auſſi bien
Que fait le bon homme Silène,
Du jus du Pere Bromien;
Et c'eſt de cette docte yvreſſe
Que naiſſent ſi facilement
Tous ces Vers, où ſi galamment
Tantôt tu chantois la tendreſſe,
Tantôt les peines d'un Amant,
Toujours avec tant d'agrément,
Que jadis pour toi dans la Gréce
Laïs eût quitté bruſquement
Anacréon dans ſa jeuneſſe.
Quant à la Muſe de Saint Maur,
Que moins de douceur accompagne,
Il lui faut du vin de Champagne,
Pour lui faire prendre l'eſſor.
Auſſi, quoique ſage, & pucelle,
Mais plus libertine que celle
De Saint-Amant, & de Faret,
Dans ſon aimable négligence
Elle ſe ſent de la licence
De la table & du cabaret;
Ce qui fait que la jouiſſance
Dans les Vers de ſes Nourriſſons,
Quelquefois marque la cadence
De leurs amoureuſes chanſons.
Souviens-toi qu'Auguſte venoit
Avec Mécénas chez Horace,
Et du monde qu'il gouvernoit,

Quittoit

Quittoit le ſoin pour le Parnaſſe ;
Parmi les verres & les pots
On vit ce Maître de la terre
S'échaper en joïeux propos,
Et quelquefois par de bons mots
Pincer, dans une douce guerre,
Les ridicules & les ſots.
Que ſerviroit de vous apprendre
Que le preux Melac vient de rendre,
Plûtôt accablé, qu'abattu,
Landau, qui n'étoit plus que l'ombre
De ce Fort ſi bien revêtu ?
Mais vous ſçavez bien que le nombre
Triomphe enfin de la vertu.

Sçachez plûtôt que dans ce lieu
La Femme d'un Héros, & la Fille d'un Dieu,
Avec ſa Cour eſt arrivée ;
On croit que c'eſt Vénus de Graces entourée !
Qui tranſporte en ce beau ſéjour
Tous les charmes dont eſt parée
L'Iſle où l'on adore l'Amour.
Auſſi ſon aimable préſence
Chaſſe déja les Aquilons,
Qui nous marquoient la décadence
De nos fruits, & de nos melons;
Et l'on voit venir ſur les aîles
De Flore, & des jeunes Zéphirs,
Couronné de roſes nouvelles,
Ce beau Printems, & les Plaiſirs.

Avouez, Marquis, que ſans peine,
Pour voir cette charmante Cour,
Vous quitteriez votre ſéjour,
Et tous les muſcats de Touraine.

EPITRE

A M. DE MALEZIEUX,

SUR LA FESTE QU'IL DONNA

A MONSIEUR

ET MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE.

A Chaſtenay, au mois de Juin 1703.

Lorſqu'on ne s'attendoit à rien, il parut tout d'un coup ſous la figure d'un Opérateur Chinois qui avoit toutes ſortes d'eſſences admirables : les unes en ſe frotant les doigts, faiſoient jouer de toutes ſortes d'Inſtrumens ; les autres en ſe frotant les pieds, faiſoient danſer ; cela fit naître tout à coup une Muſique, & des Entrées de Ballet très ingénieuſes. Le ſujet de la Piéce fut la Fable de Philémon & de Baucis, dont l'Allégorie étoit très juſte : la Fête n'étant faite que

que pour marquer à Monſieur le Duc & à Madame la Ducheſſe du Maine la reconnoiſſance éternelle que Monſieur de Malézieux & ſa poſtérité conſerveront de leur libéralité, qui lui a donné la Seigneurie de Chaſtenay, où il a bâti une maiſon qui paroît être ſortie des cabanes qui y étoient, comme le Temple de Jupiter étoit ſorti de la chaumiére qu'habitoient Baucis & Philémon. Tout cela fut ſuivi d'un ſouper admirable, & d'un beau Feu d'artifice.

VOus nous donnâtes hier au ſoir, Monſieur l'Opérateur, un plat de votre métier, qui nous divertit trop pour que chacun de vos Auditeurs ne ſoit pas obligé de vous en donner un du ſien, ſur tout les Poëtes, autre eſpéce de Charlatans, qui ſçavent auſſi-bien que vous débiter leur Baume : ce que le Public trouve de commode avec des Charlatans comme nous, c'eſt qu'il ne lui en coûte rien que le tems qu'il perd à nous écouter. En attendant que mes Confreres vous ſervent un plat de leur métier, en voici un du mien, qui ſuis avec

reſ p

reſpect de vos opérations, le très-humble & très obéiſſant Serviteur.

Quel eſt cet homme admirable,
Cet Opérateur charmant,
Qui d'un ſpectacle agréable
Fait naître l'enchantement ?

Des plaiſirs d'une Bergére
Il ſçait amuſer les Dieux,
A tant de talens de plaire,
Je reconnois Malézieux.

Parmi la magnificence
D'une fête de la Cour,
Tout reſpire l'innocence
Du plus champêtre ſéjour.

Ici la reconnoiſſance
Répond toujours aux bienfaits,
Et les ſiécles, ni l'abſence,
Ne l'effaceront jamais.

Du Maine ſi reſpectable,
Digne Fille de cent Rois,
Se borne à paroître aimable,
Dès qu'elle eſt parmi nos bois.

Dans cette belle contrée
Tout Berger eſt Céladon,
Chaque Bergére eſt Aſtrée,
Et tout ruiſſeau le Lignon.

Nos

Nos beautés, pour toutes armes,
N'ont que le pouvoir des yeux ;
L'art n'ajoute rien aux charmes
Qu'elles ont reçus des Cieux.

Leurs miroirs ſont nos fontaines,
Ainſi que des autres fleurs ;
Les Zéphyrs par leurs haleines
De leur teint font les couleurs.

EPITRE

DE MONSIEUR MALEZIEUX,

A MONSIEUR L'ABBE' DE CHAULIEU.

De Seaux, le 19. Juillet 1706.

VOus êtes averti, Monſieur, que Samedi prochain en huit, c'eſt à-dire, le dernier de ce mois, S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine ſe rendra dans le Palais de Chaſtenay ; que ſur les ſix heures du ſoir, il y aura une petite Comédie ou Ballet ; que la Princeſſe

ſe deſire très fort avoir un Spectateur tel que vous ; que vous ferez une œuvre très méritoire de vous y tranſporter, & que je ne ſçai guére d'excuſe raiſonnable que la mort ; car je vous déclare, Monſieur, de la part de S. A. S. qu'il n'y a ni Podagre, ni Chiragre qui puiſſe vous diſculper. Prenez, s'il vous plaît, vos meſures là-deſſus ; & ſoyez très-perſuadé que le Châtelain de ce merveilleux Château ſe fait un très-grand plaiſir & un plus grand honneur de vous y recevoir, & qu'il eſt envers & contre tous, Monſieur, &c.

REPONSE

REPONSE

DE M. L. DE CHAULIEU,

A MONSIEUR

DE MALEZIEUX.

SEigneur Châtelain, la maniére
Dont invitez ſi galamment
Au tournois, combats de barriére,
Que prépare votre enjouement
A Vénus, qui chez vóus doit tenir Cour pléniére,
Mérite humble remercimment.
Si je jouis de la lumiére,
Je n'y manquerai nullement ;
Qui ne ſuivroit aveuglément
Les ordres d'une Princeſſe,
Qui ſçait ſi gracieuſement
Joindre au pouvoir d'une Déeſſe
Tout ce qu'une mortelle eut jamais d'agrément ?
Mais quand bien même la Parque
M'auroit, d'un coup de ciſeau,
Fait paſſer le noir ruiſſeau,
Où Caron méne ſa barque ;
Seigneur, n'en ſoïez étonné,
Vous me verriez encor venir à Châtenay ;
Car Pluton, quoiqu'inflexible,

Si

Si Du Maine daignoit ſeulement m'apeller,
Bien-tôt devenu ſenſible,
Avec un compliment me laiſſeroit aller;
Et mieux que ne fit Orphée
Pour Euridice autrefois,
Le doux charme de ſa voix
Me conduiroit à Seaux tout droit de l'Elizée.
Ainſi quoi qu'ordonne le ſort,
Au Châtel enchanté, vers ſix heures je vole,
Et vous m'aurez vif, ou mort,
Pour Spectateur bénévole.

A M. ROUSSEAU,

SUR LA DIRECTION

QUE LUI AVOIT DONNE'E

MONSIEUR CHAMILLART.

A Fontainebleau, au mois de Septembre 1707.

QU'avec plaiſir du Parnaſſe
Je te vois deſcendre au Bureau!
Dans un an, qu'il ſera beau
Voir le Nourriſſon d'Horace
Dreſſer état, bordereau!
Et tirer de place en place!

La

La fortune, en ſes changemens,
Semble à ſes aveuglemens
Mêler quelque connoiſſance ;
Car mon amitié dès long-tems
Ne voit qu'avec impatience,
Qu'il ne manque à tes agrémens,
Rouſſeau, qu'un peu plus d'abondance ;
Mais il eſt honteux à la France
Que ton eſprit & tes talens
Ne la doivent qu'à la Finance.
Jouis, quoi qu'il en ſoit, de ta félicité ;
Mais, ſur tout que la ſoif d'augmenter ta chevance
Ne te dérobe pas à ton oiſiveté ;
Et ſouviens toi que la richeſſe
Que donne l'aſſiduité,
Ne vaut pas la ſainte pareſſe
Qu'un ſage libertin profeſſe,
Avec joïeuſe pauvreté.
Ainſi, ſans changer de maxime,
Suis exactement le régime
Où la Farre & moi t'avons mis ;
Fais lever matin tes Commis ;
Pour toi, paſſe les nuits à table
Entre Bacchus & tes amis :
Sans quitter ce train, que tu pris,
Moins utile que délectable,
Tu verras pourtant de Loüis
Une quantité raiſonnable
Faire d'un Poëte agréable
Un Bourvalais à juſte prix :
Dans cette douce eſpérance,
Qu'en conçoit déja mon cœur,
Adieu, Monſieur le Directeur,

Non Directeur de conſcience,
Dont je ſuis bien moins Serviteur,
Que d'un Directeur de Finance.

EPITRE

DE MESSIEURS LA FARRE, L. COURTIN, ET ROUSSEAU,

A M. L. DE CHAULIEU,

E'TANT A FONTENAY.

De Neuilly, le dix neuf Juillet 1707.

DU bord paiſible où la Seine
Laſſe du bruit de Paris,
Ses ondes lentes promène
Dans des Prés verds & fleuris,
De ces lieux, que tu chéris,
Que de la docte neuvaine
Fréquentent les favoris,
Et qui des fruits de ta veine
Reçoivent un nouveau prix
Cher Abbé, je t'avertis

Que

Que les figues par douzaine,
Les melons les plus exquis
Vont rafraîchir ma bedaine;
Et qu'ainſi le tems préfix,
Auquel doit finir la peine
Où ton abſence m'a mis,
Etant expiré du dix,
Je compte que la ſemaine
Mettra fin à mes ennuis.
C'en eſt aſſez d'une haleine;
Courtin prend la plume, & puis
Rouſſeau fermera la ſcène.

Entre deux fameux Poëtes,
Tels que la Farre & Rouſſeau,
Faut-il mêler les ſornettes
Qui partent de mon cerveau?
Et qu'au nombre des cadettes,
Ma Muſe, encor au berceau,
S'oſe mettre de niveau
Pour vous chanter vos goguettes?
Ma foi, vive les Sonins!
A la ville, à la campagne,
Où les plaiſirs, les bons vins,
Le Mourachez, le Champagne,
Tour à tour dans leurs feſtins,
Cher Abbé, les accompagne!
Et même ces Dieux badins,
Dont tu connois bien la mere,
Et que juſqu'en ces confins
Bouillon méne de Cythère;
N'eſt-ce pas t'en dire aſſez?
Que ſi tu veux davantage
De ces Vers entrelaſſés,
Rouſſeau va finir l'ouvrage.

ODE.

O D E.

TAnt qu'a duré l'influence
D'un Aſtre propice & doux,
Malgré moi de ton abſence
J'ai ſuporté les dégoûts.

Je diſois : Je lui pardonne
De préférer les beautés
De Pales & de Pomone
Au tumulte des cités.

Ainſi l'Amant de Glicére,
Epris d'un repos obſcur,
Cherchoit l'ombre ſolitaire
Des rivages de Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos Plaines
Le Chien brûlant de Procris,
De Flore, aux douces haléines,
Deſſéche les dons chéris:

Veux tu d'un Aſtre perfide
Riſquer les âpres chaleurs,
Et dans ton jardin aride,
Sécher ainſi que tes fleurs.

Croi-moi, ſuis plûtôt l'exemple
De tes amis caſaniers,
Et reviens goûter au Temple
L'ombre de tes Maronniers.

Là nous trouverons ſans peine
Avec toi, le verre en main,
L'homme après qui Diogène
Courut ſi long tems en vain;

Et dans la douce allegreſſe,
Dont tu ſçais nous abreuver,
Nous puiſerons la ſageſſe,
Qu'il chercha, ſans la trouver.

EPITRE

DE M. L. DE CHAULIEU, A MONSIEUR SONING.

De Fontenay, le vingt Juillet 1707.

AVez vous oublié que vous m'avez promis à ſouper le ſoir que j'arriverois; ſi vous l'avez oublié, pour moi je n'en ai pas fait de même: *Meſſer Gaſter*, en langage de bons Pantagruéliſtes, ou ſi mieux aimez, en celui de Rome, *Ingenui largitor venter*, ne me laiſſe pas ſortir de la mémoire choſe ſi agréable. Je ſerai donc Dimanche au ſoir, vingt-quatriéme de ce mois, à Neuilly, ſi vous y êtes; à Paris, ſi vous y ſoupez. Je ne vous dis rien de la Compagnie; mais, ſi vous voulez m'en croire ſur l'ordre de ce repas,

Cette Lettre fut écrite en même tems que la précédente: on le verra bien par les dates.

La

La Farre y conduira, ſous le nom de Comus,
La bonne chére & l'allegreſſe;
La divine Bouillon, ſous celui de Vénus,
L'eſprit, les enjoumens, & ce que la Déeſſe
Qui fait aimer, traîne ſans ceſſe
Après elle de jeux, de ris, & d'agrémens.
Si tu veux à nos paſſe tems
Donner l'air de fête complette,
Rouſſeau les Muſes menera,
Notre Abbé les cajolera;
Très bien ſçavez que la fleurette
Volontiers il débitera;
Car notre Ami très-cher aura
Toujours vol pour la Migeorée;
Colet très-bien tiré, perruque bien poudrée,
Et toujours il coquettera;
De Bacchus joïeux Coriphée,
Renier aux vins préſidera;
Et ce digne éléve d'Orphée *
Avec les Graces chantera;
Alors grand' merveille ſera
De voir fluter vin de Champagne;
Déja de cent chanſons tout Neuilly retentit
Par moi Rouillé de ma Campagne,
Je n'aporterai rien qu'un fort grand apétit.

* *Renier avoit été élevé par feu Lully : il chantoit & s'accompagnoit du Luth avec tout le goût poſſible : il joignoit à ces talens tous ceux d'un convive aimable. Il mourut en* 1725. *chez feu Monſieur de Vendôme, Grand-Prieur de France, qui lui donnoit un logement, ſa table, un Caroſſe entretenu, & mille francs de penſion.*

A M. FERRAND.

Pour un Vaticinateur,
Que plus d'une Muſe inſpire,
Et que tient ſous ſon Empire
Phébus le divinateur,
Aſſez peu de connoiſſance
Des choſes de l'avenir,
Me paroît dans l'ignorance
Où je vois votre prudence
Du tems qui fera finir
Vos ſouhaits & mon abſence:
Pourquoi donc tant conſulter
Cabaliſtes, Maſſorettes,
Et ces diſeurs de ſornettes
Qu'un démon vient tranſporter?
Eh quoi! nous autres Poëtes,
Parmi nos illuſions,
Valons-nous pas des Prophêtes
Dans leurs ſaintes viſions?
Que ſi, pour l'air de miracle,
Vous voulez un autre Oracle,
Rablais vous y conduira,
Sans vous donner la torture;
Et Frere Jean vous dira,
„ Conſultez ſur l'avanture
„ De gens de cette nature,
„ La Sibille de Panzouſt:

Mais

Mais Dieux ! où vais je me mettre ?
Phébus même forge-métre
N'oſeroit pas ſe promettre
De trouver de rime en ouſt.

Ainſi briſons-là. Cependant je n'ai pas oublié que je me ſuis obligé de vous aprendre la réponſe de l'Oracle de la Sibille de Panzouſt : la voilà telle qu'elle l'a renduë :

Lorſqu'on mangera melons,
Que figues ſeront venuës,
Verrez Neuſtriens gloutons,
Au milieu de vos repuës
Soudainement aparoir,
Et débarquer dans Lutece
Cil que la ſainte pareſſe
Retenoit dans ſon manoir.

Vous ſçavez à préſent que répondre à ceux qui vous demanderont quand je reviendrai.

Vous voulez bien que j'embraſſe
Les La Farre, les Courtins,
Et qu'autant ici j'en faſſe
A tous Meſſieurs les Sonins.

Ils ſont trop aimables, pour ne les pas mettre au pluriel ; & ce n'eſt pas aſſez qu'il n'y en ait qu'un de chaque eſpece.

AU MESME.

POint n'avez l'art de parler ſans rien dire ;
Commun pourtant eſt cet art ennuïeux ;
Mais ſur un rien, d'un tour ingénieux,
Avez celui de badiner & rire,
Et ſur ce rien, ce que j'aime encor mieux,
A vos Amis ſi galamment écrire,
Que j'ai priſé votre Ecrit autant qu'or ;
Car bien ſçavons qu'*in tenui labor*,
Ce rien qu'avez eſt ce rien précieux,
Ce rien brillant, que vint jadis Mercure,
Entre deux vins dépêché par les Dieux,
Comme la pomme aporter à Voiture,
Dont hérita ſon ami Sarrazin,
Et qu'avons vu prendre forme nouvelle,
Avec un tour agréable & badin,
Dans le Voyage & l'eſprit de Chapelle ;
Ce rien, que n'eut l'Auteur de la Pucelle.
Mieux & plûtôt vous aurois répondu ;
Mais je n'ai plus cet Ami tant aimable,
Dont m'eût été la Muſe ſecourable,
Depuis deux jours, hélas ! je l'ai perdu
Du non chaloir ce Héros adorable.
Mais à propos me ſouvient d'un Proverbe
Très ſagement dit, que trop gratter cuit,
[illegible]rop parler & trop écrire nuit ;
Que [illegible]onc là le nom, pronom, l'adverbe ;
Laiſſons [illegible] ; bon ſoir & bonne nuit.
C'en eſt aſſe[illegible].

Je

Je vous demande pardon, Monſieur, du petit grain de ſel qui m'a échapé; je ne ſçais que des gens charitables comme vous envers leur prochain, qui haïſſent ces ſortes de traits là; mais je n'ai pû me réſoudre à laiſſer partir une Lettre de laquelle vous puſſiez dire, *in toto nuſquam corpore mica ſalis.* Vous jouiſſez préſentement de Monſieur de la Farre, je vous l'envie bien; car ſon abſence empoiſonne la tranquilité, & le goût de ma ſolitude; je m'étois aprivoiſé à ſa bonté, & je commençois à goûter ſon indulgence; que n'eſt-il reſté? Il eût peut-être fait auprès de moi une miſſion plus utile au Public, que ne l'a été celle de Monſieur Maigrot, & du Légat de Tournon à la Chine, qui ont voulu honnir nos Amis de la Société que j'aime & révére. Adieu, Monſieur, *vale & nugare*, c'eſt à dire, affublez de quelque Epigrame, quelque nonain, ou autre, ſi le cas y échoit, le tout *ad majorem Dei gloriam*, l'édification & correction du prochain.

VOYAGE
DE L'AMOUR
ET DE L'AMITIE',
FAIT POUR Me D.
ENVOYE' POUR ETRENNES
Le premier jour de 1695.

L'Amour, partant de Cythére
Pour ſe rendre auprès d'Iris,
Inquiet de n'oſer faire
Seul ce voyage à Paris :

Viens, dit-il à l'Amitié;
Viens, chere Sœur, par pitié,
Servir de guide à ton frere;
Car je ne veux qu'en ce jour,
Quoique le Conteur publie,
Il ſoit dit que la folie
Serve de guide à l'Amour.
Chacun de nous a ſes charmes;
Je te prêterai mes armes;
Prête-moi, ma chere Sœur,
Ton air ſage, ta douceur,

Cette

Cette tendreſſe durable,
De qui la ſolidité
Souvent n'eſt pas moins aimable,
Que l'eſt ma vivacité.
Cela dit, pour ce Voyage
Ces Dieux troquent d'équipage,
Ils volent; ſur leur paſſage
On vit d'abord s'enflamer
Tout ce qui dans la Nature,
Juſques à cette avanture
Avoit refuſé d'aimer.
Plus de Bergére cruelle,
Plus de malheureux Berger,
Chacun, qui vouloit changer,
Trouva Maîtreſſe nouvelle;
Qui reſta fidèle Amant,
Retrouva dans ſa Maîtreſſe
Pour un reſte de tendreſſe
Un nouvel empreſſement:
Les Amis ſe réchauférent,
Tous les cœurs ſe renflamérent,
On s'aima même à la Cour;
Et la triſte indifférence
Sentit, dans ſon froid ſéjour,
Echaufer ſon indolence
Aux aproches de l'Amour.
Tandis qu'avec diligence
Ces Dieux traverſent les airs,
La nuit, déployant ſes voiles,
D'un creſpe ſemé d'étoiles
Enveloppa l'univers;
Iris cependant livrée
Aux charmes d'un doux ſommeil
De ſes pavots enyvrée,

Attendoit

Attendoit que ſon réveil
Sur ſon teint eût fait éclore
Bien plus de fleurs, que l'Aurore
N'en avoit fait naître encore
Sur le chemin du Soleil.
Quand tout-à-coup à ſa porte
Cette Belle entend du bruit,
Qui, dit-elle, de la ſorte
Oſe entrer ici la nuit!
C'eſt un Enfant miſérable,
Répond, d'un ton pitoyable,
Cet Enfant maître des Dieux,
Qui vient chercher en ces lieux
Un azile à ſa miſére,
Auprès de vos agrémens;
Je ſuis chargé par ma mere
Pour vous de cent complimens;
On me banit, on me chaſſe,
A peine trouvai-je place,
On me traite de cruel,
On me traite de parjure,
Et ſans être criminel,
Il n'eſt de ſorte d'injure
Dont je ne ſois accablé;
On diroit que j'ai troublé
Tout l'ordre de la Nature,
Cependant, quelle impoſture!
Sans moi les hommes n'auroient
Qu'une languiſſante vie:
Je fais naître leurs deſirs,
Je fais ces ardents plaiſirs,
Par qui leur ame eſt ravie,
Sans moi qu'ils ignoreroient,
Et je vois leur injuſtice

Oublier

Oublier tous mes bienfaits,
Et, ſur le moindre caprice,
Traiter même de ſuplice
Les biens, que je leur ai faits.
Votre pitié vous engage
Au ſecours des malheureux,
Votre cœur eſt généreux,
Et par un doux aſſemblage,
J'ai toujours vu la bonté
Compagne de la beauté.
Pour un Enfant maltraité,
Dit Iris, votre langage
Me paroît bien doucereux,
Avec ce ton langoureux,
Cet air doux, cet équipage,
Ne ſeriez-vous point l'Amour?
Je le ſuis, mais las! je n'oſe
Vous parler de mon retour,
Je ſçai que je ſuis la cauſe
D'un nombre infini de maux,
Dont l'affreuſe jalouſie
Et la triſte phrénéſie
A troublé votre repos;
Qui fit ſeul votre ſouffrance
Veut faire votre bonheur,
Et je viens en récompenſe
Vous faire preſent d'un cœur
Digne de votre tendreſſe;
Comme il n'eſt point aujourd'hui,
Hormis vous, d'autre Maîtreſſe
Au monde digne de lui:
De mille & mille agrémens
Votre ardeur ſera ſuivie,
Et vos doux engagemens

Feront

Feront de tous les momens
D'une ſi charmante vie
Autant de jours de Printems.
Le moyen à ta parole,
Dit Iris; d'ajouter foi?
Volage, n'eſt-ce pas toi,
Qui ſur cet eſpoir frivole,
Trompas ma crédulité?
J'en conviens, la vérité
N'eſt pas toujours mon partage,
Répond l'Amour, mais je gage
Que de ma ſincérité
La caution, que j'améne,
Va raſſurer votre cœur;
L'Amitié, ma chere Sœur,
S'engage avec moi ſans peine
A tenir tous les ſermens,
Que dans l'ardeur de vous plaire,
Entre mes mains s'en va faire
Le plus loïal des Amans,
Ta prudence eſt non commune,
Amour, en cette action,
Qui fut, (ſoit dit ſans rancune)
Si ſujet à caution,
Fait très-bien d'en mener une,
En pareille occaſion:
Sans elle, accepter je n'oſe
Ce cœur que l'on me propoſe,
Avec elle je le veux;
Et ſans vous laiſſer morfondre
Plus long-tems ici tous deux,
Si votre Sœur veut répondre
De joindre ſa vérité
A votre vivacité,

J'accepte,

J'accepte, Amour, avec joie,
Le cœur que Vénus m'envoie,
Et je ſigne ce Traité.

ENVOY.

Mon Iris exprès pour vous
Ces Dieux ont fait ce Voyage,
Il doit vous être aſſez doux
Qu'à s'accorder on engage
Ces Maîtres de l'univers,
Qui vont rarement enſemble :
Faſſe le Ciel que les Vers
De celui qui les raſſemble,
Pour vous ſeule dans ſon cœur,
Belle Iris, puiſſent vous plaire,
Vous, qui ſeule pouvez faire
Sa fortune, & ſon bonheur !
Puiſſe la nouvelle année
Paſſer comme une journée
Ses jours comme des momens !
Que du reſte de nos ans
La courſe ſoit fortunée !
Et que notre deſtinée
Nous faſſe, avec ces beaux jours
Si doux, ſi dignes d'envie,
Trouver la fin de la vie
Dans la fin de nos amours !

APOLOGIE

APOLOGIE
DE L'INCONSTANCE
POUR MADAME D...

En l'année 1700.

ODE.

LOin de la route ordinaire,
Et du païs des Romans,
Je chante aux bords de Cythère,
Les ſeuls volages Amans;
Et viens plein de confiance
Annoncer la vérité
Des charmes de l'inconſtance,
Et de l'infidélité.

Fuyez donc, Paſteurs fidelles,
Qui, ſur le ton langoureux
Verrez radoter vos belles,
Plus indolents, qu'amoureux.
Venez, troupe libertine
De friponnes, de fripons,
A ma Lyre, qui badine
Inſpirer de nouveaux ſons.

Vous

Vous ſeuls, faites la puiſſance
De l'Empire de l'Amour ;
Sans vous, bien-tôt la conſtance
Auroit dépeuplé ſa Cour,
Et ſi la friponnerie
N'y mêloit ſon enjouement,
Dans peu la galanterie
Deviendroit un Sacrement.

Que ſerviroit l'art de plaire,
Sans le plaiſir de changer ?
Eh que peut-on dire, & faire
Toujours au même Berger ?
Pour les beautés infidelles
Eſt fait le don de charmer,
Et ce ne fut que pour elles
Qu'Ovide fit l'Art d'aimer.

Lorſque l'on voit Cytherée
Des voutes du Firmament
Sortir brillante, & parée,
Eſt ce pour Mars ſeulement ?
Non ; la volage Déeſſe,
Laſſe des amours des Dieux,
Cherche en l'ardeur qui la preſſe
Adonis en ces bas lieux.

Si nature, mere ſage
De tous ces Etres divers,
Dans ces goûts n'étoit volage,
Que deviendroit l'univers ?
La plus tendre Tourterelle
Change d'amours en un an ;

Et

Et le Coq le plus fidelle
De cent poules eſt l'amant.

La beauté, qui vous fait naître,
Amour, paſſe en un moment;
Pourquoi voudriez-vous être
Moins ſujet au changement?
C'eſt à l'éclat de la roſe
Vouloir la ſolidité;
Et toujours même beauté
Qu'au moment qu'elle eſt éclоſe.

Un arc, des traits, & des aîles,
Qu'on t'a donnés ſagement,
Du Dieu des amours nouvelles
Sont le fatal ornement;
Qui, voyant cet équipage,
Ne croira facilement
Qu'il ne faut pas qu'on s'engage
D'aimer éternellement?

Aimons donc, changeons ſans ceſſe,
Chaque jour nouveaux deſirs;
C'eſt aſſez que la tendreſſe
Dure autant que les plaiſirs:
Dieux! ce ſoir qu'Iris eſt belle!
Son cœur, dit-elle, eſt à moi:
Paſſons la nuit avec elle,
Et contons peu ſur ſa foi.

RACOM-

RACOMMODEMENT,

A MADAME D...

C'Eſt dans le Palais de l'Amour
Qu'il faut finir notre querelle ;
Le lit, d'une paix éternelle
Eſt le voluptueux ſéjour ;
Là n'habitent jamais la diſcorde, & la guerre ;
C'eſt le lieu que Vénus choiſit pour ſes ébats,
C'eſt le champ fortuné de mille doux combats,
Qui ne dépeuplent point la terre :
On n'y voit voltiger que les ris, & les jeux,
Même, cet Enfant dangereux,
En qui toute malice abonde,
Pour n'y porter que ſes attraits,
Trempe la pointe de ſes traits,
Dont il déſole tout le monde,
Dans un nectar, que la beauté
Fait couler mollement d'une ſource féconde,
Comme un torrent de volupté.
C'eſt-là, que dans tes bras j'adorerai les charmes
Qui font ton infidélité ;
Ah ! s'ils ſont quelquefois la ſource de mes larmes,
Ils le ſont en ce lieu de ma félicité :
Sure de ton impunité,
Viens, Leſbie, avec confiance ;
Que tes graces, & ta beauté

Te vont tenir lieu d'innocence ;
Et tu verras mon indulgence
Trancher nos éclairciſſemens ;
Et bien-tôt, mes empreſſemens
N'exiger d'autre pénitence,
Que la douce fureur de tes embraſſemens.

A MADAME D...

Pour la prier de venir paſſer la ſoirée avec moi.

Vien ce ſoir, vien joüir du pouvoir de charmer ;
Rend grace au Ciel, qui te donne,
Avec l'art d'être friponne,
Celui de te faire aimer ;
Je t'aimerois bien moins, ſi tu m'étois fidelle ;
Moins de conformité nous uniroit tous deux ;
Le Ciel entre fripons forme d'aimables nœuds,
Dont la durée eſt éternelle.
L'Amour, cet enfant libertin,
Hait tout ce qui ſent le ménage ;
Sa mere, pour être volage,
Ne perd rien de ſon air divin.
Ce Dieu, qui ſur mon cœur n'employa d'autres armes,
Que les traits de ta beauté,
Parmi la foule de tes charmes
Prendra ſoin de cacher ton infidélité,
Qui n'a pû juſqu'ici te rendre moins aimable.

Ah!

Ah! ſur tout, dans les yeux porte ce trait vainqueur,
Qui cent fois ſous tes loix a ramené mon cœur;
Et ne crains pas ainſi de paroître coupable.

SUR UNE BOURSE DONT MONSIEUR L'ABBE' DE VAUBRUN, FIT PRESENT A M. LA D. DU MAINE.

VEnus vous donna ſa ceinture,
Aujourd'hui le Dieu des Larrons,
Ce gentil Dieu qu'on apelle Mercure,
Dieu des Ribleurs, des Rheteurs, des Fripons,
Vient vous offrir preſent d'autre nature,
Une Bourſe, qu'à l'Opéra
Il a coupée, & ce depuis trois jours en ça,
Il fut très bien payé par ſa richeſſe
Du gentil tour qu'avoit fait ſon adreſſe;
Car y trouva plus de mille talens,
Reſte ſacré de l'antique monnoie,
Rare treſor que le Ciel nous envoie,
Quand il veut bien nous faire des preſens.
Trouva d'abord trois cens talens de plaire,
Quatre cens de ſe faire aimer,

Marqués

Marqués étoient tous au coin de Cythère;
De plus celui de ſe bien exprimer,
A ce qu'on dit, donner forme nouvelle,
Parler raiſon, & parler bagatelle.
Or en ceci ce Dieu ne s'eſt mépris,
Et jugea bien cette Bourſe être vôtre,
Car l'univers en ſon vaſte pourpris,
N'en pourroit pas encor fournir une autre.

STANCES

POUR M...

UN Berger toujours tendre, & toujours malheureux,
Tandis que ſes moutons s'égaroient dans la plaine,
Entretenoit envain de l'ardeur de ſes feux,
Iris, toujours aimable, & toujours inhumaine;
Cependant qu'il ſe deſeſpere,
Un loup vint ravir un agneau;
Laiſſe, s'écria la Bergére,
Laiſſe-là les ſoupirs, & ſonge à ton troupeau.

Depuis que pour vous je ſoupire,
Hélas! votre injuſte rigueur
M'apreud bien à ſouffrir un plus cruel martire;
Je vous laiſſe ravir mon cœur,
Sans oſer qu'en tremblant m'en plaindre & vous le dire.

STANCES

STANCES

QUE L'ON A MISES EN CHANT.

QUe de chagrins, de tourmens, & d'allarmes
Ingrate Iris, tes rigueurs m'ont coûté!
Faut-il encor que je verſe des larmes,
Pour déplorer ton infidélité?

Tu me jurois une amour éternelle,
Et cependant tu me manques de foi;
Crois-tu trouver un Amant plus fidelle?
Il n'en eſt point qui t'aime autant que moi.

Ce beau Berger, à qui tu veux tant plaire,
Sent pour Philis, & pour toi même ardeur;
Quand tu m'aimois, la Reine de Cythère
N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.

Tes faux ſermens, ni tes trompeuſes larmes,
N'ont pu ternir l'éclat de ta beauté;
Rèviens, Iris, en faveur de tes charmes
Je ferai grace à ta legéreté.

Monſieur le Prince m'ordonna de faire des Vers un peu licencieux, pour les faire chanter à la porte de Monſieur de Conty, couché les premiers jours de ſon mariage, en 1687.

A LA MAISON DE SILVIE, A CHANTILLI.

SEjour délicieux, retraite conſacrée
A chanter autrefois les peines de l'Amour;
Vous, êtes, dans cet heureux jour,
Pour ſes ſeuls plaiſirs préparée:
C'eſt à toi, Prince charmant,
D'achever la métamorphoſe,
En y faiſant toute autre choſe
Que d'y ſoupirer vainement.
Puiſſant Dieu des jardins, que tout Amant révére,
Prête-nous un ſecours à preſent néceſſaire;
Viens répandre en ces lieux tes dons & ta vertu,
Sur un jeune Héros qu'un doux hymen engage,
Qui, malgré ſon grand courage,
Nous paroit trop abatu.

Tel Epoux de bonne mine,
De grand air, de taille fine,

Pour

Pour les combats d'amour paroiſſoit un treſor,
Dont l'Epouſe en confidence
Dit après l'expérience
Tout ce qui reluit n'eſt pas or.
Qui veut aller trop loin, Prince, ſouvent recule ;
Modére un peu ton amoureuſe ardeur ;
Pour avoir la valeur d'Hercule,
On n'eſt pas obligé d'en avoir la vigueur.

Adieu, c'eſt aſſez brocardé ;
Satisfais tes deſirs, contente notre envie :
Fais de la maiſon de Silvie
Sortir, ſi tu peux, un Condé.

Monſeigneur fit une Maſcarade au Carnaval de 1701. *à Marly, dont éoient Monſieur le Duc d'Orléans, Monſieur le Grand-Prieur, & pluſieurs autres Courtiſans, elle repreſentoit le Sultan dans ſa Cour, allant voir ſa Ménagerie; ce qui donna occaſion d'y mettre toutes ſortes de bétes, repreſentées par des Courtiſans; Monſeigneur & Monſieur d'Orléans chargérent Monſieur de la Farre & moi, de faire deux Perroquets, dont on mit le dialogue en muſique.*

TOst, tôt, tôt, tôt, tôt, tôt,
Du rôt, du rôt, du rôt,
Hola, hola, laquais,
Du vin aux Perroquets.
Le vin, qui monte à la tête,
Fait cauſer le Perroquet,
Ce n'eſt pas la ſeule bête
Dont le vin fait le caquet.

Paix, croi-moi, ne parle guéres;
J'en ſçai, qui ſans dire mot,
N'ont pas mal fait leurs affaires;
Et ce n'eſt pas le plus ſot,
Que celui qui ſçait ſe taire;
A force de jaſer les muets aujourd'hui
Pourroient bien t'envoyer jaſer dans la riviére.
Fi, fi, fi, fi, fi, fi, fi.
Mignon, ne ſongeons qu'à rire,
Parlons tout le long du jour,
Sans rien penſer, ſans rien dire,
C'eſt comme on parle à la Cour.

De ceux que notre fête attire,
Nous ne ſommes pas les plus foux;
De cent parleurs, qu'on admire,
Trente parlent comme nous.

Tai-toi, le Sultan s'aprête
A voir faire quelques tours,
Ça, pour honorer la fête,
Gambadez, Meſſieurs les Ours.

Perroquet de bonne mine
Qui ſçait & rire & chanter,
Quand il eſt d'humeur badine
Eſt en droit de plaiſanter.

Les ſots Courtiſans, dont le nombre l'emporte ſur les autres, prétendirent que nous avions voulu tourner la Cour en ridicule, & nous voulurent faire une

affaire, ſur quoi je fis cette Epigrame en vieux langage.

Au bon vieux tems où le gentil Eſope,
Pour debiter maint bon enſeignement,
Des animaux ſe fit le truchement,
Point ne fut lors ſi parfait Miſantrope,
Qui ne louât un tel amuſement:
Aujourd'hui donc que notre Cour abonde
En diſcoureurs qui n'ont que du caquet,
Pourquoi faut-il contre nous qu'elle gronde
Pour avoir fait parler un Perroquet.

EPIGRAMME
DE MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE,
SUR LE MESME SUJET.

AUtrefois la raillerie
Etoit permiſe à la Cour,
On en banit en ce jour
Même la plaiſanterie;
Ha! ſi ce peuple important,
Qui ſemble avoir peur de rire,
Méritoit moins la Satire,
Il ne la craindroit pas tant.

A MADAME DE**

OUi, le délicat aſſemblage,
De ce que vos beautés ont de plus gracieux,
Eſt un rare preſent des Dieux,
Qui ſe plaiſent à voir adorer leur ouvrage;
Mais finement, en faire un doux uſage,
N'eſt pas un don moins précieux;
N'auriez-vous pas encor cet avantage?
Jeune & prudente avant le tems,
C'eſt paſſer le point d'être ſage;
Mettez à profit vos beaux ans,
C'eſt le conſeil d'un homme, à qui ſon âge
Fait ſentir le prix des momens.

BOUQUET.

DIſpenſe-moi de te faire un Bouquet:
Jà n'eſt beſoin d'un pareil affiquet,
Pour me charmer; mais ſera grande peine
Dont ta bonté, Catin, me tirera;
Car tarir peut la veine d'Hippocrène,
Et mon amour, jamais ne tarira.

CHANSON.

PEndant le tems que je vous ai ſervie,
J'oubliai tout ce qu'on voit ſous les Cieux,
Car je me fis, ma Philis, de vos yeux,
Dans les tranſports de mon ame ravie,
Mes Dieux, mes Rois, ma fortune & ma vie.

MADRIGAL

ENVOYE' A MONSIEUR DE VILLIERS,

LORSQU'IL ETOIT AMOUREUX DE MADEMOISELLE CERTAIN,

Pour l'inviter à ſe trouver chez elle le ſoir pour l'entendre jouer du Claveſſin.

JE dois ce ſoir voir une belle,
Dont le ſçavoir, & la beauté
Font douter s'il faut qu'on l'apelle
Muſe

Muſe, Grace, ou Divinité :
Je me fais un plaiſir extrême
De pouvoir partager ce plaiſir avec vous;
Après cela, jugez vous-même
Où je vous donne un rendez-vous.

MADRIGAL.

APrès de longs ſoupirs, j'ai fléchi ma Climéne;
Depuis cet heureux jour, je ſens mourir un feu
Qui brula tout le tems qu'elle fut inhumaine;
Hélas! ſi tes plaiſirs doivent durer ſi peu,
Pourquoi, volage Amour, coutent-ils tant de peine?

MADRIGAL.

MOn Iris m'eſt toujours fidelle,
Nous ſommes l'un de l'autre également contens;
Je n'ai lieu de me plaindre d'elle,
Que de l'aimer depuis quatre ans:
Cependant cela fait toutes nos querelles;
Hélas! faut il donc voir ainſi
S'échaper malgré nous nos ardeurs mutuelles?
N'étoit-ce point aſſez que le tems eût des aîles,
Pourquoi, volage amour, en avez-vous auſſi?

MADRIGAL

POUR MADAME D...

JE louois mon Iris, & mon cœur prévenu
Lui trouvoit chaque jour quelque grace nouvelle,
Quelque attrait, que jamais dans aucune mortelle
Mes yeux n'avoient point encor vu;
Quand tout à coup cette belle,
Sans rien déguiſer m'a conté
Tous & tous les défauts qu'elle connoit en elle;
Alors d'amour tranſporté,
Mon Iris, ai-je dit, à ta ſincérité
Je veux bien rendre les armes,
Par qui mon cœur a diſputé
Quelque tems contre tes charmes.

De la faute que l'on a faite
Dans le ſincére aveu que je trouve d'apas!
Et que vous me ſemblez parfaite,
Dès que vous voulez bien ne le paroître pas?

MADRIGAL

MADRIGAL

POUR MADAME D....

MOn Iris avec moi vient paſſer la ſoirée,
Elle y vient ſous un ſimple & modeſte ornement,
Mais d'art de plaire, & d'agrément,
Les Graces à l'envie toutes trois l'ont parée :
J'attens avec tranſport ce bienheureux moment ;
Déja l'Amour qui la devance,
Des peines de l'impatience,
Me fait un doux enchantement :
Ah ! ſi tu ſçais, Iris, même dans ton abſence,
Par ces douces erreurs redoubler mes deſirs ;
Quels ſeront tantôt les plaiſirs,
Dont me comblera ta preſence ?

MADRIGAL

POUR MADAME D...

TU vois trop mon rival, & tu me vois trop peu,
Il faudroit pour ton bien ſur cela te contraindre ;
Tu crois faire durer ſon feu,

Et tu travailles à l'éteindre ;
Pour moi, moins je te voi, moins je ſuis amoureux ;
Ranime mes deſirs ſouvent par ta preſence ;
Fais-lui tâter un peu des rigueurs de l'abſence,
C'eſt là le vrai moyen de nous garder tous deux.

MADRIGAL

A M. DE LA FARRE,

QUI ETOIT A SAINT-CLOUD

AVEC MONSIEUR,

Pour le prier de venir ſouper avec Madame D. & moi.

CE ſoir, lorſque la nuit, aux Amans favorable,
Sur les yeux des mortels répand l'aveuglement ;
Dans mon petit apartement
Les Graces, & l'Amour conduiront ma Maîtreſſe ;
A cet objet de ma tendreſſe,
De mon cœur partagé rejoins l'autre moitié ;
Et donne-moi ce ſoir le plaiſir d'être à table
Entre l'Amour & l'Amitié.

MADRIGAL

MADRIGAL

POUR MADAME D...

En buvant à sa santé le jour de la Saint-Martin, avec du vin nouveau.

IL est jeune, il est aimable,
Il est piquant comme toi;
Pour t'être encor plus semblable,
Il m'a rangé sous sa loi:
Chacun de vous deux m'enflame,
Chacun m'est un doux poison;
Et si l'un charme mon ame,
L'autre étourdit ma raison.

AUTRE

SUR UNE BROUILLERIE.

JE goûte loin de vous en de paisibles lieux
Un repos, que par tout troubloit votre presence;
Mais, hélas! je sens que l'absence
Me guérit trop du mal que m'avoient fait vos yeux:

Je

Je ne puis plus ſouffrir ce tranquille ſéjour,
Mon cœur n'y connoit plus ni deſirs, ni tendreſſe,
J'y trouve une autre Maîtreſſe;
Mais, hélas! je n'y puis retrouver mon amour.

AUTRE

DONT A FAIT UNE CHANSON.

LE ſilence, & la paix régne dans ce bocage,
Le calme de ce beau ſéjour
N'eſt troublé que par le ramage
Des Hôtes de ces bois, qui chantent leur amour:
O ſeaux, dans l'ardeur qui me preſſe,
Hélas! je ne puis comme vous
Exprimer par mes chants l'excès de ma tendreſſe;
Mais j'ai ſeul plus d'amour que vous n'en avez tous.

AUTRE

A MADAME D...

Qui m'avoit mandé que le vin de Champagne que je lui avois envoyé, ne mouſſoit point comme il avoit accoutumé, quand nous ſoupions enſemble.

CE n'eſt que pour nous ſeuls que mon vin mouſſera ;
Sans chaleur, ſans piquant, au plus en notre abſence
Doucement il ſe laiſſera
Boire par pure complaiſance ;
Mais jamais de plaiſir il ne pétillera.
C'eſt de l'aimable ſecouſſe
De nos eſprits enflamés,
Que naît la brillante mouſſe,
Par qui nos ſens ſont charmés :
Cette fureur ſimpatique,
Qu'Amour mit dans notre cœur,
A cette aimable liqueur,
Dès qu'elle eſt entre nous, d'abord ſe communique ;
Et ce nectar précieux,
Quand il gratte, mouſſe, & pique,
Ne tient tout ce brillant que du feu de vos yeux.

AUTRE

AUTRE
POUR MADAME D. L.

JE ne ſuis occupé que du ſoin de vous plaire,
Vous ſemblez aprouver mes feux ;
Mais vous ne faites rien de tout ce qu'il faut faire,
Pour rendre mon amour heureux :
Que je hai cet état douteux !
Entre les enfers & la gloire,
Il eſt trop incertain qu'il ſoit un purgatoire,
Pour que je veuille en ſouffrir deux.

AUTRE A LA MESME,

En me promenant avec elle ſur le bord de la Mer qui étoit retirée, où je traçai ſes Chiffres avec les miens ſur le ſable.

CEluj qui grava ſur ce ſable
Les chifres dont tu vois les traits,
Brûla deſſus ces bords d'une ardeur véritable,
Pour l'objet le plus aimable

Que

Que Nature fit jamais ;
O Mer, qui donnas la naiſſance
Jadis à la Mere d'Amour,
En faveur de ſon fils, reſpecte à ton retour
Ce monument de ſa puiſſance.

AUTRE A LA MESME.

VOus m'avez dégoûté de ce qui me ſçut plaire;
C'eſt le plus grand des maux que pour vous j'ai ſoufferts ;
Mais je m'en plains pas, ſeule vous pouvez faire
Ce qu'il faut pour païer tous les biens que je perds.

AUTRE A LA MESME,

ECRIT DANS DES TABLETTES.

COnfidentes de mes penſées,
Où j'écrivis le nom de plus d'une Beauté;
Aprenez qu'aujourd'hui ces traces effacées
Ont fait place à l'Objet dont je ſuis enchanté :
Conſervez chérement le ſeul nom de Julie ;

Seules

Seules ſoïez témoins de toute mon ardeur ;
Que de ce nom ſacré chaque page remplie,
M'offre à tous les momens ce qu'adore mon cœur.

AUTRE

A MADAME D....

Pour la prier de ſe dérober de ſon Amant pour me venir voir étant malade.

VEnez me voir ; l'amitié vous engage
A hazarder cette bonne action ;
Choſe ferez & bien ſéante & ſage ;
De ſon ſuccès Amour eſt caution :

Chacun dira qu'un tel empreſſement
Se ſent encor du bon cœur de Lesbie ;
De plus ferez une friponnerie,
Et vous aurez ainſi double agrément.

AUTRE

AUTRE

A MADAME D...

Pour la prier de me venir voir pendant ma goutte, en 1703.

O Vous dont la beauté fit naître
Cette noire fille d'Amour,
Qui depuis qu'elle a reçu l'être,
Me fait crier, & nuit, & jour;
Sçachez qu'en dépit de ma goutte,
Je conserve un esprit gaillard,
Et me ris de ce qu'il m'en coûte
Pour avoir été trop paillard:
Venez me voir, Objet rare & divin;
Venez me voir, mon aimable Catin;
Vos yeux pourront rendre mon cœur malade,
Mais me rendrez sûrement le corps sain;
Et puis ferons ensemble une Balade,
A qui l'Amour donnera pour Refrain:
Grand plaisir est d'avoir le cœur malade,
Lorsque le corps en même tems est sain.

AUTRE

AUTRE

A MADAME D...

N'Etoit ce point aſſez de quatre jours d'abſence ?
Faut-il qu'un ordre de la Cour,
Au moment de votre retour,
Vienne vous dérober à mon impatience ?
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que le Roi prend mon bien ;
Veut-il encor m'ôter le plaiſir de ma vie ?
Du moins qu'il me laiſſe Silvie,
Et je ne me plaindrai de rien :
Mais mon injuſtice eſt extrême
De me plaindre du goût que la Cour a pour vous ;
Eſt-ce à moi d'en être jaloux,
Lorſque, ſi j'étois Roi, j'en uſerois de même ?

AUTRE

A MADEMOISELLE ROCHOIS,

EN LUI ENVOYANT *L'ART D'AIMER, D'OVIDE.*

THéone, à qui les Dieux donnérent
Tout ce qui ſçait charmer, & l'oreille, & les yeux;
Et que les Graces ornérent
De mille dons précieux;
Liſez de l'Art d'aimer les maximes galantes,
Et vous jugerez aiſément,
Selon ces régles importantes,
Que je dois être votre Amant;
Ce Livre, après cela, vous eſt peu néceſſaire;
Laiſſez-là les leçons qu'il donne pour charmer;
Vous ſçavez trop comme il faut plaire,
Pour ne connoître pas comment il faut aimer.

AUTRE

AUTRE A LA MESME.

THéone, tu voulois à la ſimple amitié
Réduire les ardeurs de ma naiſſante flame ;
Et tu croïois avoir trop fait de la moitié
D'écouter ſous ce nom les tranſports de mon ame :

Enfin, tu rends juſtice à mon amour extrême ;
Et le nom d'Amant m'eſt permis :
Ah ! combien je ſens que je t'aime,
Depuis que j'ai ceſſé d'être de tes Amis !

A LA MESME,

A LA PREMIERE REPRESENTATION *DE L'OPERA D'ARMIDE.*

JE ſers, grace à l'Amour, une aimable Maîtreſſe,
Qui ſçait, ſous cent noms différens,
Par mille nouveaux agrémens,
Réveiller tous les jours mes feux & ma tendreſſe.

Sous

Sous le nom de Théone, elle ſçait m'enflamer;
Arcabone me plut, & j'adore Angélique; —
Mais quoique ſa beauté, ſa grace ſoit unique,
Armide vient de me charmer.

Sous ce nouveau déguiſement,
Je trouve à mon Iris une grace nouvelle;
Fut-il, depuis qu'on aime, un plus heureux Amant?
Je goûte chaque jour, dans une amour fidelle,
Tous les plaiſirs du changement.

A LA MESME,

SUR LE COMMENCEMENT DE LA JALOUSIE DE M. LE D. DE C.

JE jouis du plaiſir de te voir quand je veux;
Je vois toujours en toi tout ce qui peut me plaire:
Que faut-il pour me ſatisfaire?
On croiroit que je ſuis heureux:
Théone; cependant mon ſort eſt déplorable;
Par-tout, quelque jaloux ſouci
Toujours m'inquiette & m'accable;
Car tu me parois trop aimable
Pour que d'autres que moi ne t'aiment pas auſſi.

Monſieur

Monſieur de Lully fit à la Fête d'Anet en 1686. le Couplet de Chanſon qui ſuit pour Mademoiſelle de R. ſur ce bel Air de Fontainebleau, qu'il avoit fait en 1661.

QUel étrange changement !
Que mon ame eſt tranſportée !
Trop aimable Galatée,
Je vous aime aſſurément ;
Je renonce à ma Patrie,
Je me jette à vos genoux ;
Secourez moi, je vous prie :
Mon ſalut dépend de vous.

Ce Couplet donna occaſion à M. L. de Chaulieu de faire ce Couplet ſuivant :

Vous avez reçû des Cieux
Tout ce qui peut rendre aimable,
Une voix incomparable,
Et mille dons précieux ;
Mais, dans un plaiſir extrême,
C'eſt un tourment ſans égal,
De trouver, quand on vous aime,
Tout Paris pour ſon rival.

COUPLETS

COUPLETS DE CHANSONS,

Sur l'Air *de la Comédie de l'Inconnu.*

UN doux penchant toujours vers vous m'entraîne,
Mais mon bonheur eſt trop long-tems douteux ;
Ah ! de ma chaine
Rompez les nœuds,
Ou laiſſez voir à mon cœur amoureux
S'il doit mourir de plaiſir ou de peine.

Troubles naiſſans, dont je fus trop charmée ;
Tranſports ſi doux, qu'êtes-vous devenus ?
Flateuſe idée,
Vous n'êtes plus ;
Songes trompeurs, que par malheur j'ai crus,
Diſparoiſſez ; je ne ſuis point aimée.

COUPLETS DE CHANSONS

Faits à un ſouper chez Monſieur Sonin, ſur un Air des Fragments de Lully, pour les Convives qui ſont nommés préſens au ſouper, en Février 1703.

QUe ce réduit eſt agréable!
Mille plaiſirs, nulle façon,
L'hôteſſe en eſt toujours aimable;
Et le nom
De notre cher Architriclin
Rime au bon vin.

Amis, bûvons à la Nature,
Dont nous ſuivons les douces loix;
Diſciple aimable d'Epicure,
Duc de Foix,
Bois, Anacréon de nos jours,
A tes Amours.

Périgny, bois à ta maîtreſſe;
Porte, au ſortir de ce repas,
Les fureurs d'une double yvreſſe
Dans ſes bras;
Imprime aux roſes de ſon teint
L'odeur du vin.

Pour

Pour toi, pere de la molleſſe,
Arbitre de la volupté,
La Farre, éléve de Lucrece,
Ta ſanté
Vole aux deux bouts de l'univers,
Avec tes Vers.

Avec la mine & le courage,
Grand-Prieur, du Dieu des Combats,
Qu'il eſt doux d'avoir en partage
Les apas
De celle, de qui les beaux yeux
Charment les Dieux!

Mais ce qui te rend plus aimable,
C'eſt ton amitié pour le vin;
Et que toujours charmant à table,
Le matin
Te trouve entre les ris, les jeux,
Plus badin qu'eux.

POUR Me DE LAS***

JE vous trouve fort aimable,
Mais je crains votre air mutin;
Pour un Amant libertin,
Il faut Maîtreſſe traitable:
Quand l'Amour vous aprit à chanter tendrement,
Il voulut dès ce moment

Me ſoumettre à votre Empire ;
Je me ſouviens qu'autrefois
Ce fripon, pour me ſéduire,
Emprunta de Théone & la grace & la voix ;
Mais ſi je cherche à vous plaire,
Quand, comment, me pairez-vous ?
C'eſt là le point, entre nous
Qui réglera cette affaire ?
L'Amour me dit aſſez que vous êtes mon fait ;
Ajoutez à cela quelque prix qui m'engage :
Il n'eſt qu'un méchant valet,
Qui veuille ſervir ſans gage.

EPITRE

POUR E'TRENNE

A MADAME D....

Le premier jour de l'An 1700.

AUtrefois l'Amour vainqueur,
Dans mon cœur,
Aujourd'hui t'eût étrenée ;
Mais il eſt mort l'autre année,
De douleur.

Retire un enfant ſi beau
Du tombeau ;
C'eſt

C'eſt ſa mere qui t'en convie,
Et mieux en ſeras ſervie,
De nouveau.

Pour le plaiſir de ma vie,
Je te prie,
Reprends l'éclat de ta beauté,
Que Vénus t'avoit ôté
Par envie.

Par malice, Amour vous donne,
Ma Mignonne,
Ses agrémens & ſes attraits,
Tout exprès,
Pour vous rendre plus friponne.

Depuis que vous croyez à la Métempſicoſe, je crois aux aparitions d'eſprits; j'y ſuis plus confirmé que jamais. Marot m'eſt aparu cette nuit; je l'ai reconnu d'abord à un rouleau d'Etrénes qu'il avoit faites autrefois pour toutes les femmes & les filles de la Cour de François I. Je viens, m'a-t-il dit gracieuſement, vous marquer la reconnoiſſance que j'ai de l'honneur que vous faites tous les jours à mon ſtile, de vous en ſervir; ſans l'amour-propre, je dirois plus tendrement que moi. Je vous aporte des Etrennes que je fis hier aux champs Eliſés pour Madame D. à votre intention:

elle eſt pour le moins auſſi friponne que Madame la grande Sénéchalle, & auſſi enjouée que Talard, pour qui j'en ai tant fait ; mais elle eſt cent fois plus aimable. Croyez moi, avec ces défauts, & ſes agrémens, elle vaut mieux que toutes les autres femmes : ne la quittez jamais..... Je me ſuis mis à rire, & ne lui ai répondu autre choſe, ſi non qu'on mene aux champs ce Cocardeau ; & depuis quand, ai je dit, mon bel Ami, êtes-vous devenu ſi raiſonnable ? Vous auriez mieux fait de conſerver tant de prudence, pour empêcher que votre Valet ne vous pliât la toilette, & n'oubliât rien, fors de vous dire adieu. Quoi ! toujours des brocards, m'a-t-il dit ? Ne vous mocquez pas tant de moi : je viens d'écrire à François I. qui me fera donner des habits ; en attendant, en voilà qu'un bon garçon, pour qui j'ai travaillé & que j'ai bien ſervi, m'a prêté. Il eſt ribleur comme mon Valet, mais il eſt plus gracieux que lui. A ces mots, j'ai levé les yeux, & j'ai vû Marot avec des aîles & un Carquois : j'ai pris cet équipage pour un vieil habit de l'Amour, qui le lui avoit prêté ; cependant cela

n'a

n'a pas laiſſé de m'embarraſſer ; car, à la tendreſſe qu'il y a dans les Etrennes que je vous envoie de ſa part, je n'ai ſçu ſi c'étoit Marot en habit de l'Amour, ou plutôt l'Amour déguiſé en Marot, qui les avoit faites. Mandez-moi, Madame, ce que vous en penſez.

OUVRAGES
DE GALANTERIE
EN VIEUX LANGAGE,
LA TOCANE,
A MADAME D...

NAguére avois, dans un accès de goutte,
Juré, de par le benoît Saint Martin,
Que ne boirois, quelque cher qu'il m'en coûte,
De meshui plus une goutte de vin :
Bien me trouvois de ce ſage régime ;
De plus en plus ferme en cette maxime,
J'oubliois jà ce jus délicieux ;

Quand un enfant vint s'offrir à mes yeux,
Qui dans Ay ne faiſoit que de naître :
Qu'il étoit beau, vif, piquant, gracieux !
A peine le vis je paroître,
Que ſoudain de ma bouche il paſſa
Dans mon cœur ;
Il y remit battement & chaleur ;
Puis tout-à-coup réchauffant ma penſée
Par l'eau déja quaſi toute glacée,
Il rappella, par ces douces vapeurs,
Muſes, & Vers, aimables rêveries,
Les Fleurs, les Bois, les Ruiſſeaux, les Prairies,
L'enchantement de cent autres erreurs :
Mieux fit encor, me rapella vos charmes,
De nos plaiſirs le tendre ſouvenir ;
Lors je laiſſai doucement revenir
Cet autre enfant, qu'autrefois tant de larmes
Entre nous deux n'avoient pû retenir ;
Et jurai bien, ſoit folie, ou ſageſſe,
Que paſſerois avec ces fripons-là
Quelques beaux jours, qu'encor me laiſſera
Ce triſte Hyver, qu'on apelle vieilleſſe.

MADRIGAL

MADRIGAL.

Depuis un tems ſuis en poſſeſſion
De maints apas, qu'hors moi chacun ignore;
Voudrois-tu bien m'ôter fruition
De ces beautés, qu'en toi, Catin, j'adore?
Non, dit Catin; mais s'il venoit quel
qu'autre,
Auſſi preſſé de voir mêmes apas;
De ce plaiſir ne le dédirois pas,
Pour lui montrer quel bonheur eſt le vôtre.

MADRIGAL.

*Sur L*** qui après que je fus raccommodée avec Madame D.... croyoit toujours que nous étions brouillés.*

Oncques ne fut Amant, tant ſoit chéri,
Qui dans un an ne devienne mari;
Et je le ſuis devenu comme un autre:
Lors fut, Catin, toute l'étude vôtre
De me tromper; Promenades, Banquets,
Lettres d'amour, Madrigaux & Bouquets,

On me cacha : maître en friponnerie,
Je démêlai d'abord la tromperie ;
Je me tins coi, & jurai bien & beau
De m'en venger avant Pâque fleurie.
L'an s'eſt paſſé ; mon gentil Cocardeau
Eſt devenu le mari de ma Belle ;
Mari croyant ſa Maîtreſſe fidelle :
Qui croit ainſi ne peut être qu'un veau :
J'étois reſté l'ami de la Donzelle ;
Bien connoiſſois le chemin de ſon cœur ;
Un ſeul coup d'œil ralluma notre ardeur ;
Si qu'en trois jours de concert avec elle
Deſſus le chef de notre Juvenceau
Je dépoſai la maritale hupe :
Or, qui de nous eſt le mieux attrapé ?
Sans être un ſot, je puis être trompé ;
Sans être un ſot, on ne peut être dupe.

MADRIGAL

Sur un Fat qui contoit des douceurs devant moi à Madame D.

QUi veut parler d'amour à ma Catin ;
Doit en parler finement, ou ſe taire ;
Car autrement c'eſt perdre ſon latin :
Son gentil cœur eſt fidéle & ſincére,
Et ſon eſprit ſi délicat, ſi fin,
Que s'il venoit la Reine de Cithére

Avec

Avec ſon fils, ſes traits, & tout ſon bien,
A ma Catin jà ne montreroient rien
En doux parler, bien moins dans l'art de plaire;
Toi donc, qui plein d'un langage ordinaire,
Viens cajoler ma Catin tout le jour,
Tu ne ſçaurois oncques pour toi pis faire,
Qu'à ma Catin venir parler d'amour.

BOUQUET

POUR MADAME D...

LE JOUR DE SA FESTE.

CEs fleurs s'en vont trouver l'objet charmant,
Sur qui d'amour tout le bonheur je fonde;
Si ce Bouquet donné d'amour profonde,
C'eſt te donner toute la terre ronde,
Comme l'a dit très-bien Maître Clément;
Jouis, Iris, de l'Empire du monde,
Dont tu faiſois déja tout l'ornement;
Car Bouquet onc plus amoureuſement
Ne fut donné, depuis le doux moment
Qu'on vit ſortir l'autre Vénus de l'onde.

AUTRE A LA MESME.

CE Bouquet eſt des jardins de Cythère :
Il eſt cueilli par la main des Amours,
A qui Vénus ordonna de le faire,
En leur tenant à peu près ce diſcours :
Faites, Amours, une guirlande ;
Sur tout compoſez-la de fleurs,
Dont le teint de Cloris, pour qui je la demande,
Vous montre le mêlange & les vives couleurs :
Qu'ici comme à Paris l'on célébre ſa fête ;
Nous devons à ſes agrémens
La gloire de mainte conquête,
Et le tribut de mille Amans.

A LA MESME.

FAire un Bouquet peut être choſe aiſée ;
Mais on en fait plus d'un malaiſément :
Quand une fois notre veive eſt uſée,
Grand danger eſt de rimer froidement ;
Mais ſi l'Amour ſe met de la partie,
Mille Bouquets il ſçaura compoſer :
Amant, qui doit travailler pour ſa Mie,
Oncques ne doit craindre de s'épuiſer.

A LA MESME.

PLus n'eſt le tèms que l'Amour me faiſoit
Te compoſer un Bouquet pour ta fête ;
Car maintenant eſt ſorti de ma tête
Ce bon fripon qui ſi fort s'y plaiſoit :
Or donc il faut s'y prendre d'autre ſorte,
A ſon défaut l'amitié ſupléra ;
L'odeur ſera moins ſuave & moins forte ;
Mais le Bouquet à jamais durera.

A LA MESME.

SOus le doux nom d'amitié je t'ai fait
Un beau Bouquet pour le jour de ta fête ;
A me louer jà tout bon cœur s'aprête,
Et dit : Vraiment cil eſt Amant parfait,
Qui reſte ami de parole & d'effet,
Après qu'Amour eſt ſorti de ſa tête :
A mon rival j'ai tendu ce panneau ;
Sera pour moi le paſſe-tems nouveau,
Si ſur cela nous laiſſe en patience ;
Car notre amour, plus en repos, ſera
Tout auſſi vif qu'au jour de ſa naiſſance ;
Et quand ton cœur, Catin, le ſentira,
Point ne me chaut ce que le monde en penſe.

EPITRE

A MADAME LA MARQUISE DE LASSAY.

Qui m'avoit demandé des croquets de Rheims.

VOilà, Madame, des Croquets de Rheims, que je vous envoie; recevez en même tems en vieux gaulois, certaine Prophétie, dont vous rendrez l'accompliſſement sûr, ſi vous voulez bien croire la Centurie que voici :

Lorſqu'à Saint-Maur on remettra
Croquets de Rheins dans les mains de Julie,
Deux choſes lors très-ſagement fera;
La premiére eſt, qu'elle les croquera;
Puis après en avoir fait chere lie,
S'elle fait bien, a par ſoi ſe dira,
Cil qui me fait ce petit preſent là,
De me croquer long tems a fantaiſie;
Et toutefois que croquer me pourra,
Très-bien je ſçai qu'à l'inſtant me vouera
Tout ſon avoir, même ſa propre vie;
Rien que plaiſirs il ne m'en coûtera;
Parquoi,

Parquoi, ſeroit à moi grande folie,
De refuſer, à qui tant m'aimera,
Croquets que j'ai, dont il a tant d'envie.

CENTURIE
DE NOSTRADAMUS,
ENVOYE'E
A MONSIEUR LE DUC,
A SAINT MAUR.
PAR M. DE MALEZIEUX,

QUand on verra par ſurprenants moyens
Valeureux Francs, unis à vieux Boïens,
Vieillard quinteux, moins vieux qu'un ſien ouvrage,
Lairra ſon titre à docte perſonnage,
A qui Phébus prodigue ſes treſors;
Moins glorieux d'être au haut du Permeſſe,
Que d'avoir pu mériter la tendreſſe
Du Seigneur grand entre tous ceux d'alors,
Qui ſçaura joindre à l'antique nobleſſe
Des Francs têtus, la valeur des Hectors,
Grand loïauté, ſcience, & politeſſe.

REPONSE

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
DE SAINT MAUR.

DE cettuy preux, qu'a prédit, & chanté
Noſtradamus dans une Centurie,
Jà pour le lôs ne peut la flatterie
Aller ſi loin, qu'à fait la vérité :
Ainſi que ſoit démon, ſoit Dieu qui vous inſpire,
Point ne ſçauriez, beau centuriateur,
Quoi que faſſiez, déſormais aſſez dire
De ſon eſprit, ſon courage, & ſon cœur :
Jà n'eſt beſoin de conter ſa vaillance ;
Quand au chétif, ſur qui ſa bienvaillance
Tant d'agrémens, tant de bien répandit ;
Seigneur Curé, vous en avez trop dit :
Mais tariroit plûtôt l'eau du Permeſſe,
Qu'en vous ces fleurs qui parent votre écrit ;
Ce tour galant, & cette politeſſe,
Qui font aimer le ſçavoir & l'eſprit.

REPONSE.

REPONSE
A UNE LETTRE
DE M. DE VERVINS,
AU NOM
DE M. LE DUC,
DE SAINT MAUR.

DAns notre Château de Saint Maur,
Nous avons lû l'Epitre vôtre,
Si belle, que je crois encor
Fermement que la main d'un autre
A limé ce galant écrit;
Non que n'ayez beaucoup d'eſprit,
Mais ce qui fait croire la choſe,
C'eſt qu'avez ſeulement en proſe
Juſques à ce jour debité
Tant de découvertes nouvelles,
A qui, malgré leur vérité,
Vos auditeurs ſont fort rebelles.
Le Factotum vous remercie
De ce ſouvenir qu'en deux mots
Vous lui témoignez, à propos
De ratafias & d'eau-de-vie;

Auſſi

Auſſi deſſus ce double mont,
Que vos freres nomment Parnaſſe,
Il veut ſeulement qu'on vous place
Près du cocher de Vertamont :
Mais votre talent eſt ſi rare,
Qu'en dépit de vos ennemis,
Chaulieu, de même que la Farre,
Jure que bien y ſerez mis,
Et ce pour payer la louange
Qu'avec un gentil compliment,
Vous leur envoyez poliment
D'un païs où l'on trouve étrange
Qu'entre les marais & la fange
Vous rimiez ſi parfaitement.

SONGE,

A MADAME D. L.

DAns le tems que je goûtois les douceurs du premier ſommeil, preſent que les Dieux ont fait aux mortels, pour les délaſſer des fatigues de la journée, & pour calmer leurs inquiétudes, la Farre m'eſt aparu cette nuit ; il étoit ſans perruque, dans un fauteuil nonchalament couché, un bonnet de ſerviette ſur ſa tête donnoit à ſon beau viſage un reſte d'impreſſion de débauche, & quelques ronflemens

ronflemens qui accompagnoient des paroles entrecoupées, ne m'ont pas laiſſé douter qu'il ne ſortit de table. Il s'eſt éveillé tout d'un coup en ſur-ſaut, & me voyant devant lui ; ha ! mon Dieu, m'a t-il dit, je n'avois point dormi la nuit paſſée, nous ſortions de ſouper ; dans l'équipage où je vous trouve je n'en ai point douté, ai-je dit, & j'ai reconnu d'abord l'Anacréon de nos jours, & le pere de la volupté ; ah ! double fripon, s'eſt-il écrié, ne vous voilà-t'il pas encore avec votre langage flatteur, & vos diſcours enchanteurs ? je ſuis bien aiſe de vous dire qu'au ſouper d'où je ſors il y avoit deux ou trois de vos amies, & autant de vos amis, la moitié du repas s'eſt paſſé à dire du bien de vous, le reſte à en dire le diable, ſurtout les femmes, que vous étiez un fripon, un libertin, auſſi peu fidéle en amour, que vous êtes ſolide en amitié, que vous enſeigniez publiquement la fripponnerie, & qu'afin que perſonne n'en doutât, vous aviez fait des Vers, qu'elles ſçavent pourtant toutes par cœur, à la louange de l'inconſtance, & de l'infidélité : pour moi, je vous ai abandonné

abandonné net ; ces derniers mots ont été entrecoupés par un ronflement en faux bourdon, qui m'a impatienté ; parce que ces derniéres paroles m'avoient véritablement piqué ; je l'ai tiré par le bras, eh quoi ? ai-je dit, eſt ce donc ainſi que vous laiſſez oprimer un homme de bien ? je pardonne à ces Migeorées, qui ne me connoiſſent que ſuperficiellement, de parler de moi ; mais vous, le confident des ſentimens de mon cœur les plus tendres & les plus cachés, le dépoſitaire de toutes mes penſées, ne ſçavez-vous pas bien juſqu'où va la fidélité de mes engagemens, & la tendreſſe de mon amitié ? ne ſont-ce pas les ſacrés liens de notre union, à qui je dois tous les plaiſirs, & tous les agrémens de ma vie ? J'étois né vertueux ; ces bonnes Dames, qui crient ſi fort, m'ont rendu fripon ; ne les écoutez pas, il y en a bien là quelqu'une qui me pardonneroit d'être libertin, ſi je voulois bien n'être pas indifférent pour elle ; eh ! de grace, cher Ami, ne me condamnez pas ; ſur cela il s'eſt mis à me faire un ſermon ; je ne ſçai pas où diable il avoit pêché tant de morale,

morale, ma docilité naturelle m'a fait écouter quelque tems ; mais enfin impatienté, quoi ? lui dis je, cette indulgence pléniére, que vous avez pour tout le genre humain, finira-t-elle à moi ? ne vous ſouvient il plus d'avoir verſé avec Louiſon, devant la porte de Me. de la Sabliére, dans le tems que l'on vous mettoit à la place de la Tourterelle, pour être le ſimbole de la fidélité ? croyez moi, Ami, mon bel Ami, il vous ſied mal de faire le prêcheur : J'allois continuer mon Apologie, mais la Farre, las d'être ſi long-tems éveillé, s'eſt mis à ronfler de plus belle ; & moi, voyant que la proſe n'étoit plus un langage aſſez concis, pour attraper quelque intervalle entre la veille & le ſommeil ; malgré l'averſion que vous avez pour la rime, qui pourtant, duſſiez vous en enrager, eſt ici le langage de la vérité. J'ai réveillé la Farre, & avant qu'il fut endormi, je lui ai dit avec des ſermens qui l'ont perſuadé, ah ! cher Ami,

Sçachez qu'il eſt encor un aſcendant vainqueur,
Qui mieux que vos ſermons a corrigé mon cœur;
Devenu conſtant, & fidelle,

Il brûle d'une ardeur déſormais éternelle;
Et livré tout entier à qui la ſçu charmer,
Il ſert encor un Dieu qu'il n'oſe plus nommer.

L'impreſſion que cette vérité m'a faite m'a éveillé, & tout a diſparu; hormis ces ſentimens, que j'ai trouvés à mon réveil gravés dans le fond de mon cœur.

BOUQUET.

QUe pour ſa fête on porte à ma Catin
Un Bouquet fait, non de roſe & de thin,
Mais compoſé de toutes les fleurettes
Que tout fidéle Amant lui contera;
Or penſez-vous que Catin trouvera
Un gros Bouquet? non, mais maintes fornettes;
Entre ſes mains, ſeulement reſtera
Tout ce qu'amour m'inſpira de lui dire;
Car, du moment qu'entrai ſous ſon Empire,
Oncques Amour en moi ne fut trompeur,
Et n'eus jamais de plus preſſante envie,
Depuis le jour, que lui donnai mon cœur,
Que de l'aimer le reſte de ma vie.

CHANSON

CHANSON.

CHer Ami, vois dans mon verre
Petiller ce jus divin,
Quand tout le monde eſt en guerre,
J'adore en paix ma Catin:
Avec elle, & le bon vin,
Je me ſuis fait un deſtin,
Dont la douceur infinie
N'aura jamais d'autre fin
Que celle de ma vie.

SUR UNE INFIDELITE'.

BEaux lieux, confidens de ma peine,
Et ſeuls témoins de mes plaiſirs,
Qui venez rapeller de tendres ſouvenirs
Pour l'aimable Céliméne;
Hélas! vous ignorez que l'ingratte a changé!
Clairs ruiſſeaux, ſombres bois, qui la vîtes fidelle,
Ceſſez de retracer à mon cœur affligé,
L'image d'une ardeur, & ſi vive, & ſi belle,
Et vous échos, retenez votre voix,
Ne me répétez plus le nom de l'infidelle,
Ou que ce ſoit du moins, pour la derniére fois.

A MADAME DE B..,

QUand je paſſai hier après midi chez vous, je vous trouvai ſortie, Princeſſe adorable, & je trouvai les portes fermées, j'en acceptai l'augure ; quand les portes du Temple de Janus ſe fermoient, c'étoit une marque de paix, & de bonheur ſur toute la terre, & le preſage sûr de plaiſirs infinis : me ſerois-je trompé ? je ne le penſe pas ; en paſſant ſur votre quai, j'entendis l'Amour qui éternuoit à gauche, vous êtes trop ſçavante dans l'antiquité, pour ne pas vous ſouvenir que quand Jupiter tonnoit de ce côté là, c'étoit un heureux préſage ; ainſi je ne doute nullement de la ſatisfaction de votre cœur, & de vos deſirs ; j'aurois couru dès ce matin vous en témoigner ma joie ; mais je ſuis occupé de mon côté à faire un Sacrifice au Temple de Cythère, avec les mêmes cérémonies que je croi que vous en avez fait un hier au ſoir. Je ne me flatte pas d'en ſortir ſi bien que vous ; mais, malgré tous vos brocards, perſonne ne s'en

s'en plaindra ; & cela ſe paſſera à l'entiére ſatisfaction des parties interreſſées. En attendant que je le faſſe moi même, trouvez bon que je vous ſouhaite mille bénédictions ; que pour vous Vénus forme une chaîne d'amour ſans fin, & de plaiſirs ſans peine ; puiſſiez-vous être autant aimée que vous êtes aimable ; vous aurez lieu d'être contente de l'amour & de votre Amant ; je le ſerai du bonheur de vos jours, & de vos plaiſirs, qui avec les miens, ſont la choſe du monde qui m'eſt la plus chere. Priez Dieu pour moi, en l'état où vous êtes, vos priéres me ſeront d'un grand ſecours.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

MAdemoiſelle de l'Enclos ſe rendra à vos ordres vers les ſix heures du ſoir ; c'eſt l'heure où Philémon & Baucis ſervirent aux Dieux une table auſſi frugale que la mienne ; notre pauvreté, notre innocence, & notre ſimplicité

commune ont beaucoup de raport. J'envoie ſçavoir ſi vous voulez que l'heure de votre ſouper ſoit la même que celle de Jupiter ; ſi vous voulez une ſoupe comme lui ; car il en mangea une, non aux pois ils étoient encore trop chers, mais aux pointes d'aſperges avec une teinture de fariette ; Jupiter ne dîna point, la Reine de Cythère, c'eſt à dire en proſe la plus aimable & la plus gracieuſe Princeſſe du monde, ne dînera pas, je croi, non plus ; elle pourra jouer une repriſe d'hombre avec les deux demi Dieux qu'elle aménera ; & moi, je l'attendrai avec une impatience infinie, & la verrai avec un plaiſir plus près du tranſport, que du profond reſpect que j'ai pour elle.

A LA MESME.

VOus avez perdu, Madame, un ami fidelle, & cher ; c'eſt un bien ſi rare, & ſi précieux, que j'ai cru devoir vous témoigner la part ſenſible que j'ai pris à votre chagrin. Mon compliment fait

fait le panégirique de la bonté de votre cœur : il n'eſt guére de choſe au monde que je loue auſſi ſouvent que vous, il n'eſt rien dont je me ſouvienne avec tant de plaiſir, que de tous les agrémens de votre eſprit, & de votre perſonne; la perte, que vous avez faite, ſe réparera très difficilement ; on trouve plus aiſément vingt Amans qu'un Ami ; vous aurez des Adorateurs, par tout où il y aura des hommes avec du goût ; le tems ſeul, & un long commerce établiſſent la confiance, qui fait toute la douceur & la ſolidité de l'amitié ; heureux le mortel, à qui votre cœur deſtinera la place qu'y tenoit Monſieur de Langres ! la mériter a fait toujours mes plus ardents deſirs, la remplir feroit tout mon bonheur ; puiſque je vous ai dès il y a longtems voüé un tendre attachement, que l'abſence, & le tems n'éfaceront jamais. Je ſuis avec un très-profond reſpect, Madame, de V. A. le très humble & très-obéïſſant Serviteur.

A LA MESME,

SUR LA MORT DE MADAME LA DUCHESSE DE MAZARIN.

JE pleure avec vous, Madame, la perte de Madame votre Sœur ; que la bonté de ſon cœur vous rendoit ſi chére, & que ſes qualités perſonnelles vous rendoient ſi aimable que vous en aviez fait, plus encore par raiſon que par les ſentimens de la Nature, l'objet le plus tendre & le plus digne de votre amitié : les mêmes façons de penſer, les mêmes talents de plaire, la ſupériorité d'eſprit, tout avoit contribué à former entre Madame de Mazarin & vous, tant de ſimpathie & tant d'amitié : la mort vient d'en rompre les nœuds, ne cherchez point à réparer cette perte, vous ne trouverez que perfidie & fauſſeté dans le reſte du monde ; cherchez à l'oublier, employez, pour vous conſoler de la mort de

de Madame votre Sœur, le même courage, & la même fermeté dont elle s'eſt ſervie pour la mépriſer. Je fus hier au Port Roïal pour partager votre douleur, malgré la goutte que j'avois, & que j'ai encore très-douloureuſe. Voilà la troiſiéme atteinte que j'en ai depuis ſix mois, ce ſont des avertiſſemens de la Nature, pour nous préparer à la fin de la vie. Je me conſolerai de la briéveté de ces jours malheureux qui me reſtent, par le plaiſir d'en paſſer la plus grande partie avec vous, & vous marquer, Madame, par mille reſpects, & mille marques d'attachement, combien je ſuis de Votre Alteſſe le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

A LA MESME.

ON m'a dit, Madame, que vous aviez tous les ſoirs des reſſentimens de fiévre, que vous ne dormiez point, & qu'en un mot votre ſanté n'étoit point bonne; l'inquiétude extrême que j'en ai a ſuſpendu les douleurs de ma goutte.

Par ce reméde affreux je ne veux point guérir.

J'envoie ſçavoir des nouvelles de l'état où vous êtes ; puiſſent-elles être aſſez bonnes, pour me faire reſſentir mes maux, en aprenant que les vôtres ſont paſſez ! la fatigue d'un voyage précipité, l'agitation de la poſte, votre inquiétude, votre douleur, enfin tout l'empreſſement, & les devoirs de l'amitié la plus tendre, vous ont attiré tous vos maux. Les Dieux prennent peu de ſoin de ce qui ſe paſſe ici bas ; *Nec cura quietos exagitat*, puiſque tant de bonnes actions ſont ſi mal récompenſées. Pour moi, je n'ai ſouffert encore que pour avoir fait les actions les plus louables, que pouvoit jamais faire un homme de bien ; & je n'ai trouvé de perſécutions, que par les endroits où je méritois des récompenſes.

Cum rapiant mala fata bonos,
Ignoſcite fato, ſollicitor nullos eſſe putare Deos.

On m'a dit que vous vouliez faire un voyage à Freſne, permettez-moi de vous conjurer de n'en rien faire ; votre tempérament, déja aſſez délicat, a été ébranlé ;

ébranlé, toutes les humeurs ſont en mouvement ; laiſſez rétablir le calme, & le repos dans la machine, elle en a beſoin. Après ces conſeils, trouvez bon que je vous en donne encore un plus utile à votre ſanté : la vivacité de votre tempérament ſouffre trop des chagrins, ſongez à diſſiper votre douleur ; vous avez ſatisfait aux devoirs de la nature, & à la tendreſſe de votre cœur, déſormais jettons des fleurs ſur le tombeau de Madame de Mazarin ; faiſons des Hymnes à l'honneur de ſa beauté, des Vers à la louange de ſon eſprit, & de ſon courage. Voilà les leçons de la Philoſophie, qui, ſans rien dérober à la tendreſſe du cœur, ne permettent pas de pleurer trop long-tems des maux ſans reméde ; puiſſent les leçons de la raiſon, & mes conſeils, vous engager à ménager votre ſanté, & à conſerver votre perſonne, qui fait tout le plaiſir de vos Amis.

A LA MESME.

DE FONTENAY.

DEpuis que je ſuis parti de Paris, de tous les plaiſirs de la vie aucun ne m'a tenté, Madame, que celui de vous écrire; j'avois beaucoup de choſes utiles & agréables que je devois & que je pouvois faire; je n'en ai point trouvé, qui le fût tant pour moi, que de n'en faire aucune. Voilà le portrait en trois paroles d'une profonde pareſſe, & de l'état ou, graces au Ciel, & à quelque peu de raiſon, je ſuis depuis quinze jours à la campagne.

Ici malgré l'ennui que cauſe votre abſence,
Ni la crainte, ni l'eſpérance,
Ne troublent le repos de cet heureux ſéjour;
Je reſpire un air pur, & vois luire un beau jour;
J'entretiens à loiſir mes douces rêveries;
Les ſoins ne vôlent point ſur l'émail des prairies,
Comme au tour des Palais d'un orageuſe Cour.
Dans ces paiſibles lieux les traits même d'amour,
Y reſpectent mon indolence,
Et ſi l'on y ſent les deſirs,

Les

Les ardeurs de l'impatience;
C'eſt pour pouvoir trouver le comble des plaiſirs,
Dans le ſein de la nonchalance.
Une éternelle complaiſance
En bannit l'amoureux tourment,
Un peu d'amour, beaucoup d'aiſance;
A mon avis, c'eſt aimer ſagement;
Quand on a paſſé la trentaine,
Ne fut-ce que d'un ſeul moment,
On ne doit porter ſeulement
Qu'une douce, & paiſible chaîne:
Et je crois, Princeſſe, qu'alors
Si l'amour coûte quelque peine,
Ce ne doit être au moins que des peines de corps.

LETTRE
DE MONSIEUR DE LA FARRE,
A MADAME
DE BOUILLON,

Sur ce qu'elle lui reprochoit ſon oubli dans une Lettre de M. l'Abbé de Chaulieu.

QUand j'entendis celle que j'aimai tant,
Sur mon oubli me faire une quérelle,
Peu s'en fallut que mon cœur à l'inſtant

Ne me quittât pour vôler après elle ;
Il avoit du chemin fait plus de la moitié,
Lorſqu'Amour lui dit, téméraire,
Je veux bien te donner un avis par pitié,
Tu prends pour de l'amitié
Un ſimple deſir de plaire.

Voilà, Madame, au vrai, l'éfet que m'a fait le charmant reproche que vous me faites dans la Lettre que vous avez écrite à l'Abbé de Chaulieu ; que ſi j'étois aſſez heureux pour vous plaire autant que lui, que d'amour, que de tranſports, que de choſes que vous n'en pouvez pas attendre !

LETTRE

LETTRE
DE M. L. DE CHAULIEU,
A LA MESME,
SUR LE MESME SUJET,
Et envoyée en même-tems.

VOilà la réponſe à l'oubli, dont vous avez ſi obligeamment accuſé Monſieur de la Farre, il auroit bien pu ſe diſculper envers vous, ſans me charger d'oprobres; mais je ſuis accoutumé à la perfidie de mes amis, & à vous voir ſoulever contre ma foibleſſe tout ce qui auroit envie d'éprouver ma force; vous ne parviendrez pourtant pas à en faire repentir aucune de celles qui la connoiſſent. Je prendrai un peu de tems pour vous répondre là-deſſus au premier jour, & ſoutiendrai ma Proſe ou mes Vers, de témoignages aſſez autentiques, pour que vous n'en puiſſiez douter; aujourd'hui il eſt queſtion d'affaires un peu

trop ſérieuſes, pour vous parler de bagatelles.

Vous ſçavez déja aparement que l'on a fait redemander à Monſieur le Cardinal de Bouillon la démiſſion de ſa Charge & de ſon Ordre; on a ajouté à cela la défenſe de mettre ſur la porte à Rome les Armes de France: s'il déſobéït encore & ne veut rendre rien de tout cela, on ſaiſira tout ſon bien; juſques-là on n'en parle point encore. Il eſt public que tout Rome & toute l'Italie lui ont offert de groſſes ſommes d'argent, & le gros des gens ſages eſt faché que l'on ait engagé le Roi dans un procedé ſi aigre: Faites-moi l'honneur de me mander quand vous revenez; on va encore Samedi de Marly à Meudon. Je ſuis de V. A. Madame, avec un très-profond reſpect le très-fidelle Serviteur.

A LA MESME.

VOus m'aviez toujours paru faire ſi peu de cas de ma bonne ſanté, & vous en parliez même ſi ſouvent avec mépris, que je ne puis m'imaginer que ce ſoit un ſi grand crime auprès de vous de l'avoir perdue; j'éprouve cependant cruellement le contraire; la goutte, en m'ôtant le peu qui me reſtoit de forces, m'ôte en même-tems toute marque de l'honneur de votre ſouvenir, de pitié, d'amitié, qui auroient fait toute ma conſolation; il y a quinze jours que je ſuis dans mon lit, ſans que vous ayez daigné envoyer demander ſeulement par un Laquais au Bedeau du Temple s'il m'avoit enterré ou non? Dans la vie, divine Princeſſe, il faut prendre un parti; ou quand je ſuis ſain, ne me traitez pas comme ſi j'étois malade; ou quand je ſuis malade, ne me laiſſez pas là comme ſi j'étois ſain: ne demandai-je pas des choſes juſtes? & n'ai je pas raiſon de me plaindre, & de vous faire

quelque

quelques reproches de votre oubli, & de votre indifférence ? car en aimant qui ne veut être aimé ?

A LA MESME.

PLus promptement que ne fait Melpoméne,
Quand vous voulez, vous inſpirez des Vers ;
Quand le voudrez, vos agrémens, ſans peine
Feront encore cent miracles divers.

Il en eſt un dont vous doutez peut être,
C'eſt de me tirer de l'état langoureux,
Où vous croyez que les Dieux m'ont fait naître,
Et de moi faire un homme vigoureux.

De vos apas eſſayez la puiſſance,
Jà n'aurez lieu de vous en repentir ;
Et beau pour vous ſera de faire mentir
Tout ce qu'à dit de moi la médiſance.

De mon poupard vous faites un Tibulle,
Veillez me plaire ; un regard de vos yeux
Fera de moi dans l'inſtant un Hercule,
Et vous & moi nous en trouverons mieux.

Il me ſemble que voilà répondre aſſez bruſquement, je commence à en accepter

accepter l'augure : j'ouvre dans ce moment la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; s'il avoit fallu répondre à une autre, j'aurois rongé mes ongles & gratté ma tête ; pour vous, en amour, en Proſe, en Vers ; tout eſt ſaillie & entouſiaſme : ſi de vingt lieues vous faites ces miracles, que ne nous inſpirera point le plaiſir de vous voir ?

A LA MESME.

JE n'apris que d'hier la maladie de V. A. j'en ai été également ſurpris, & affligé ; je vous avoue que je ne vous croyois point faite, Madame, pour la fiévre quarte, ni la fiévre quarte faite pour vous ; ah ! pour le coup,

Faites-la chaſſer quoiqu'on die,
De votre riche apartement,
Où la cruelle inſolemment
Attaque votre belle vie.

Ce quoiqu'on die, fuſſiez vous dans le milieu de votre accès, vous ſemblera

blera fort ſpiriruel ; encore pour des maladies aigues, qui paſſent pour être cauſées par une trop grande vivacité d'eſprit, je vous en aurois ſoupçonnée ; mais j'aurois laiſſé la fiévre quarte à quantité de bonnes perſonnes languiſſantes, qui mériteroient de la garder pendant tout leur hyver. Je vous fais réparation d'avoir pris pour du torquet l'Hiſtoire de Monſieur le Duc de Briſacier ; * elle me parut ſi extraordinaire que quoique j'en aie déja eu beaucoup en ma vie, je ne la pus jamais croire d'un Héros à qui j'ai vu dompter les Scythes, & les Turcs. Eſt-il poſſible qu'avec tant de courage, le grand Sobieski ait ſi peu de diſcernement. Je vous avois envoyé un mémoire de marchandiſes débarquées à Rouen, pour me vanger du torquet prétendu ; mais je vois bien que la mélancolie que vous inſpire déja votre fiévre, m'a empêché de recevoir la réponſe, que ma témérité méritoit, ſi une néceſſité auſſi indiſpenſable, que le manque d'argent comptant, & les ſoins preſſans d'en amaſſer ne me retenoient ici, je me ſerois

* *Voyez les Mémoires de Choiſi.*

ſerois rendu auprès de vous, pour vous aſſiſter de mes petites lumiéres en médecine; mais comme je crois que mes viſites n'auroient pas été ſi bien payées que celles de M. Renaudot, & Braïer, je reſte ici encore pour quelques jours à faire des vœux pour votre ſanté les plus ardents que j'aie aſſurément jamais faits; vous avez au moins la conſolation dans votre maladie que Monſieur Braïer vous parlera ſouvent d'Horace & d'Ovide, je les tiens pour la fiévre quarte autant à conſulter qu'Hippocrate & Galien, & je ne ſçai ſi dans l'art d'aimer du dernier, il n'y auroit pas des remédes plus ſouverains que toute l'école de Paris, & de Montpellier n'en pourroient donner; je loue votre établiſſement à la petite maiſon de Monſieur le Chevalier; peut être la fiévre quarte ſe diſcipline-t-elle comme un nouveau Régiment, & la vûe de l'eſtrapade la pourra contenir dans ſon devoir. Si je vous fais des plaiſanteries, ce n'eſt pas que je ne reſſente la derniére douleur de votre incommodité, mais quand je vous écrirois de fades conſolations, je vous ennuirois, & vous l'êtes peut-

être

être aſſez ; & je ne vous marquerois pas mieux le reſpect profond, & le ſincére attachement avec lequel je ſuis & ſerai toujours de V. A. le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

A LA MESME.

SI l'on m'écrivoit que l'amo
Vous a tellement occupée,
Que vous ſoupirez nuit & jour,
Comme un enfant pour ſa poupée,
Pour le beau Duc de Vantadour ;
Que tous deux charmez l'un de l'autre,
Vous laiſſez en paix diſpoſer
D'auſſi douces nuits, que les vôtres,
Ce monſtre, qu'un Curé n'a point dû baptiſer ;
Quelque bon jugement que j'aie,
Je donnerois dans le tracquet,
Et ſans y balancer prendrois pour du torquet
Choſe qui peut fort bien ſans miracle être vraie.

Afin que vous n'y ſoyez pas trompée, Madame, il y a autant de vraiſemblance, à une amourette entre Monſieur de Ventadour, & vous, qu'à la Duché de M. de Briſacier ; & quand je

je dirois un peu plus, je n'offenſerois guéres la vérité : Monſieur le Chevalier de Vendôme, qui pour m'avoir oublié, ne laiſſera pas de vouloir bien me ſervir de témoin, ſe ſouviendra, s'il lui plaît, avec combien d'agrémens & de façons nous vous vîmes recevoir le beau Seigneur, quand vous le choiſites, au milieu de toute la Cour, pour être votre Compere ; vous le trouviez ſi agréable, que vous riez de tout ce qu'il diſoit, & vous ne nous nierez pas qu'il vous trouva ſous les armes, qui l'attendiez dans votre cabinet.

Comme vous êtes en état de ſouhaiter de la ſanté, & que quelques fois le Ciel nous prend au mot, il eſt bon que je vous donne avis, de ne pas ſouhaiter la mienne comme vous me faites l'honneur de me mander ; elle n'eſt pas en état de faire envie, & cet heureux vermillon, tant célébré par les mauvaiſes plaiſanteries de Monſieur de Vendôme, & les vôtres, eſt bien terni ; j'ai la goutte à ne pouvoir me remuer de dedans ma chaiſe, & ſi cela continue, je n'aurai l'honneur de vous ſaluer, qu'en ôtant mon bonnet de nuit

de

de deſſus ma tête avec une poulie, comme Scaron. Tout l'établiſſement que je brigue quand je ſerai réduit en cet état, c'eſt comme on l'apelloit le Malade de la Reine, de pouvoir avoir le glorieux titre & la penſion, s'il vous plaît, du vôtre. Voilà où je borne tous les vaſtes projets de mon ambition ; car je veux être éternellement ſain & malade, avec un très profond reſpect, entiérement dévoué à votre ſervice.

Je viens de recevoir des Lettres du Marquis de Béthune, qui me charge de vous aſſurer de ſes très humbles reſpects, & qui me mande, qu'aſſurément le Roi de Pologne a été trompé, & n'a rien ſçu de tous les beaux manéges que l'on a fait ici pour la Duché.

La véritable vous ſalue,
Et porte encore dans ſon flanc
Les fruits de peu de retenue
De ſon cher mari le Puant.

A LA MESME.

COmme je travaillois avec grande aplication à votre généalogie, dont j'ai envoyé les Mémoires au P. Gaillard, Madame de Chaulieu m'eſt venuë interrompre, pour ſçavoir s'il falloit pendre au col de V. A. une araignée, une iregnée, une aragne, ou une irateigne, dans une coque, ou dans une écale de noix, parce qu'elle veut vous faire réponſe, Madame, en François pur; & parce que ſi le mot d'écale ne l'étoit pas tant que coque, & qu'on la mît dans une écale, vous ne guéririez pas ſi-tôt, j'ai décidé la choſe en faveur de Coque, à cauſe de ſon étimologie dérivée du verbe ancien *coquer*. Je ſuis bien aiſe, pour vous divertir un peu dans votre fiévre, de vous aprendre à propos de cela, que de *coque*, vient le mot de *coquin*, *coquette*, *coqueter*. *Coquin*, ſe dit, quaſi *coquien*, & par éliſion *coqain*, homme qui voudroit dans les périls & dans un combat, être dans une coque renfermé

en

en ſûreté : *Coquette*, femme qui eſt toujours ajuſtée & tirée comme ſi elle ſortoit d'une *coque*. Pour *coqueter*, il n'eſt pas encore décidé s'il a été fait de *coquer*, en ajoutant une ſillabe ; ou ſi *coquer* eſt fait de *coqueter*, en en ôtant une ; car il n'y a pas grande différence de l'un à l'autre.

La Poſte me preſſe, & il faut finir ces gentilleſſes, en quoi conſiſte la beauté de notre langue. Je vous prie très humblement d'avoir la bonté d'envoyer ma lettre à Monſieur le Duc de Vendôme. Pour Monſeigneur ſon Frere, j'ai vû autrefois qu'il avoit de l'eſprit comme les Anges ; mais c'étoit quand il n'étoit encore que Chevalier de Vendôme, & qu'il m'honoroit de quelque part dans l'honneur de ſes bonnes graces ; mais depuis mille ans, ni dans vos lettres, ni autre part, je n'ai pas vû la moindre marque de l'honneur de ſon ſouvenir ; & j'aimerois autant qu'il eût bû à mon égard de l'eau du Fleuve Léthé, que du vin de la Cornemuſe. Je voudrois bien ſçavoir ſi votre fiévre diminuë, & celle de Monſieur le Duc de Bouillon. Je ſuis

de

de V. A. avec un très-profond reſpect, le très humble & très-obéiſſant Serviteur.

A LA MESME.

JE me ſuis bien gardé, Madame, de me donner l'honneur de vous écrire, tant que vous avez été à Fontainebleau; le Roi m'auroit demandé compte du tems que vous auriez employé à lire mes Lettres. Je me ſerois fait, ſans y penſer, un crime d'Etat de quelque mechante plaiſanterie : on m'auroit peut-être mis à la Baſtille, dont vous n'auriez encore fait que rire. Je me connois fort, & me ſçais faire juſtice.

Ce n'eſt pas à nous autres hommes,
Ou pour parler plus juſtement,
Mauvais plaiſants, mauvais Poëtes,
A venir témérairement
Occuper par quelques ſornettes,
Un de ces momens précieux,
Deſtinés au tems où nous ſommes,
A faire le plaiſir des Dieux.

Préſentement que vous êtes de retour

tour à Paris, je crois qu'il m'eſt permis de renouveller commerce avec vous; car au moins, ce que j'occuperai de votre tems, ne le déroberai-je qu'à de beaucoup plus mauvais plaiſans que moi : au pis aller, je n'aurai à me reprocher que celui que j'ôterai à Monſieur le Chevalier de Vendôme, qui pourtant ſans l'offenſer, ne m'en doit guéres quand il s'y met. Quoique je n'euſſe pas le plaiſir de recevoir de vos nouvelles, je ne laiſſois pas de m'en informer à tout ce qui avoit aproché de la Cour. L'autre jour en paſſant à Vernon, je demandai à la Seine qui revenoit d'auprès de Fontainebleau, ſi elle n'avoit point eu l'honneur de vous voir en ce païs-là. Je ne pouvois m'adreſſer à perſonne qui vous connût mieux, & à qui cela fît plus de plaiſir; puiſque

Malgré le penchant qui l'emporte,
Pour s'attirer de vous un regard en paſſant,
Elle coule depuis un an,
Et nuit & jour à votre porte;
Et l'Eté même, ce dit-on,
Elle prend bien ſouvent la peine
De monter au plus haut de la Samaritaine,
Pour vous voir un moment deſſus votre balcon.

Elle

Elle me dit ſeulement que pour elle, elle ne vous avoit vûë qu'à la chaſſe, mais avec plus de graces & d'apas, que n'en avoit jamais eu Diane, & que bienheureux eût été l'Actéon qui vous auroit vûë : mais, foi de bonne Riviére, elle m'aſſura qu'elle avoit demandé plus particuliérement de vos nouvelles à ſon compere le Tybre ; & que le bon homme lui avoit répondu en deux mots, fort échauffé dans ſes roſeaux, que depuis le tems heureux que la charmante Julie avoit étalé ſur ſes bords les apas qui aprirent à Ovide l'art qu'il a laiſſé aux autres, il n'avoit rien vû de ſi beau, ni de ſi charmant, que vous êtes tous les jours à la promenade. Aſſurément, en l'humeur où vous mettiez tous les ſoirs ce vieillard là, s'il avoit trouvé quelque Nayade, Dieu y auroit été offenſé. Voilà tout ce que j'ai ſçu de vos nouvelles depuis un mois. Je vous ſerai bien obligée, ſi vous voulez me faire l'honneur de m'en mander vous-même quelquefois. Je n'ai point de plus ſenſible plaiſir au monde, que de me flatter que vous vous ſouvenez au moins que perſonne

en France n'eſt avec un ſi profond reſpect, ni un ſi ſincére attachement à V. A. que moi. L. D. C.

A Fontenay, le 1. d'Octobre 1677.

A LA MESME.

VOus me faites trop d'honneur, Madame, & vous avez trop de bonté, de m'aſſurer que mes Lettres ont le bonheur de vous plaire : j'ai reçu ces aſſurances-là de la part de V. A. avec une joie que je ne ſçaurois lui exprimer, mais en même tems, avec une inquiétude étrange pour votre ſanté. Il faut de néceſſité que vous couviez une grande maladie, puiſque vous commencez à me traiter ſi favorablement, & à me louer. Ces grands changemens-là n'arrivent point dans l'humeur & dans le ſtile, ſans être menacé d'une grande altération dans tout le tempérament. Croyez-moi, divine Princeſſe, il ne faut pas ſe flatter là-deſſus ; quand vous ceſſerez de me brocarder, & de dire de bons mots ſur moi, Meſſeigneurs de Vendôme de prendre du tabac, moi de

de vous adorer, Chaulieu de faire des phraſes & des locutions nouvelles, il ſera tems de donner ordre à nos derniéres volontés : ce ſont ſymptomes léthiféres, entre nous autres Phyſiciens, & qui ne manquent quaſi jamais. Je ſuis ſûr que S. Victor ne vivroit pas huit jours, s'il avoit fait deux ou trois bonnes plaiſanteries. Je m'en vais avertir Monſieur Renaudot de prendre garde à vous. Si jamais ſon haleine ſe rectifie, il peut bien auſſi, comme les autres, prendre garde à lui. Je me réjouis avec vous du prompt retour de Monſieur le Duc de Nevers ; à ne compter pour rien l'amitié fraternelle, je ſçai quel plaiſir c'eſt pour vous, qu'une auſſi bonne & auſſi charmante compagnie que la ſienne, dont vous jouirez ſouvent cet Hyver. Quelle que ſoit l'apoſtrophe dont il m'honore dans ſa Lettre, fût ce de Caméléon & de Climacide, je m'en fais un très-grand plaiſir. Je vous prie très-humblement de m'envoyer une copie de celle que vous avez reçuë de lui, afin qu'au moins je tâche de faire un bon ou mauvais compliment à ce charmant Seigneur, dont le ſouve-

nir me flatte & m'honore beaucoup. Si je n'avois conſulté que l'impatience que je ſens d'avoir l'honneur d'être auprès de vous, je ſerois déja à Paris; mais le cruel eſt qu'il faut conſulter mes fermiers, coriaces en diable, & ceux de Monſieur de Bréauté, plus coriaces encore mille fois que les miens : j'eſpére pourtant que le ſaint jour de la Touſſaint leur amollira le cœur, & qu'ils me donneront les moyens de vous aſſurer que perſonne au monde, n'eſt avec un ſi profond reſpect & tant d'attachement à vous, divine Princeſſe, que L. D. C.

Fontenay, le 10 *d'Octobre* 1677.

A LA MESME.

EN vérité, Madame, j'ai un grand ſujet de me plaindre de vous, & bien plus encore de Monſeigneur le Duc de Bouillon, dont les trompeuſes paroles m'ont jetté dans un ſtec à Evreux, où je l'attends auſſi impatiemment qu'inutilement. Pour vous, Madame, je vois bien que j'ai entiérement perdu toute la part que

que j'avois dans l'honneur de votre confidence, puiſque vous avez laiſſé éteindre le miracle des rieuſes, la charmante Dorine eſt morte, par le plus ſiniſtre accident du monde, ſans me faire part de votre douleur. Je n'en aurois rien ſçu, ſi Monſeigneur le Duc de Vendôme, plus charitable que vous, ne me l'eût mandé.

Quoi donc, Dorine eſt morte au plus beau de ſon âge !
Dorine, qui ſi galamment
Avoit fait, je ne ſçai comment
Sa Princeſſe à ſon badinage !

Et cela, par la main d'un cruel aſſaſſin. Je n'aurois jamais cru qu'elle eût été gibier de garde-chaſſe ; c'eſt une entrepriſe de Monſieur de S. Herem ſur les marmitons de la bouche, dont elle étoit juſticiable, & que vous ne devriez pas laiſſer impunie J'attends au moins de la généroſité de la Fontaine, qu'il ſe ſera battu en champ clos, & que nous éléverons un trophée ſur le tombeau de Dorine, compoſé de la bandoliére, du mouſqueton, & des botinnes du meurtrier. Avec toutes ces plaiſanteries, je

ſuis ſenſiblement touché de la mort de Dodo, car elle plaiſoit : on a rendu à ſa mémoire tous les honneurs qu'elle méritoit, à Fontenai. Orange & Salope, comme niéces, menoient le deuil ; & la Camardiere faiſoit la charge de Rhodes.* Il ne fait pas les révérences d'auſſi bonne grace tout-à fait que lui ; mais pour le reſte, il ne lui en doit guéres. Je paſſerai encore ici la journée ; mais ſi Monſeigneur n'arrive demain avec l'aurore, je me retire à Fontenai ; & tous les Diſciples de Vitruve, & Vitruve auſſi, reviendroient à Evreux avec les Ordres Corinthiens & Doriques, que je n'en raprocherois pas. Un vent coulis cette nuit m'a donné un double torticolis, que la plus violente friction d'eau-de-vie ne me ſçauroit ôter : je ſuis ſur le grabat ; & je ſerois bienheureux, à l'heure qu'il eſt, de me pouvoir mettre la tête & le col dans la bouteille d'eau de la Reine de Hongrie. Je ſuis encore bien ſimple de vous parler de mes maux ; car je ſuis bien ſûr que vous n'en ferez que rire. Je n'en ſerai pas moins de V. A. le très-humble & très-fidéle Serviteur.

* *Grand Maître des Cérémonies.*

A LA MESME.

LA Galére que la République de Génes avoit commandée pour porter votre petite Chienne, a péri malheureuſement avec cette précieuſe charge. Il paſſa hier au ſoir un Courier, qui porte à Spinola la commiſſion d'Envoyé extraordinaire de la République, pour vous faire ſes complimens de condoléance. Elle ne vous pouvoit faire plus d'honneur, ni choiſir un Envoyé plus extraordinaire. Je ne ſçai que d'hier au ſoir que vous avez perdu un de vos Singes, qui mourut ſans parler. Si je l'avois ſçu avant que de partir de Paris, je me ſerois donné l'honneur de vous voir là-deſſus, Madame, & de vous marquer la part que j'y prends. Je m'en vais travailler pendant notre navigation du Rhône, qui va commencer dans un quart d'heure, à l'Epitaphe de notre Chienne de Bologne, & de notre Singe. Vous ſçavez que j'ai déja immortaliſé feu Monſieur Quetin, d'heureuſe mémoire, par mes Ouvra-

ges : je ne travaillerai plus que pour ceux ci ; vous avez plus de bêtes que je n'ai d'imagination, & il vous faut prendre Bourſault à gages pour faire des Epitaphes, ſi vous voulez avoir autant de Chiens que vous en avez ; vous pourez bien tôt, ſi vous voulez, voir de ſes Ouvrages. Je crois qu'avant la fin de l'Hyver, il travaillera pour Délie : plaiſe au Ciel qu'il le fît auſſi pour cette coquine de Dodo, dont je porte les marques, & le pauvre Ruvigni, ſans compter les derniers coups de dents qu'elle donna à la Farre.

Nous ſerons dans trois jours à Aix, & dans quatre Monſieur votre Neveu ſera dans les agonies des harangues & des cérémonies. Priez Dieu pour lui, & le recommandez aux priéres des Peres Théatins. Je ſuis avec un très profond reſpect, Madame, le plus humble & aſſurément le plus paſſionné de tous vos Serviteurs. L. D. C.

A Lyon, le 18 *d'Octobre* 1681.

A LA MESME.

SErai-je donc toujours accablé de vos brocards, Madame? Faudra t'il que vous parliez ſans ceſſe de ma foibleſſe, ſans avoir jamais éprouvé mes forces? Pourquoi attaquer ma façon d'aimer, ſans avoir voulu écouter mon amour? On ne peut être plus las que je le ſuis de vos injuſtices & de votre langue. Quand je liſois l'Hiſtoire autrefois, avant que j'euſſe perdu les yeux à ce métier, que vous dites que je fais ſi rarement & ſi mal, elle m'aprit que le Roi Henri III. fatigué des ſermons d'un Prédicateur de la Ligue, qui parloit auſſi librement de ſes vices, que vous parlez de mon impuiſſance, au lieu de ſe fâcher, lui envoya un grand pot de miel pour lui adoucir la gorge pendant ſon Carême. A l'exemple de ce bon Prince, je vous envoie deux cruches de mon huile, non de celle de Meſſieurs vos Neveux, pour tâcher d'émouſſer l'aigreur de vos ſatiriques

diſcours. J'attends quelque choſe de ce reméde pacifique : *Munera navium ſævos illaqueant duces.* Ces petits préſens ne pourront-ils rien ſur vous ? Aimerez-vous mieux vos brocards que mes rôties & mes ſauces aux truffles, dont je vous fournis la matiére ? Comme la Farre eſt également attaqué, je prétens qu'il ſoit compris dans ce traité d'une alliance tendre, reſpectueuſe, éternelle, que je voudrois renouveller, entre la plus aimable, la plus charmante Princeſſe du monde, & les gens de France des meilleurs procédés, de la plus fine galanterie, & de la plus foible complexion.

A LA MESME.

VOus avez bien de la bonté, Madame, de m'aprendre que j'ai écrit une piéce d'éloquence à Madame de la Sabliere. En vérité, je n'en ſçavois rien. Voici juſtement la Fable du Liévre qui fit peur aux Grenouilles. Je ſuis donc un foudre de guerre ? Je croyois avoir fort ſimplement

ſimplement rempli un devoir, à quoi l'honnêteté qu'elle avoit eûë de s'informer de mes nouvelles, m'avoit engagé, & avoir écrit une Epitre ſimpliciſſime. Quelque accoûtumé que je ſois à vos rigueurs, je ne l'étois point encore à vos injuſtices. Pourquoi, s'il vous plaît, me taxer, à l'abri d'un ſarcaſme piquant, d'irrégularité à votre égard? J'ai tâché par quelques méchantes plaiſanteries dans toute occaſion, de diſſiper les chagrins de votre fluxion. Saint-Victor auroit il eu la cruauté de les garder? Il y auroit bien de la malice à lui de prendre les miennes, étant auſſi bien fourni qu'il l'eſt. Nous ne ſommes arrivés qu'hier au ſoir des bords de la Mer; nous marchons depuis dix-ſept jours comme des Meſſagers; & à moins que je n'euſſe chargé les Zéphyrs de mes lettres, elles ne pouvoient jamais aller juſqu'à l'Hôtel de Bouillon. J'eſpére, quand j'aurai eu l'honneur de vous voir, & de vous adoucir la gorge par quelques traits de muſcat, ou d'autres liqueurs ſemblables, que vous ne ſerez plus ſi mordicante. J'ai remarqué avec plaiſir depuis long-tems que le vin nous

ſervoit de *dulce lenimen curarum.* Ceux que nous emportons ſe flattent de vous chatouiller le palais, divine Princeſſe, dans quinze jours d'ici. Nous partons demain matin pour regagner la bonne ville. En arrivant, j'irai me proſterner à vos pieds, & baiſer, avec un profond reſpect, votre candide menote, ou en recevoir un ſouflet, s'il eſt vrai que je ſois coupable.

J'ai été obligé d'aſſembler tous les Experts & les Maîtres à écrire d'Aix, pour lire ce que Monſieur le Duc de Bouillon m'a fait l'honneur de me mander dans votre Lettre : aucun ne l'a pû faire ; ceci n'eſt point une plaiſanterie. Ce qui m'embarraſſoit le plus, eſt que j'ai deviné qu'il ſouhaitoit quelque choſe de moi, & le moyen d'y ſatisfaire ſans le ſçavoir. Heureuſement Monſieur de Crillon eſt entré comme j'étois dans ces peines mortelles ; & après un long travail, il a trouvé le mot de *Caffé* dans une ſyllabe, où il n'y a pour toutes lettres qu'un *a*, une *f*, & un *y*. Jugez vous-même de l'orthographe. Comme j'ai reçu la lettre à onze heures du ſoir, & que je pars demain

demain à quatre du matin, je n'ai pu emporter le Caffé ; mais Monſieur de Crillon s'eſt chargé de l'envoyer demain à Marſeille, & de le faire tenir à Paris au plutôt. Voilà tout ce que j'ai pû faire pour le ſervice de Monſeigneur le Grand Chambellan, dont je ſuis, avec un profond reſpect, le très-humble Serviteur.

A Aix, le 29. d'Octobre 1681.

A LA MESME.

DE toutes les bêtes que vous m'aviez chargé, Madame, de vous chercher en ce pays ci, je n'en ai point trouvé de plus digne de vous être préſentée, ni de plus extraordinaire, que celle qui vous rendra ma Lettre : elle eſt d'une nature fort particuliére ; elle a la méchante plaiſanterie des hommes, la gentilleſſe & l'adreſſe des Singes, & la valeur des Lions. Voilà tout ce que j'ai pû faire pour votre ſatisfaction. J'offris l'autre jour deux cens

cens écus d'un petit Crocodile en nourrice, que l'on menoit à Verſailles. C'eſt le premier qui ſoit jamais ſorti vivant d'Egypte ; il n'a que deux mois ; il eſt déja de quatre à cinq pieds de long ; s'il vit âge de Crocodile, il ſera de belle taille. Je lui demandai des nouvelles des Pyramides, & de celles de la ſanté d'Iſis & d'Oſiris ; mais il eſt ſi jeune qu'il ne fait encore que balbutier, & on ne l'entend quaſi point. Par la même voiture on porte des chévres de la Thébaïde, qui ſont les meilleures perſonnes que j'aie en ma vie vûës ; elles ſont grandes comme les nôtres, avec les oreilles de la grandeur d'un Chien courant bien coëffé, le viſage très-agréable, avec un nez butu, très-butu ; comme..... Je voudrois bien vous donner une comparaiſon ; mais vous ſçavez que nous ne connoiſſons point de nez de perroquet. Nous partons demain pour aller paſſer quatre jours à Martigue ; il y a des flottes de pêcheurs qui nous attendent pour mettre dans nos filets tous les monſtres de la mer. On ſe boure ici d'importance ; nous avons trouvé encore quelques figues ;

gues ; les truffes, les ortolans & les ſardines ſont nos mêts ordinaires. Il ne manque rien à tous nos plaiſirs, que de les partager avec la plus parfaite & la plus adorable Princeſſe du monde. L. D. C.

A Aix, le 31. *d'Octobre* 1681.

A LA MESME.

VOilà, divine Princeſſe, un petit préſent d'huile d'Aix excellente ; l'Olive a toujours eté le ſimbole de la paix ; ne pourroit-elle point aujourd'hui faire finir la guerre que vous m'avez déclarée ſi ouvertement depuis long tems, ſur les matiêres de la vie les plus importantes. Quel acharnement de me décrier auprès de toutes les femmes, quand vous ignorez ſeule ce que mille ont éprouvé avec ſuccès ! Si vous ne voulez pas dire que je ſuis un miracle de force & de vigueur, pourquoi publier du moins que je ſuis un prodige de foibleſſe ? Il y a long-tems qu'avec vous *oleum & operam perdidi* ; mais qui a bien perdu vingt années

nées d'attachement & d'adorations, peut bien encore perdre une cruche d'huile; mais je jure par Vénus, Déeſſe de votre beauté, & par Priape, Dieu tutélaire de mon jardin & protecteur de mon innocence opprimée par vous, que ce ſera la derniére cruche d'huile que je vous donnerai de mes jours, ſi vous ne ceſſez de parler toujours peu obligeamment d'une choſe que vous ne connoiſſez point, ou que vous ne vouliez hazarder de la connoître. Je ne vous dirai pas qu'il n'y ait quelque danger; mais à quoi vous ſert-il d'être Romaine, ſi vous n'en avez le courage & la fermeté à braver les plus grands périls. Au bout de tout cela, vous n'aurez jamais un ſi reſpectueux, ſi fidéle, & ſi foible Serviteur que moi.

A LA MESME.

REjouiſſez-vous, Madame, réjouiſſez-vous: le Ciel a exaucé vos vœux; l'affaire n'eſt plus douteuſe; je ſuis paralytique

lytique des deux jambes, & les eaux de Vichi m'ont fait tout le mal que vous pouviez deſirer, & que je devois craindre ; je ne dors plus ; j'ai des vapeurs, des duretés de prunelles, & quatre Rhumatiſmes tout nouveaux ;

Mais ce qui plus me déſeſpére,
C'eſt que par honneur en partant,
De quatre piſtoles comptant
Il m'a fallu payer l'auteur de ma miſére.

Je crois au moins que vous me trouverez de la nobleſſe dans l'ame & dans le procédé. Des rhumatiſmes à une piſtole la piéce ! Ah ! croyez moi, rien n'eſt plus magnifique ; mais je voudrois bien un peu plus de ſanté, & moins de ſomptuoſité. Je n'eſpére plus de guériſon que du plaiſir de vous revoir, & mes maux diminuëront par la maniére agréable dont je vous entendrai les brocarder.

Je n'ai jamais douté que vous n'euſſiez l'Ame Romaine ; & à la fermeté que vous montrez dans un caroſſe prêt à verſer, il faut que vous ſoyez deſcenduë des Aries ou des Porties : je ſerois bien fâché pourtant, que pour marquer combien vous reſſemblez à Meſdames vos Grandes Meres, vous ne miſſiez point pied

à terre dans les endroits périlleux des montagnes ; car, à ne vous point flatter, je ne penſe pas que l'on pendît votre Portrait au Temple de Mémoire entre celui d'Arie & de Portie, pour vous être, de propos délibéré, rompu le col en caroſſe en revenant de Turenne. Permettez, avec cet avis fidéle, que je vous aſſure que perſonne n'eſt avec tant de reſpect, tant d'attachement, & tant de douleurs, entiérement à vous, que moi.

A LA MESME.

AH! divine Princeſſe,
Si vous ſentiez pour moi quelque heureuſe foibleſſe,
Dût Monſieur Piſtolet m'apeller un croquant,
Je n'y trouverois rien de dur, ni de choquant.

Vous avez été bien long tems, Madame, à m'avouer que vous en euſſiez pour moi : je vous avouërai de bonne foi que je ne m'en étois encore jamais aperçu ; & il faut que vous ayez pris un grand ſoin à me la cacher ; il m'eſt arrivé

arrivé pourtant mille diſgraces devant vous ; vos chiens m'ont mangé la main, la guenon m'a mordu, Meſſieurs de Vendôme m'ont brûlé une perruque, & déchiré mon manteau, ſans que vous ayez donné la moindre marque que cela vous touchât un peu au cœur; & bien loin d'en marquer de la foibleſſe pour moi, vous ſouteniez tout cela avec beaucoup de fermeté. Vous avez fort bien caché votre jeu ; j'avois bien lû dans Aſtrée, que les Dames ne marquoient pas toujours les ſentimens de leur cœur ; mais encore, Madame, en donne t'on quelque petite ſignifiance. Depuis que j'ai reçu votre Lettre, comme j'ai encore quelque défiance de ce que vous avez la bonté de me mander, j'ai relu toute l'Aſtrée, pour voir ſi les Bergéres qui avoient quelque foibleſſe pour des Bergers, ne laiſſoient pas à l'ombre des Ormeaux de les brocarder inceſſamment, & de s'exercer en bons mots, & en dits ébaudits ſur leur perſonne. Dans tous les cinq tomes, je n'y ai point trouvé, ni que Madonthe, ni que Laonice, ni que ſes compagnes, aient jamais fait de plaiſanterie d'écre-

viſſe,

viſſe, de Manufacture de Tyr, ni de relieures de Maroquin à aucun des Habitans des rives du Lignon. Il eſt bien difficile pourtant que dans le nombre il n'y en eût quelqu'un qui fût tant ſoit peu trop vermeil : cela m'a fait douter franchement de la ſincérité de votre Lettre, & il me faut des aſſurances plus fortes & plus ſolides, ſi vous voulez que je croie ce que vous me faites l'honneur de me dire Je ne manquerai pas de me trouver à Evreux dès que vous y arriverez, & avec bien plus de plaiſir & de liberté, que je n'aurois fait, depuis que l'on a défendu les brocards en défendant l'or & l'argent ; car au moins ne m'en ſçauriez-vous donner, ſans qu'il vous en coûte cinq cens écus d'amende. Vous devez bien croire que je vous ferai payer, après la maniere dont vous m'avez ſouvent accommodé. J'attends avec une très-grande impatience des nouvelles d'Allemagne : j'écrirai demain à M. de Beaumont en ſon particulier, & demeurerai pour ce ſoir avec toute ſorte de reſpect, Madame, le plus humble & le plus brocardé de tous vos Serviteurs.

LETTRE

LETTRE
DE MONSIEUR LE DUC DE VENDOSME,
Du Camp de Diblon, ce 29 Octobre 1697.
A LA MESME.

COmment répondre à la Sœur d'Apollon ?
Elle diſpoſe en ſouveraine
Des treſors du ſacré vallon.
Son génie à ſon gré ſe joue & ſe proméne
Sur la cime de l'Hélicon,
Et quand notre bonheur parmi nous la raméne,
L'ennemi du froid Aquilon,
Les Nimphes du Printems reconnoiſſent leur Reine;
Toute la Cour de Cupidon,
Enfin à ſa ſuite elle traîne.

Et moi dans un réduit vrai ſéjour d'un Lapon,
Au milieu des frimats je reſpire avec peine;
La Nature irritée a ſignalé ſa haine,
Sur tout ce que je vois autour de ma priſon.
Que puis-je attendre de ma veine?
Rochecotel & le Chiſon,

Sçau

Sçauroient-ils remplacer Parnaſſe & l'Hipocrêne;
Mais laiſſons ces objets, ne penſons qu'au voïage
Qui me va raprocher de vous,
Que le Ciel déſormais me promet un bel âge ?
Il doit être marqué des plaiſirs les plus doux.
N'en cherchez point d'autre préſage.
La main qui me ſoûtient doit vous raſſurer tous;
Et ſoit que pour mon Roi la juſtice m'engage,
A voir Mars me lancer les plus terribles coups,
Soit qu'au mépris des vœux au milieu de l'orage,
Il faille de Neptune éprouver le courroux,
Je crains peu tous ces Dieux conjurés & jaloux,
Leur fureur de Louis reſpectera l'ouvrage.

Adieu, je crois ſans me flatter,
Que dans peu nous ſerons enſemble ;
Tranquilles nous ſçaurons goûter
Les plaiſirs que l'Hiver raſſemble.
Entre nous ſans rien redouter,
Chacun dit ce que bon lui ſemble,
Car nous avons l'art d'écarter
Les témoins devant qui l'on tremble.

A LA MESME.

EN me disant que vous me trouvez quelquefois à redire, vous m'engagez, divine Princesse, à faire durer encore un peu une absence qui me fait tant d'honneur; mais pourquoi venez-vous par ce discours enchanteur troubler l'indolence & la tranquillité dont je jouis ici? Il y a long tems que je vous reproche ces coquetteries sourdes, aussi bien que l'injustice qu'il y a à me reprocher ma foiblesse, sans avoir voulu éprouver mes forces: je vivois ici sans rien desirer; votre Lettre m'est venuë rapeller le souvenir de l'unique chose que je regrette à Paris, qui est vous. Tous vos défauts sont des charmes: jugez de ce que cela fait? Avec beaucoup de talens de plaire, vous sçavez rendre les Paradoxes vraisemblables, vos contradictions plus délicieuses que la complaisance des autres: vous rendez la déraison même quelquefois très-aimable; enfin vous avez fait l'art d'embellir toutes choses: *Quidquid calcaveris, rosa*

roſa fiet. Il me ſemble que je ne ſuis pas aſſez rouillé pour un Campagnard ; car il faut toujours être ce qu'on doit : mais, Madame, l'eſprit peut bien ſe rouiller, mais le cœur ne ſe dément jamais : c'eſt le mien qui vous louë, qui vous adore, & qui ne ceſſera jamais d'avoir pour vous, avec un reſpect très-profond, un attachement inviolable & fidéle.

Je tâche à mettre Fontenay en état de pouvoir quelque jour avoir l'honneur d'y paſſer quelques momens tranquilles & philoſophiques avec vous & vos graces. Si vous êtes à Saint Cloud, permettez-moi d'aſſurer Madame de Foix de mes reſpects.

F I N.

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

MAG 2023934